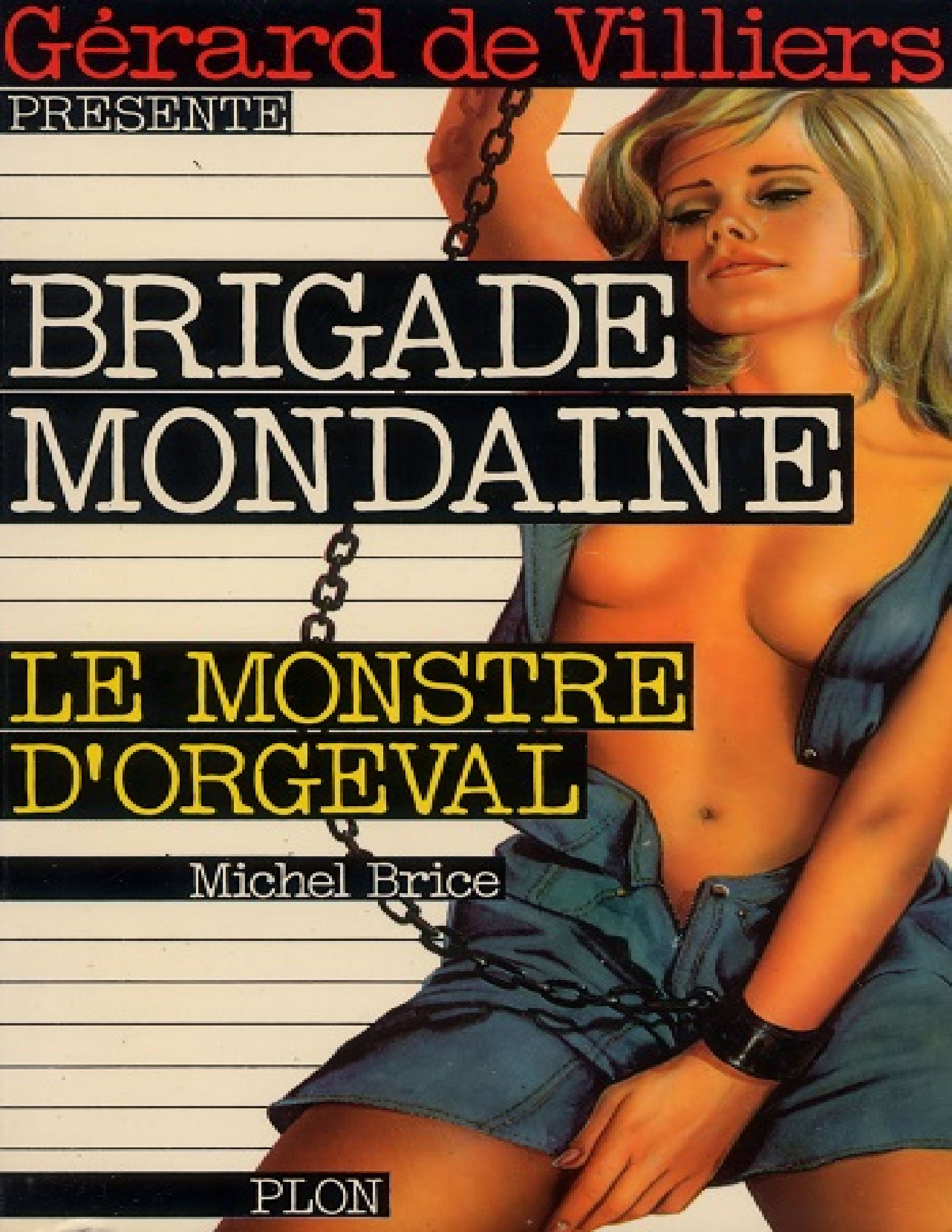
Gérard de Villiers

PRESENTE



BRIGADE MONDAINE

LE MONSTRE D'ORGEVAL

Michel Brice

PLON

MICHEL BRICE

LE MONSTRE D'ORGEVAL

Brigade mondaine n°1

PLON
© Librairie Plon, SAS Productions 1975.

CHAPITRE PREMIER

La fille se cabra dans les bras de Boris Corentin. Il se souleva sur les coudes et ne bougea plus, l'observant dans la pénombre : elle avait fermé les yeux et se mordait la lèvre inférieure.

— Je te fais mal ? murmura-t-il.

Elle releva les paupières à moitié et lui adressa un regard voilé.

— Non, fit-elle dans un souffle. Au contraire.

Boris Corentin sourit et l'embrassa rapidement sur le front. Ils haletaient tous les deux, presque sans bruit et chaque fois qu'il s'avançait en elle, il avait l'impression qu'il allait la déchirer.

Rejetant les draps d'un vif mouvement de talons, la fille le découvrit en entier. Deux jambes musclées vinrent s'enrouler autour de ses reins.

C'était la première fois qu'ils faisaient l'amour ensemble, et il ne la connaissait pas deux heures auparavant. Mais il avait l'impression qu'ils étaient rodés l'un à l'autre depuis des semaines.

Boris Corentin, encore une fois, avait la preuve que son intuition sur les femmes le trompait rarement. Tout à l'heure, boulevard Saint-Michel, à la hauteur de la Sorbonne, quand il avait croisé cette longue fille brune à la peau mate, il avait aussitôt eu envie d'elle. Un feu brutal dans le ventre. Et la certitude, dès leurs premiers regards, qu'elle aussi l'avait remarqué,

qu'elle aussi était disponible et sensuelle. Ils n'avaient pas échangé plus de dix phrases au café où ils avaient pris un verre ensemble. Et dès qu'il lui avait demandé si elle voulait bien, tout de suite, elle avait fait oui de la tête, sans complication.

Maintenant, elle était chez lui, dans son studio de la rue de Turbigo, et ils luttaient pour retarder l'explosion de leur plaisir.

Heureux de l'avoir croisée sur le boulevard où il avait décidé de partir en chasse après le travail, il se souleva un peu plus sur les coudes, et ses mains agrippèrent les deux lobes de chair, un peu lourds. Ses paumes effleurèrent délicatement les pointes dures et tendues.

Elle ouvrit les bras en croix, renversant la tête, et la pression de ses jambes autour de ses reins s'accentua.

Ils ne disaient plus rien, leurs souffles s'accéléraient en cadence. Elle cria la première. Ils roulèrent longtemps, de droite à gauche, criant l'un et l'autre sans se retenir, secoués de longs spasmes.

*

**

À présent, étendus l'un près de l'autre, ils revenaient lentement à la réalité. Elle tut la première à reprendre conscience. Elle s'assit et se pencha sur lui, essuyant du doigt la sueur qui perlait un peu à ses tempes.

— Tu as des cheveux gris… commença-t-elle, et elle s'arrêta en riant : Je ne sais même pas comment tu t'appelles !

— Boris, fit-il. Ça te va ?

Elle fit la moue.

— Oui, ça peut aller. Moi, je m'appelle Odile…

Elle le regardait, admirative.

— Tu es bien fichu.

— Merci !

Elle rit :

— Je veux dire : pour ton âge.

— Ça va, fit-il, mi-figue, mi-raisin, tout le monde ne peut pas avoir vingt ans comme toi.

Boris se leva. Il avait envie de fumer et ses Gallia étaient restées sur la commode avec ses vêtements. La fille l'observa. Rêveuse. Oui, vraiment, son amant de ce soir était beau. Exactement le physique qui lui plaisait : grand et musclé, épaules larges, ventre plat, l'air sportif. Et, en plus, ce visage mince aux mâchoires carrées, lèvres fines, nez fort, cheveux noirs bouclés. Les yeux, noirs aussi, un peu en amande, se posaient sur elle. Tranquillement, à la fois doux et volontaires tandis qu'il évoluait dans la chambre. Il la changeait de ses amants habituels ! Des étudiants à peine sortis de l'adolescence, sans poids, sans présence, faisant l'amour avec une maladresse exaspérante. Ça faisait longtemps qu'elle n'en avait pas trouvé un comme celui-là, solide, attentionné, expert. Et avec cette force paisible qu'on sentait chez lui à chaque parole, à chaque geste. Elle se leva quand il revint, son paquet à la main, alla vers la commode et ramassa une photo qui venait de tomber.

Boris Corentin s'avança vivement.

— Ce n'est rien.

Odile était déjà en train de la regarder. Avec une moue amusée.

— Dis donc, celle-là, elle est encore plus jeune que moi…

Sur la Photomaton, le visage, entre des boucles blondes retenues par une barrette, était celui d'une adolescente. Nez retroussé, yeux clairs et timides. Le cou frêle sortait d'un corsage à col rond.

Boris protesta.

— Ne dis pas de bêtises.

Il s'était assis à côté d'elle. Elle se dressa contre lui et se colla dans son dos en l'enlaçant par-dessus les épaules. Un frisson le secoua : elle lui léchait la nuque de brefs coups de langue.

— Tu ne vas pas me dire que c'est ta fille, murmura-t-elle dans son cou.

Il secoua la tête en essayant de se dégager, sans conviction : les seins d'Odile, frôlaient savamment son dos.

— Bien sûr que non, soupira-t-il.

— Alors, qui c'est ? insista Odile.

Il se laissa aller en arrière et, se retournant d'un coup de reins, l'écrasa sous lui :

— Ecoute, commença-t-il gravement, qu'est-ce que ça peut te faire ? On fait l'amour ensemble, et c'est très bien. Pourquoi poser des questions ?

Odile essaya de soutenir ce regard tranquille, au-dessus d'elle, qui paraissait la sonder. Vaincue, elle ferma les yeux et se mit à suivre du doigt le tracé des muscles qui jouaient sur le torse de Corentin à chaque inspiration.

— Parce que tu m'intéresses, finit-elle par avouer. Dis-moi, je t'en prie, qui est-ce ?

Elle avança son visage vers lui, intriguée :

— Et tu es qui, toi, au juste ?

Corentin lui lissa tendrement les cheveux sur le front.

— Bon, fit-il, mais je ne vais pas te raconter un truc gai. Cette fille est une gosse qui a disparu. Enlevée, sûrement.

Odile fixa Boris par en dessous, surprise.

— Mais pourquoi tu as sa photo sur toi ? C'est une parente ?

— Non, je ne l'ai jamais vue.

— Alors ?

Les yeux de Boris Corentin plongèrent dans ceux de la fille. Il se pencha sur elle :

— Alors, je suis un flic, articula-t-il posément. Un flic de la brigade mondaine, si tu veux tout savoir. Et on m'a chargé de la retrouver.

La réaction d'Odile n'étonna pas Boris Corentin. Ce n'était pas la première fois, loin de là, qu'à l'énoncé de sa profession, il provoquait un haut-le-corps. Il en avait l'habitude et s'en moquait. Pour lui, c'était même un test pour juger les gens.

Odile s'était rejetée en arrière. Réfugiée à l'autre bout du lit, elle observait Corentin avec une stupeur presque horrifiée.

— Toi, un flic ? s'écria-t-elle la bouche tordue.

Il haussa les épaules :

— Oui, et alors ? Tu regrettes ?

Odile le regardait comme si c'était une limace.

— Je hais les flics, gronda-t-elle. Ils passent leur temps à matraquer mes copains.

Corentin secoua la tête, fataliste.

— Tu t'imagines que si les gauchistes arrivent au pouvoir, il n'y aura plus de flics ?

Elle voulut répliquer mais il la fit taire d'un geste de la main. Il commençait à s'énerver.

— Ecoute un peu : une gosse de quinze ans a disparu. Toi, tu trouves dégueulasse de coucher avec le flic qui va essayer de la retrouver ?

— Mais… commença-t-elle, butée.

Boris Corentin sentait la rage monter en lui.

— Tais-toi, tu vas dire une connerie.

Elle obéit, matée, et l'observa comme si elle le voyait pour la première fois. Nu, il arpentait la chambre nerveusement, splendide. Un vrai fauve, avec des yeux durcis entre les paupières plissées. Il revint vers elle, et elle poussa un cri en se repliant sous les draps : il lui faisait peur, maintenant.

Il agita la photo :

— Regarde encore, grinça-t-il, les joues creusées, et dis-moi si on peut laisser une fille de quinze ans se débattre toute seule.

La photo atterrit sur les genoux d'Odile, qui détourna la tête.

— Tu veux la retrouver pour te la taper, lâcha-t-elle.

Corentin s'était penché sur elle. Tout à coup, très blanc. Ses côtes se dessinaient au rythme de sa respiration brusquement accélérée. Odile eut juste le temps de le trouver encore plus beau avec ses narines dilatées et le feu noir qui lui dévorait les yeux. Elle cria dans l'oreiller où son visage se trouva brusquement enfoui. Le premier coup la fit hurler.

Corentin la fessait. Méthodiquement. Comme on fait avec une petite peste.

Quand il s'arrêta, il était furieux contre lui-même. Mais ça avait été plus fort que lui. Il s'écarta, certain qu'elle allait se jeter sur lui, toutes griffes dehors.

Odile se retourna lentement et le fixa, éberluée, mais pas furieuse le moins du monde.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

Corentin se frotta les yeux.

— Ne m'en veux pas. Tu m'as agacé.

Odile se massa les fesses et puis, tout à coup, éclata de rire.

— Ça ne m'était jamais arrivé, dit-elle. Et il faut que ce soit un flic qui commence…

Corentin esquissa un sourire penaud.

— Au moins, pour une première fois, ça n'est pas banal, fit-il en guettant la réaction de la fille.

Odile se pencha, ramassa la photo et la contempla longtemps sans rien dire. Puis son regard fit le tour de la pièce, s'attardant sur les rayons bourrés de livres de chaque côté de la cheminée. Elle se leva et alla jusqu'à la bibliothèque. Là, elle regarda les titres, un à un. Elle observa aussi les trois ou quatre lithographies accrochées au mur. Enfin, elle se tourna vers Corentin, toujours muette.

— Il y a même des flics qui savent lire, dit-il.

CHAPITRE II

Les seins de Micheline tremblèrent sous son chemisier quand elle rejeta les épaules en arrière pour ôter son imperméable. Timidement, elle parcourut du regard le grand bureau tendu de papier japonais en paille de riz mauve. Elle cherchait un portemanteau mais il n'y en avait pas. Elle se figea devant la photo géante en couleurs épinglée au-dessus du bureau d'altuglas fumé. Une longue fille blonde aux cheveux coupés à la garçonne entièrement nue, assise dans un canapé, de face, les bras relevés, les deux pieds sur les accoudoirs, le ventre offert à l'objectif. On voyait scandaleusement tout de son intimité. Dans le visage tendu en avant, la bouche était grande ouverte, la langue un peu sortie.

Micheline, stupéfaite, reconnut la ravissante secrétaire qui venait de l'accueillir avec Patrick. La fille, debout devant elle, en train de lui sourire.

— Je m'appelle Peggy, dit-elle avec un adorable accent anglais, presque caricatural. Donnez-moi votre imperméable.

Peggy portait un jeans de toile bleue délavée retroussé aux genoux et un tee-shirt de coton rose sans rien dessous. Un lacet de cuir était noué autour de son cou. Elle alla suspendre l'imperméable dans un placard, déhanchée à chaque pas sur ses talons incroyablement hauts.

Micheline se détourna, mais ce fut pour apercevoir dans une haute glace à cadre de plastique, le reflet d'une écolière aux boucles sages sous son

béret bleu marine, jupe grise plissée et chaussettes de laine écossaise dans des mocassins de veau clair. Elle rougit imperceptiblement : c'était bien elle, cette adolescente trop maquillée avec une poitrine en avance sur son âge qui gonflait la popeline blanche du chemisier. Elle se rappela quelle ne portait aucun dessous, et ses pommettes s'empourprèrent malgré elle.

L'Anglaise, rassise à sa place, classait consciencieusement des dossiers. Patrick se leva de son fauteuil, se pencha en travers du bureau et prit un gros briquet noir pour rallumer son cigare. Son visage s'entoura de rapides bouffées de fumée. Il se tourna vers Micheline.

— Qu'est-ce que tu attends pour te préparer ? jeta-t-il brusquement.

La dureté de ton saisit Micheline, mais Patrick avait raison : ou avait-elle la tête ? Si elle était ici, au huitième étage de cet immeuble de verre et de métal proche des Champs-Elysées, c'était pour rencontrer des producteurs de cinéma.

Elle lança un regard interrogateur à la secrétaire.

— Ah oui, fit celle-ci, vous cherchez les toilettes ? La porte là-bas et puis jusqu'au fond du couloir.

— Peggy, interrogea Patrick, le parfum qu'aime M. de Saint-Loup est bien sur la tablette des toilettes ?

Peggy haussa les épaules :

— Bien sûr : *Calèche.*

Micheline lâcha la poignée de la porte :

— Tu m'avais dit que je verrais un M. Lambresac. Qui est ce M. de Saint-Loup ?

— Le grand patron. C'est lui qui décidera en dernier ressort de ton avenir. Je lui ai parlé de toi. Il a tenu à venir lui-même aujourd'hui. Dépêche-toi. Il va arriver d'une minute à l'autre.

Micheline eut un instant de panique. Cette fois, elle était au pied du mur. C'est vrai quelle avait elle-même demandé à son amant, puisqu'il connaissait tant de monde dans le cinéma, de l'aider à devenir actrice. Mais ce à quoi il fallait se plier, selon lui, si on veut réussir, c'était affolant. Tout à l'heure, devant deux inconnus, il faudrait se déshabiller complètement. Prendre des poses, se laisser examiner. « En détail », avait dit Patrick. Qu'entendait-il par là ? « Tu verras bien ! avait-il répliqué, agacé. Et tu feras tout ce qu'on te demandera. C'est un test. Pour le cinéma

d'aujourd'hui, il faut des filles sans complexe. Alors, on juge avant. Pas question de prendre des risques avec une oie blanche qui se débattra devant la caméra. »

Puis il avait ri. Micheline lui pardonnait tout quand il riait. Il était encore plus beau avec ses boucles brunes sur son front bombé et ses yeux bruns aux longs cils recourbés.

— Je suis sûr que tu aimeras ça ! avait-il repris de sa voix grave aux intonations pied-noir qui donnaient à Micheline des frissons dans le dos.

En un mois à peine, Micheline avait appris de Patrick tous les raffinements de l'amour, jusqu'aux plus osés, dans son studio de fils de famille, à Saint-Germain-des-Prés. Pour venir l'y rejoindre, elle séchait ses cours. Brusquement, huit jours plus tôt, elle avait eu un accès de désespoir chez elle. Elle faisait la vaisselle après le dîner. Derrière elle, sa mère s'étonnait de n'avoir pas encore vu son carnet de notes. Micheline avait menti, inventé des prétextes. En même temps, elle regardait ses mains qui trempaient dans la mousse brûlante de la lessive et elle enrageait. Un instant, elle avait eu pitié du visage las aux yeux cernés de sa mère, de ses épaules voûtées. Elle n'avait pas quarante ans et en paraissait déjà cinquante… Une sorte de fureur avait envahi Micheline. « Jamais ça pour moi, s'était-elle juré en jetant les assiettes une à une dans l'égouttoir. Et puis quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de mal à se servir de son corps quand on est jolie ? »

— Tu es folle ! avait protesté sa mère. Tu vas tout casser.

Micheline avait viré vers elle, méchante :

— J'en ai marre, marre !

Le lendemain, d'elle-même, elle avait demandé à Patrick de la garder chez lui.

*

**

Soudain, Micheline se sentit fondre. Elle courut se réfugier dans les bras de Patrick.

Le tweed de sa veste sentait le tabac, sa joue piquait, ses bras musclés l'encerclaient.

— Qu'est-ce que Peggy va penser d'une idiote comme toi ? murmura-t-il.

Micheline lui adressa un sourire enfantin et se dépêcha de sortir.

CHAPITRE III

Boris Corentin fit la moue en voyant arriver dans son assiette le petit pot de porcelaine.

— C'est ça que tu appelles un pâté de merle ? lança-t-il à la patronne en l'arrêtant par le bras. Dans le temps, il y en avait trois fois comme ça.

Dolorès se planta devant lui, les mains sur les hanches. La fumée de sa cigarette collée au coin de sa bouche, la faisait cligner des yeux.

— Dans le temps, mon Boris, il n'y avait pas l'inflation. Et l'inflation, ça veut dire la déflation pour les quantités. Ça te va comme explication ?

Corentin éclata de rire.

— Pourquoi tu es si susceptible, Dolorès ? Mais dis-moi, ajouta-t-il à voix basse en l'attirant à lui, tu sais que j'adore le pâté de merle ?

— J'ai compris.

Sorti en catimini de son grand tablier couvert de taches, un deuxième petit pot atterrit près du premier.

— Pas un mot à Victor, juré ?

— Juré ! fit Corentin. Merci quand même.

Dolorès dépeigna d'une brusque chiquenaude ses cheveux noirs.

— À ton âge, il faut commencer à surveiller sa ligne, quoique…

Elle le jaugeait du regard.

— Tu as quel âge, au fait ?

— Trente-cinq, avoua Corentin.

— Mon bonhomme, siffla Dolorès, admirative, tu es bien conservé. Même pas un cheveu blanc ! Si tu n'avais pas des pattes longues comme ça sur les joues, je croirais revoir le petit Boris timide d'il y a quinze ans !

— Ne te fiche pas de moi ! s'exclama Corentin en plongeant ses yeux noirs dans ceux de Dolorès.

Celle-ci hocha la tête en souriant. Elle avait toujours eu un faible pour Corentin. Elle n'était pas la seule. Quand il entrait dans un restaurant, les femmes le repéraient toujours. Il les aimait. Elles le servaient tout de suite. Il n'avait jamais à draguer. Pour lui, un échange de regards suffisait. Le reste n'était plus qu'affaire d'entamer la conversation.

— Toujours à la Mondaine ? demanda Dolorès.

Corentin fit oui de la tête.

— Brichot aussi, fit Dolorès ; inutile de le demander, je vous ai toujours vus ensemble.

Elle jeta un coup d'œil au vis-à-vis de Corentin. Il était exactement Monsieur Passe-Partout, avec ses lunettes Amor, sa petite moustache taillée au ciseau, son cou qui nageait dans le col et ses mains maigres aux doigts ombrés de poils.

Dolorès lui tordit la moustache.

— Eh bien, Mémé, qu'est-ce que tu as fait de tes belles bouclettes d'autrefois ? Tu n'as pourtant guère plus de trente-cinq ans, toi non plus !

Mémé, de son vrai nom Aimé Brichot, passa la main sur son crâne poli d'un air penaud.

— Trente-trois, rectifia-t-il d'une voix précise.

— Marié ? questionna Dolorès.

— Oui, dit Brichot, l'air de s'excuser.

— Je l'aurais parié. Mais qu'est-ce que tu as fait de ton alliance ? Tu l'ôtes pour courir les filles ?

Brichot avait l'air de tout, sauf d'un homme qui court les filles.

— Je l'ai perdue, fit-il en agitant sa main gauche. Je fais un régime. Cholestérol…

— Tu as vraiment tous les malheurs. Dis-moi, du côté de la sape, on ne te laisse pas abattre !

Brichot sourit modestement. Depuis toujours, son point faible, c'était l'habillement. Il était dingue de belles chemises, de cravates de soie et d'alpaga et surtout, de costumes de coupe anglaise. Toutes ses économies y passaient. Il poussait l'anglomanie jusqu'à n'avoir que des caleçons d'Old England.

Dolorès vira vers Corentin.

— Toi, je te parie le champagne que tu es toujours célibataire.

Corentin la toisa.

— Toi non plus, tu ne changes pas, Dolorès. Je ne t'ai jamais vu faire un pari sans être sûre d'avance de le gagner.

— Je vais te faire mentir. Tout à l'heure, si vous avez le temps, on sable le champagne.

— J'aime les Dolorès comme toi, conclut Corentin en se soulevant.

Il déposa sur sa joue un baiser sonore.

Dolorès se rembrunit.

— Tu ne t'es pas mis en ménage, au moins ? Le mariage ou ça, c'est du pareil au même.

— Rassure-toi, dit Corentin en riant. Toujours sur la brèche, toujours en chasse.

— J'aime les Corentin comme toi, dit Dolorès en lui rendant son baiser. Mais qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite après si longtemps ?

Corentin pinça la joue de Brichot.

— Ce Monsieur que tu vois là vient de passer inspecteur et à l'échelon 7. Autrement dit, il est à l'indice majoré 411, ce qui lui fait trois cent cinquante francs de plus par mois et en outre, comme il vient d'avoir deux gosses, son supplément familial de traitement passe à cent vingt-huit francs soixante-dix-huit par mois. La fortune ! Du coup, il peut m'inviter.

— Comment ça, Mémé, tu viens d'avoir deux gosses ? À la fois ?

Brichot prit un air contrit.

— Oui, des jumelles…

— Tu vois que j'ai toujours du nez, conclut Dolorès. Je savais bien qu'il y avait une bonne raison pour que je débouche mon champagne !

Boris Corentin, inspecteur principal à la brigade mondaine (échelon 5, indice majoré 450, sans supplément familial de traitement) avait passé le concours d'inspecteur de la police judiciaire aussitôt après son service – comme para. Sorti dans les dix premiers, il avait eu le droit de choisir. Et il avait choisi la brigade mondaine, dite la Mondaine tout court, et branche de la Direction de la Police judiciaire de la Préfecture de Police, 36, quai des Orfèvres, dans l'île de la Cité. Il avait passé une licence de droit en travaillant le dimanche, mais jamais il n'avait voulu changer de brigade. La Mondaine est un virus. Et puis il y avait Brichot, avec qui il faisait équipe pratiquement depuis le début.

De vrais spécialistes, surtout Corentin. Dans le milieu, on le redoutait. Les « harengs »[1] savaient tous qu'il était sans pitié ; à vingt ans, Corentin avait une fiancée. Elle était partie à Abidjan comme barmaid, pour se mettre de l'argent de côté. Annexée par un réseau, elle avait été mise de force au « travail ». Récupérée par miracle au bout de dix-huit mois, elle avait été rapatriée en France, vieillie de quinze ans. Pour oublier, Corentin, quand l'Armée l'avait rappelé, était parti se battre en Algérie dans un commando de chasse. À son retour à la brigade mondaine, il avait déclaré une guerre inexpiable aux harengs.

Son histoire, bien sûr, Dolorès la connaissait, mais si elle s'était permis de plaisanter Corentin sur ses succès féminins, c'est que lui-même voulait qu'on ne lui parle jamais du passé. Et Dolorès était une amie. Patronne des *Deux Marches,* rue Gît-le-Cœur, juste en face de la Préfecture de Police, de l'autre côté de la Seine, elle était depuis toujours l'amie des flics. S'ils n'avaient pas de quoi s'offrir un repas chez elle, ils venaient quand même après la cantine boire un verre au zinc, dans son petit bistrot tout proche transformé en musée napoléonien, tableaux, gravures et bustes de l'Empereur jusque dans les moindres recoins.

Quand Corentin et Brichot regagnèrent leur bureau – deux tables, deux téléphones, une armoire à dossiers et c'est tout – au deuxième étage de la P.J., ils étaient un peu ivres. Victor avait insisté pour rajouter une deuxième bouteille de champagne à celle de Dolorès. Les largesses ne se refusent jamais.

Corentin commença par aller se rafraîchir la figure – et les idées – au lavabo des toilettes.

Brichot lui tendit une chemise cartonnée dès son retour. Rose. Celles des garçons étaient bleues, naturellement.

— Tiens, le C.I.A.T. [2] d'Exelmans a fait porter le dossier de la fille.

Corentin prit vivement la chemise et s'attabla, les coudes posés sur sa table.

Micheline Puget, la fille de quinze ans tout juste dont on lui avait signalé la disparition la veille, juste à la prise de son service, était en seconde C au lycée La Fontaine. Bonne élève. Jamais d'histoires. Sa mère, une femme de peine du quartier d'Auteuil, veuve d'un tourneur de chez Renault happé il y a deux ans par sa machine, avait signalé sa disparition au commissariat du boulevard Exelmans huit jours plus tôt : depuis vingt-quatre heures, sa fille n'avait pas reparu.

— Maigre comme renseignements, fit Corentin. Ils ne se sont pas fatigués.

Brichot se pencha par-dessus la table et, sortant sa lime à ongles de la pochette de son veston, il la pointa sur les dernières lignes de la page.

— C'est là, en bas, qu'un truc cloche, *my dear,* articula-t-il avec l'accent berrichon dont il n'avait jamais tout à fait réussi à se débarrasser.

Corentin lut soigneusement les quelques lignes, puis la page suivante et s'attarda sur les photos supplémentaires de Micheline, retenues aux feuillets par un trombone.

— Curieux, tu as raison, dit-il, la gosse est spécialement jolie ; il y a un mois qu'elle séchait ses cours, et une gamine de quinze ans n'est pas capable d'imiter aussi bien l'écriture de sa mère, ni d'inventer le style juste pour se faire un mot d'excuses. Quant à fabriquer un certificat médical à en-tête documenté comme celui-là…

Il tendit le bras.

— Passe-moi l'annuaire par professions.

Corentin fit tourner les pages jusqu'aux médecins, et suivit les colonnes du doigt.

— Galtier, Galtier… Ah, il y a un docteur Jean Galtier, 35, rue des Fossés Saint-Bernard.

Il observa le certificat.

— C'est bien ce que je pensais, le nôtre s'appelle Georges et il exerce 13, rue de la Pompe. Ça, c'est un en-tête qui sent son bidon à plein nez. Mais vérifions ; on ne sait jamais, un toubib de ce nom a pu s'installer au 13, rue de la Pompe depuis l'impression de cet annuaire. Appelle-moi l'Ordre des Médecins.

— Reçu 5 sur 5, clama Brichot qui avait fait son service dans les transmissions au Rocher Noir, en Algérie.

— Eh bien ? questionna Corentin quand Brichot raccrocha.

— Inconnu aux Horse-guards de sa Majesté Elizabeth II, Reine d'Angleterre, d'Ecosse et…

— Ça va, coupa Corentin, je commence à connaître la suite depuis que j'ai le plaisir de te fréquenter. Appelle les gars du boulevard Exelmans et demande-leur quand la mère est visible.

L'escalier au fond d'une de ces cours sombres et sales que recèlent encore les vieilles rues du XVI^{e} arrondissement, était raide comme une échelle de bateau.

Brichot souffla en cognant à la porte basse, au fond du couloir des anciennes chambres de bonnes.

M^{me} Puget avait les yeux rouges, mais ce que Corentin remarqua surtout, ce fut le teint terreux de son visage et la couleur de ses ongles : ils étaient bleutés. Cette femme était cardiaque. Corentin eut envie de planter son coude dans l'estomac de Brichot.

— Sacré nom de nom, répétait-il, c'est haut ici !

Corentin expliqua qui ils étaient et pourquoi ils venaient. Un quart d'heure durant, il posa question sur question, mais chaque fois, M^{me} Puget secouait la tête. Non, elle ne s'était doutée de rien. Micheline avait l'air normal. Comment aurait-elle pu remarquer que sa fille n'allait pas au lycée avec le travail qu'elle avait ? Elle partait avant Micheline, rentrait bien après elle et, à l'heure du déjeuner, elle faisait le service de table chez un avocat.

Corentin parcourut des yeux le petit deux pièces aux rideaux reprisés, avec pour seul meuble une vieille commode près de la cuisinière à gaz et de l'évier. Il avisa un divan bas sous la lucarne.

— C’est le lit de Micheline ?

— Non, c’est le mien, je lui ai donné la chambre à côté, pour ne pas la réveiller le matin. Je pars à six heures… Et puis, j’ai préféré qu’elle ait sa chambre à elle pour pouvoir faire ses devoirs tranquille. C’était la nôtre, quand mon mari vivait.

— Je peux aller voir ?

— Bien sûr.

La mère avait fait tous ses efforts pour que la chambre de sa fille soit jolie. Un papier propre à petites fleurs était collé au mur, un grand lit à deux places occupait le centre, recouvert d’une couverture en piqué blanc. Une table de bois blanc était sous la fenêtre. On pouvait à peine passer entre le lit et l’armoire. Tout de suite, Corentin remarqua les photos collées au mur : James Dean, Omar Shariff, Alain Delon, Robert Redford.

— Oui, dit la mère, elle a la passion du cinéma. D’ailleurs, regardez.

Elle désignait une pile de revues. Corentin les feuilleta : *Cinémonde, Ciné-Revue, Confidences, Salut les Copains, Hit…*

— Elle a quinze ans. C’est de son âge, dit Corentin.

— Peut-être. Mais ça a trop l’air de la passionner. Ce n’est pas bien, ça…

Elle parut hésiter et ouvrit le placard :

— Tenez, dit-elle, voici ses affaires. Je les ai rangées hier. Eh bien, il n’y manque rien. Sauf son imperméable. Je ne suis pas folle. Micheline n’a pas beaucoup d’affaires. Elle n’est quand même pas partie d’ici l’autre jour sans rien sous son imperméable et pieds nus !

Corentin lui dit d’avoir confiance, mais elle s’essuya les yeux :

— Vous êtes gentil, mais j’ai peur. Quand on ne va pas en classe, comme ça, durant un mois, pour disparaître subitement, c’est que c’est grave. Jamais je n’aurais cru…

*

**

— Ta conclusion ? demanda Brichot quand le métro eut démarré.

— Je ne pouvais pas le dire à la mère, mais je suis de son avis. Ce n’est pas une fugue ordinaire.

Corentin perdit l'équilibre dans un tournant pris trop vite et se rattrapa de justesse à un barreau de siège.

— Elle lit des revues qui font rêver les filles de cinéma, et de luxe. Elle a séché ses cours un mois durant. Elle met de beaux vêtements en cachette pour sortir. En plus, elle est sacrément bien roulée… Ça ne fait pas un pli : un type lui a mis la main dessus.

— Tiens, jeta-t-il furieusement à Brichot, ça me fait penser à une autre histoire…

Brichot remonta d'un geste nerveux ses lunettes sur son nez :

— Tu aimes la daube ? dit-il gaiement.

Corentin le regarda, bouche bée.

— Parce que si tu l'aimes, reprit Brichot, il y en a ce soir à la maison. On est un peu en retard, mais la daube, plus ça mitonne, meilleur c'est.

— OK, fit Corentin, souriant. Et merci.

Il avait envie de daube comme de danser, et Mémé était le roi de la maladresse quand il lui venait de bons mouvements. Mais Corentin adorait Mémé jusque dans ses maladresses.

CHAPITRE IV

Loin devant Micheline, de l'autre côté d'une immense pièce à même moquette blanche que le bureau précédent, mais dont les murs tendus de velours nègre étaient tapissés de tableaux de maîtres, un homme était assis derrière un grand bureau de bois foncé. Sur le bureau il n'y avait qu'un bouquet de glaïeuls et deux téléphones blancs à côté d'un sous-main de cuir vide de tout dossier. L'homme avait une cinquantaine d'années, il était fort et chauve, portait des lunettes à fines montures d'acier et, quand il se leva, Micheline remarqua que, malgré ses mocassins à talons plats, elle était plus grande que lui. Il souriait, d'un bon sourire paternel qui la mit aussitôt en confiance.

— Je suis M. Lambresac, dit-il d'une voix étonnamment haut perchée, et voici M. de Saint-Loup.

De derrière un gros fauteuil à dossier si haut qu'il le cachait complètement, un deuxième homme venait de se lever à son tour. Il était l'opposé de l'autre, bien que du même âge. Très grand, plus grand que Patrick, Saint-Loup était un quinquagénaire athlétique, élégant dans un costume de tweed anglais dont le pantalon cassait juste ce qu'il fallait sur ses chaussures de daim à boucles d'argent. Les tempes un peu dégarnies grisonnaient, le visage était celui d'un sportif, le nez aquilin, la bouche fine au-dessus du menton carré.

Les yeux gris vert observaient Micheline avec une telle intensité qu'elle baissa les siens, incapable de soutenir plus longtemps leur regard.

Alors, elle vit ses mains. Patrick avait appris à Micheline qu'il faut toujours observer les mains des hommes. Celles-ci étaient très belles, musclées, avec des ongles courts un peu bombés, comme celles de Patrick.

La ressemblance remua Micheline, qui songeait à tout ce que Patrick faisait d'elle avec ses mains, mais curieusement, elle en fut réconfortée.

Saint-Loup s'était rassis, faisant pivoter son fauteuil. Lambresac retourna derrière son bureau. Micheline était seule à rester debout au milieu de la pièce sous les regards convergents des deux hommes. Personne ne l'avait invitée à s'asseoir, le silence était complet. Elle baissa les yeux et ne bougea plus.

— Adorable, le petit nez retroussé, fit soudain Saint-Loup. Surtout au-dessus des lèvres bien charnues… Tu as une belle bouche, tu sais, une belle grande bouche.

Le ton, sincèrement admiratif, flatta Micheline. Elle n'était pas du tout blessée qu'il l'ait tutoyée. Rien de plus normal. C'était un Monsieur et elle n'avait que quinze ans.

*

**

Au secrétariat, Peggy était allée s'asseoir sur les genoux de Patrick. Elle posa la main sur la flanelle de son pantalon. L'y laissa en appuyant comme par mégarde.

Elle happa les lèvres de Patrick :

— On dirait que cette petite gourde ne te fatigue pas beaucoup, murmura-t-elle.

Patrick, renversé en arrière dans son fauteuil, se mit à rire :

— Tu m'as déjà vu fatigué ?

— Ça, je dois dire que non, avoua Peggy. Mais j'aimerais que tu me le prouves encore une fois. Ça fait bien quinze jours…

Patrick l'attira et lui murmura quelques mots à l'oreille. Peggy se dégagea et se rejeta en arrière.

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes ?

— Et alors ?

Peggy s'était levée pour allumer une cigarette. Accotée à son bureau, elle fit claquer le briquet, les yeux fixés sur Patrick :

— Je ne suis pas contre, finit-elle par dire, mais…

— Mais ?

— Donnant, donnant.

— Tu es vraiment débile, laissa tomber Patrick, dédaigneux. Fais tes propositions.

Peggy revint vers lui et ce fut son tour de lui parler à voix basse dans l'oreille.

— Ça n'était que ça ! s'exclama Patrick.

Peggy eut une moue de regret :. – Je n'y ai pas souvent droit avec qui tu sais…

— Bien sûr, ma belle, c'est d'accord d'avance, reprit-il gaiement. Dès que j'ai fini avec Micheline.

Il réfléchit :

— Ça sera vite fait… Dès demain, à mon avis. Alors, demain soir ?

Il ricana :

— À moins que tu sois de service chez ton Lambresac ?

Peggy secoua la tête :

— Il emmène sa femme au théâtre. Il lui doit bien ça de temps en temps.

— À neuf heures chez moi. OK ?

— OK, fit Peggy en partant d'un grand rire de gorge.

Patrick venait de soulever son tee-shirt et lui caressait les seins.

— Qui c'est, la petite ? fit-elle, curieuse. Tu l'as levée au collège, ma parole ! Elle a l'air d'avoir quinze ans.

— Exact, quinze ans tout juste. Lycée La Fontaine à la sortie de l'étude… « Si on faisait un tour en voiture ? »… Je l'ai eue le lendemain dans la Porsche, au Bois de Boulogne. Le cinéma, elle ne rêve que de ça… J'en fais ce que je veux.

Il claqua des doigts et partit d'un rire gras.

— Comme ça ! s'exclama-t-il.

— C’est moche ! décréta Peggy de la filer à Saint-Loup.

— Ça, mon poulet, répliqua Patrick en se relevant pour rallumer son cigare, c’est son problème. Elle va me rapporter deux briques. Après tout, je ne l’ai pas forcée à venir ici.

— Evidemment, si tu veux jouer sur les mots.

Patrick fit sauter son cigare d’une chiquenaude et le rattrapa entre le pouce et l’index.

— C’est ça, le talent, dit-il.

Sa main replongea sous le tee-shirt. Peggy se cambra et poussa un petit cri de plaisir.

L’interphone grésilla. Peggy se précipita. C’était Lambresac.

— Prends ton bloc, dit-il, et viens travailler. Patrick peut venir aussi.

*

**

À peine entrée, Peggy s’installa carrément sur le bureau, les jambes croisées, son bloc sur les genoux, et elle attendit en suçant son crayon, l’air indifférent. Patrick s’était affalé négligemment dans le deuxième fauteuil.

Lambresac commença à interroger Micheline. Les questions qu’il lui posait étaient les dernières auxquelles elle se soit attendue. Il lui fallut donner ses dates et lieu de naissance, ses prénoms, son adresse, celle de son lycée et dans quelle classe elle était. Avouer que sa mère était femme de ménage et combien elle gagnait. Expliquer comment son père était mort, dans un accident du travail, livrer jusqu’aux noms et adresses de ses amies du lycée.

— Bon, conclut Lambresac avec entrain, tout ça est parfait. Mais il faut que nous sachions aussi des choses plus personnelles. Dis-toi que toutes les filles ici sont interrogées et examinées de la même manière.

Micheline, dévorée de honte, mais docile (Patrick l’avait encouragée d’un large sourire quand elle lui avait lancé un regard qui était un appel au secours) dut révéler à quel âge elle avait été formée, quand elle avait embrassé un garçon pour la première fois, si elle se caressait, depuis

quand… Elle dut même avouer tout ce que Patrick lui avait appris depuis quelle s'était donnée à lui.

Lambresac reprit son bon sourire affectueux :

— Ma petite Micheline, Patrick t'a sûrement prévenue qu'il faut, avant de savoir si nous pouvons te faire faire du cinéma, nous rendre compte si tu es vraiment aussi jolie que tu en as l'air.

Micheline chercha les yeux de Patrick. Celui-ci lui adressa un baiser du bout des lèvres. Elle le-lui rendit timidement et prit une grande aspiration.

— Je vois que tu es une fille intelligente, dit Lambresac en faisant signe à Peggy. Tu as compris que nous sommes des professionnels et que c'est en tant que tels, que nous allons t'examiner.

Non seulement Peggy ôta à Micheline son béret, son chemisier et sa jupe, mais elle lui prit aussi ses chaussettes et ses mocassins. Elle agissait avec lenteur, posément, comme pour faire durer la scène le plus possible.

Les yeux clos, Micheline se laissait faire dans un silence pesant, troublé seulement deux fois, l'une par le claquement du briquet de Saint-Loup, et la seconde par le petit sifflement qu'il émit quand la jupe de Micheline glissa à ses pieds.

Peggy ramassa tous les vêtements de Micheline et quand celle-ci la vit les emporter, elle en fut encore plus bouleversée que d'avoir été déshabillée.

*

**

Le silence dura encore deux ou trois bonnes minutes. Micheline fut comme soulagée par la première réflexion que fit Saint-Loup, si peu « professionnelle » qu'elle fût :

— Tu te promènes souvent comme ça, sans rien dessous ?

Micheline s'entendit répondre comme dans un rêve :

— C'est Patrick qui…

Saint-Loup partit d'un petit rire :

— Il a bien raison, Patrick. Tu devrais suivre toujours son conseil… Mais que je te voie d'un peu plus près.

Il s'était levé et il tournait autour de Micheline, observant sa poitrine, son ventre, puis ses reins, avec une patience attentive qui la mettait à la torture.

— Merci aussi pour le parfum, dit Saint-Loup à Patrick.

— C'était la moindre des choses, répliqua Patrick en riant.

Saint-Loup s'était reculé.

— Qu'en penses-tu, Lambresac ? jeta-t-il. Les jambes sont longues, les chevilles fines, les épaules bien placées. Et quelles jolies fesses ! Quant aux seins, je les trouve magnifiques. Bien gonflés, un peu écartés… C'est rare, Micheline, une fille de ton âge avec une poitrine aussi développée.

Un étrange sentiment envahissait Micheline.

Cela la troublait agréablement d'être ainsi exposée nue à cet athlète aux tempes grisonnantes qui lui répétait d'une voix chaude qu'il la trouvait à son goût.

— Deuxième temps de l'examen, s'exclama joyeusement Saint-Loup. Voyons ce que tu rends quand tu bouges. Va jusqu'à la fenêtre, reviens vers la porte, montre-nous comment tu marches.

Micheline s'exécuta. Comme elle passait devant Patrick, il lui caressa la hanche.

— Bravo, souffla-t-il, tu as déjà gagné.

Il fallut encore prendre des poses, pour les cadrages d'angle, lui expliqua-t-on, s'asseoir dans le fauteuil que Patrick lui céda. Se pencher, se cambrer, bras relevés. Jouer des épaules, du buste et du ventre. Et même, ce qui la fit gémir de mortification, monter sur le bureau pour s'y accroupir, reins creusés, jambes ouvertes.

Quand on lui permit enfin de se relever, elle était blanche. Patrick s'approcha d'elle pour la soutenir. Elle le repoussa en murmurant :

— Laisse-moi.

D'elle-même, elle regagna le centre de la pièce.

— Mon petit, dit Lambresac, Patrick a eu raison de t'emmener ici, tu es vraiment très sexy. Mais il te reste à prouver autre chose de très important. Le cinéma aujourd'hui va très, très loin. On est obligé de filmer des endroits extrêmement précis. Tu me comprends ?

— Oui, monsieur, murmura Micheline, je comprends. Mais que dois-je faire ?

— Rien de bien méchant, rassure-toi.

D'abord, ouvre la bouche, le plus possible et sors ta langue.

Saint-Loup et Lambresac s'étaient approchés d'elle à la toucher. Elle sentit l'eau de toilette de Saint-Loup quand il se pencha pour plonger son regard dans sa bouche ouverte au maximum.

— Juste comme il faut, murmura-t-il.

Le grésillement de l'interphone la fit sursauter. Lambresac rappelait Peggy.

En entrant, celle-ci jeta un rapide regard de curiosité à Micheline qui réussit à lui sourire.

— Hubert va prendre rendez-vous le plus vite possible, dit Lambresac, avec Micheline. Pour la complète. Dès que les photos seront développées, reprit-il à l'adresse de Micheline, nous nous reverrons pour discuter contrat et scénario. À condition, bien sûr, que tu sois photogénique.

Micheline, collée contre Patrick, qui l'avait remise debout et lui enlaçait la taille, s'enhardit :

— Excusez-moi, je voudrais savoir encore une chose… Je suis mineure, je ne peux pas signer un contrat.

— En plus, elle est loin d'être bête ! s'écria Saint-Loup, ravi. Bien sûr, c'est ta mère qui signera le contrat.

— Mais, jamais elle ne voudra quand elle saura…

— Ne te fais aucun souci pour ça. C'est notre problème, pas le tien. Fais-nous confiance. Il n'y a pas une maman digne de ce nom pour refuser à sa fille de tenter sa chance. Mais attention !

Il avait levé le doigt.

— Pas un mot pour l'instant. Attends notre feu vert après les photos pour lui faire la surprise. C'est promis ?

— Oui, monsieur.

— Bon. Tu peux partir. Et n'oublie pas d'être à l'heure au rendez-vous avec Hubert. Suis Peggy, elle va lui téléphoner.

*

**

Micheline se rhabillait quand l'interphone grésilla de nouveau. Cette fois, c'était Patrick que ces Messieurs voulaient voir.

Une fois dans la Porsche, elle lui trouva l'air contracté.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-elle. Il y a un accroc ?

— D'une certaine manière, oui, répondit-il sombrement.

Elle pâlit.

— Ils ne veulent plus de moi ?

— Oh, non, c'est même le contraire.

Il enfonça rageusement l'accélérateur de la Porsche qu'il faisait chauffer avant de démarrer.

— Saint-Loup va venir te chercher demain au studio après les photos pour t'emmener déjeuner.

— Et alors ? dit naïvement Micheline.

— Et alors ? Tu lui as tapé dans l'œil, c'est tout.

Longuement, Micheline lissa les plis de sa jupe en silence et puis :

— Si tu ne veux pas, je n'irai pas. À toi de décider.

Patrick poussa un soupir.

— Ecoute-moi bien. C'est ça le cinéma : les producteurs sont surtout puissants. Ça m'est pénible de te le dire, mais tu dois accepter ce déjeuner, avec toutes les conséquences que ça comporte. Et puis, tant pis pour moi ! Il ne fallait pas que je commence à vouloir te rendre service.

Il démarra en trombe.

CHAPITRE V

Charlie Badolini, commissaire divisionnaire de la brigade mondaine, avait une curieuse manière de fumer. Il coinçait sa cigarette entre l'index et le majeur au ras des jointures et la portait à ses lèvres en écartant tous les doigts de la main en éventail. Puis il lançait une longue expiration qui ressemblait à une plainte. Alors, généralement, il se levait et allait rouler des épaules de long en large dans son bureau, bombant le torse pour paraître plus grand.

Très petit, plus maigre encore que Brichot, et comme les petits maigres, assez peau de vache. Mais un nez formidable pour flairer les points louches d'une affaire en cours. Dur dans le travail, il savait récompenser les efforts après. Son vrai foyer, c'était son bureau. Sa femme ne le voyait qu'au petit déjeuner.

— Alors, Corentin, fit-il, une fois terminé son numéro, qu'est-ce que ça donne ?

Près de lui, Dumont, le « Principal » de son état-major, autrement dit son adjoint, jouait avec un coupe-papier. Plutôt gros, amateur de bonne chère, Dumont était un homme précieux dans les rapports entre Charlie Badolini et les cent deux inspecteurs de la brigade mondaine. Sachant arrondir les angles, ménager les susceptibilités, amortir les coups durs. Il encouragea Corentin d'un sourire.

— Zéro, monsieur le Divisionnaire, avoua Corentin. On est dans le cirage. Aucune idée de l'endroit où est la fille. Pas le moindre indice.

Charlie Badolini savait parfaitement qu'on l'appelait Baba dans le service, mais il avait horreur qu'on le fasse devant lui. Hiérarchie oblige. Pour tous, il était « Monsieur le Divisionnaire » ou « Le Patron ». Même Corentin, pourtant le meilleur flic de la brigade mondaine, le craignait.

Toujours réglo, ne rechignant jamais au travail, Corentin avait, en plus, ce qui est si rare : de l'intuition. Jeune, Badolini avait été comme lui : avec cette différence que Corentin avait de la classe. Et pas seulement physique. Badolini l'admirait secrètement d'avoir eu le courage de faire des études tout en travaillant. Mais il n'était pas jaloux, au contraire. C'est lui qui avait appris le boulot à Corentin. Celui-ci était un peu son fils. Il n'avait pas d'enfant. C'était même grâce à lui que, depuis le début, Corentin avait fait successivement tous les services de la B.M., le Proxénétisme, l'Homosexualité, les Cabarets, les Stupéfiants, pour aboutir au service qui est l'aristocratie de la B.M., les « Affaires recommandées ». Un service envié. Celui des « cracks ».

Badolini s'entoura de fumée.

— Vous savez, reprit-il, qu'en trois mois, le nombre de filles disparues à Paris a augmenté de 15 % ?

— Je lis les notes de service, coupa Corentin.

— OK, ne vous vexez pas, tête de lard. Ça veut dire que le « Dirlo »[3] attend qu'on se secoue sérieusement. Vous m'avez compris ?

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le Divisionnaire, on va s'arracher.

Badolini se crispa.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ? Au boulot, mon vieux. Faites les tournées habituelles, relancez les indics. Bon Dieu, vous connaissez votre métier ! Ai-je besoin de vous rappeler que la disparition de cette fille nous a été signalée par un ex-ambassadeur, habitant son immeuble et qui a personnellement téléphoné à M. le préfet de Police ? Si nous comptons sur la R.I.F.[4] autant dire que nous n'arriverons à rien. Vous avez sur les bras le type même de l'affaire recommandée. Et par une huile. Vous croyez que j'ai l'air fin, moi, aux conférences, avec mes dossiers vides ?

Corentin se mordit les lèvres.

— Je vais vous en donner un, et bien rempli, faites-moi confiance.

— J'espère bien, grimaça Badolini.

Brichot rougit quand Corentin lui expliqua rapidement qu'il allait falloir mettre les bouchées doubles.

— Ça y est, gémit-il, finie la vie de famille.

Corentin rattrapa au vol de justesse la bouteille de whisky détaxée que Brichot avait lâchée pour se prendre le front à deux mains.

*

**

Des boiseries d'acajou couraient tout autour du bar. Abat-jour tamisés, fauteuils et canapés profonds, l'atmosphère était exactement celle des clubs luxueux que Micheline voyait au cinéma. Et voilà qu'elle-même s'y trouvait, avec un homme du monde, époustouflant d'allure dans son complet de flanelle grise, chemise bleue, cravate de tricot rouge !

Elle observa les jeunes femmes qui bavardaient en riant aux tables voisines. Elles étaient toutes ravissantes et élégantes, mais Micheline ne se sentit pas en état d'infériorité. Dans le salon d'essayage du studio, après la séance de poses, Peggy lui avait trouvé une veste de velours beige et une jupe ample, descendant sous les genoux, très à la mode. Elle portait aux pieds des chaussures à talons hauts avec une boucle sur le côté. Ses jambes étaient gainées de bas clairs à fine couture, retenus par des jarretières noires à dentelles. Bien sûr, elle était nue dessous, mais pourquoi aurait-elle été gênée que sa veste n'ait qu'un seul bouton ? Une des jeunes femmes, là-bas, portait un curieux corsage de soie rose transparente, et personne ne semblait s'en formaliser.

— Tu ne la reconnais pas ? demanda Saint-Loup qui s'asseyait après avoir échangé quelques mots avec le compagnon de la jeune femme… C'est vrai, tu n'as pas droit aux films interdits aux moins de dix-huit ans. C'est Pamela Grelberg, l'une des meilleures actrices érotiques du Danemark.

Micheline étudia craintivement Pamela Grelberg. Saint-Loup se pencha vers elle :

— Bientôt, chuchota-t-il, tu la rendras jalouse. On va fêter ça avant le déjeuner.

Il se tourna vers le barman :

— Champagne !

Quelques minutes plus tard, Micheline rayonnante, trempait ses lèvres dans sa coupe. Elle avoua quelle buvait du champagne pour la première fois.

— Alors, s'exclama-t-il, on déjeunera au champagne ! Viens, j'ai réservé un salon particulier rien que pour nous deux.

Au premier étage, Micheline entra, éblouie, dans une petite bonbonnière tendue de soie rouge, avec une belle nappe brodée tombant jusqu'à terre autour d'une table ronde, et un immense canapé de velours. Des gravures anciennes étaient suspendues aux murs. À travers les voilages de la fenêtre, on distinguait vaguement en bas, la Mercédès de Saint-Loup avec son chauffeur.

Micheline vérifia son chignon dans la glace. Saint-Loup lui avait demandé de s'en faire un : « Pour te vieillir, avait-il expliqué. Sinon, j'aurais l'air de quoi avec une fille de ton âge ? » Elle se trouva jolie. Même ce bizarre collier d'acier que Peggy avait refermé d'autorité autour de son cou, lui allait à ravir. Elle se retourna. Saint-Loup avait galamment tiré sa chaise. Elle s'assit. Alors, brusquement, Saint-Loup se pencha sur elle. Il fit sauter le bouton de sa veste et en écarta les pans.

Micheline poussa un cri et se recouvrit : on frappait à la porte.

— Ne sois pas bête, s'exclama Saint-Loup d'un ton contrarié, ce n'est que le serveur. Si tu fais déjà des histoires parce qu'un domestique risque de voir ta poitrine, qu'est-ce que ça sera quand il faudra faire concurrence à Pamela ?

Piquée au vif, Micheline rouvrit elle-même sa veste et s'obligea à rester la poitrine découverte, tout le temps que le garçon prit la commande.

— Excusez-moi, fit-elle humblement quand le garçon fut reparti. Je n'ai pas l'habitude.

— J'espère que ça viendra vite, fit Saint-Loup. Obéis-moi si tu veux devenir quelqu'un.

Elle lui adressa un baiser par-dessus la table.

— À la bonne heure, fit-il en lui servant le champagne que le sommelier venait d'apporter. Mais ne bois pas trop, j'ai horreur des filles saoules.

*

**

À neuf heures, le matin même, dans un grand studio surchauffé avec une baie vitrée qui laissait voir au loin le Sacré-Cœur au-dessus des toits voisins, on avait fait monter Micheline sur une petite estrade disposée comme une scène de théâtre : moquette rouge, velours gris clair sur le mur du fond et, de chaque côté, de lourds rideaux de velours marron retenus par des ambrasses. Un haut tabouret de bar au siège de cuir noir avait été placé au milieu. Aucun autre meuble. Peggy installée à un petit bureau éclairé d'un spot, avait ouvert un grand cahier où, disait-elle, tout le « plan de travail » était inscrit. La première séance de poses était un strip-tease. Il s'agissait de se déshabiller progressivement dans une succession de douze poses bien précises qu'elle, Peggy, indiquerait au fur et à mesure. Le photographe, très jeune, tout frisé, portait une blouse bouffante et parlait d'une incroyable voix suraiguë.

Le « travail » avait commencé, dans un silence coupé seulement par les directives de Peggy, prononcées d'une voix monocorde : « Mets-toi à gauche, de trois quarts, découvre tes épaules et tes seins. Bien cambrée. Rejette le bras en arrière. Relève la tête de profil. Voilà, ne bouge plus… Maintenant, viens au centre et mets-toi de face, jambes écartées… De la main droite, tu soulèves ta jupe. Tu mets l'index de ta main gauche dans ta bouche, comme si tu le suçais, la tête de trois quarts, les yeux au sol à deux mètres devant toi. Ne bouge plus. » Chaque fois, l'appareil cliquetait.

Pour la douzième pose, Micheline, qui n'avait plus sur elle que ses chaussettes, était assise de face sur le tabouret, se retenant en arrière à deux mains, une jambe pendante, l'autre relevée et écartée, le talon reposant sur le cuir du siège, et elle tirait la langue à l'objectif.

Peggy passait déjà à la page suivante.

— À présent, tu vas poser quelque chose d'un peu plus compliqué. Descends de l'estrade et viens avec moi dans le salon d'accessoires. Je vais te préparer.

Un quart d'heure plus tard Micheline avait regagné l'estrade, de très hauts gants de cuir noir aux bras et des bottes lacées aux jambes. Elles lui montaient presque jusqu'à l'aine et des jarretières du même cuir les retenaient agrafées à un étroit corset de cuir. Celui-ci était tellement serré qu'à chaque inspiration ses seins se soulevaient jusqu'à sa gorge. En plus, elle avait autour du cou un collier de chien clouté.

Enfin, Hubert avait fait une série de gros plans de sa bouche, de ses seins et de son ventre, dans la même posture qu'hier pour sa « présentation ». Et la même gêne délicieuse avait envahi Micheline tout le temps des poses : Saint-Loup était arrivé au milieu de la séance.

*

**

Saint-Loup faisait parler Micheline. Elle s'enhardit, lui raconta sa vie en détail, avoua qu'elle était prête à tout pour « percer ». Il l'écoutait, l'air bon et gentil, en hochant la tête. Le champagne la mettait dans un état second. Elle n'avait même jamais bu un verre de vin avant. Quand le garçon faisait le service, elle se rejetait crânement en arrière, la poitrine gonflée, pendant qu'il changeait son couvert. En même temps, elle adressait à Saint-Loup un bref coup d'œil effronté.

Le sommelier apporta les cigares et du cognac. Saint-Loup lui glissa un billet dont l'importance sidéra Micheline : c'était le tiers de ce que sa mère gagnait par mois.

— Débarrassez la table et qu'on né me dérange plus, fit Saint-Loup.

Resté seul avec Micheline, il alla s'installer sur le canapé, un verre de cognac à la main, cigare aux lèvres.

— Enlève tout ça, dit-il.

La brutalité de l'ordre fit à Micheline l'effet d'une gifle. Blanche de honte, elle baissa les yeux.

— Mais… balbutia-t-elle, pourquoi… ? Ici ?

Il y eut un silence qui lui parut interminable. La voix de Saint-Loup s'éleva enfin, étonnamment radoucie :

— Ecoute, mon petit, qu'est-ce que tu t'imagines ? Que je suis en bois ? Tu te laisses photographier dans des poses et des tenues à réveiller un mort et après, tu fais l'étonnée. Je déteste les allumeuses.

Paniquée, Micheline se vit chassée. Elle voulut se justifier. Il la coupa, sèchement cette fois :

— Dépêche-toi.

Vaincue, elle commença à se déshabiller. Quand elle se retrouva entièrement nue, il la fit évoluer devant lui, comme la veille :

— Il est grand temps que tu comprennes une chose, dit-il, tu es faite pour vivre nue !

Il resta quelques secondes à la regarder. Jusqu'à ce qu'elle rougisse. Puis, sans un mot, il la prit par le poignet, la força à s'agenouiller sur la moquette. Face à lui.

Le bruit de la fermeture Eclair la fit frissonner. Elle demeura les yeux baissés, ne voulant pas voir. Le cœur battant à grands coups dans sa poitrine, se demandant comment elle allait sortir de cette situation horrible.

— Qu'est-ce que tu attends ? demanda Saint-Loup d'une voix à la fois sèche et altérée.

Elle pensa à Patrick, eut honte, envie de se sauver, puis la griserie du champagne prit le dessus, ainsi qu'une espèce d'amour-propre enfantin, de désir de prouver qu'elle était vraiment une femme. Elle avança la tête, commença maladroitement à faire ce que Saint-Loup lui suggérait. Essayant de toutes ses forces de penser à Patrick.

Aussitôt, Saint-Loup l'attrapa par le collier de chien, guidant avec une douceur inflexible les mouvements de sa tête. À tel point qu'elle crut étouffer.

Elle gémit, ce qui eut pour seul effet d'accentuer la pression sur sa tête. Elle l'entendait respirer fort, elle sentit les frissons de ses reins, puis brusquement, il la releva. Posant son cigare et son verre de cognac sur la table basse, il souleva Micheline sans effort et la porta jusqu'à la table où il la renversa en travers de la nappe, les jambes pendantes dans le vide.

Puis, il la prit avec une douceur à laquelle Patrick ne l'avait pas habituée. Peut-être était-ce le champagne, mais elle s'entendit crier presque aussitôt, resta molle entre ses bras.

Un surprenant bien-être, fait de honte et de fierté mélangées, avait succédé à la honte du début.

— Relève-toi, dit Saint-Loup. Doucement… Viens.

Guidée par ses gestes et ses paroles, elle lui entoura les reins de ses jambes, passa ses bras autour de son cou, et gémit quand il la souleva : le pal de chair sur lequel elle reposait venait de disparaître complètement en elle.

Portant Micheline, Saint-Loup se recula et alla s'accoter à la desserte, où elle posa ses pieds.

— C'est toi qui bouges, fit-il.

Alors, elle se hissa avec ses bras, et se laissa retomber, râlant à chaque fois. La flanelle du veston agaçait sa poitrine. Elle avait l'impression d'être transpercée jusqu'au cœur. Entre ses yeux mi-clos, elle voyait couler ses larmes sur le col de la chemise. Savamment, elle jouait des reins, accélérait, ralentissait quand elle sentait Saint-Loup au bord du plaisir. Mettant une fierté enfantine à se montrer prête à tout.

— Bien, dit Saint-Loup. Très bien.

Cherchant sa bouche, elle l'ouvrit avec sa langue. Elle resta longtemps, tendrement serrée contre lui. Elle aurait voulu que ça dure toujours. Le champagne lui faisait tourner la tête. Elle avait l'impression de se dédoubler.

Elle devina qu'il ne pouvait plus se retenir. Alors, d'elle-même, elle se renversa en arrière et cria sans retenue tout le temps qu'il la martyrisa à grands coups de reins, vacillant avec elle à travers la pièce.

Quand il s'arracha et s'abattit sur le canapé, elle courut se blottir contre lui.

— C'était merveilleux, fit-il. Bientôt, tu seras une amoureuse accomplie. Je te prendrai autrement aussi.

Il murmura quelque chose à son oreille, et elle sursauta.

— Oh, non, ça fait mal ! dit-elle d'une toute petite voix.

— Mais non, affirma-t-il d'une voix rassurante. Tu verras.

Il resta silencieux, la caressant machinalement, puis demanda :

— Je voudrais te faire une proposition. Cela te plairait de vivre chez moi ?

Micheline leva les yeux vers lui, stupéfaite.

— Chez vous ! Mais Patrick ?

— Patrick sera d'accord, trancha-t-il. Il ne veut que ton bien.

Micheline sentait la honte la reprendre.

— Et puis, de toute façon, dit-elle, je ne peux pas rester sans donner de nouvelles à maman…

— Tu lui en donneras, assura Saint-Loup. Tu lui enverras même de l'argent pour lui montrer que tu as un travail.

Elle se redressa de la joie plein les yeux.

— C'est vrai, vous allez me faire un contrat pour un film ?

Saint-Loup sourit, gentiment.

— Je te ferai une avance. Pour le contrat, on verra lorsqu'on aura les photos. Mais cela se fera vite. Puisque tu sembles t'entendre bien avec moi.

Il l'écarta de lui.

— Rhabille-toi, maintenant. Mon chauffeur va te conduire chez moi. J'ai du travail, je dois aller au bureau. Ce soir, avant de rentrer, j'irai voir ta mère. Ne te fais pas de souci, tout se passera 'bien.

Micheline, le fixa, les sourcils froncés.

— Mais vous ne lui direz pas que…

Il secoua la tête.

— Mais non, je lui expliquerai que tu dois suivre un stage, que tu es payée. Je lui apporterai de l'argent.

— Mais elle va se demander pourquoi je ne viens pas, murmura Micheline. Il faudrait que je vienne avec vous.

Saint-Loup secoua la tête.

— Non. Je lui expliquerai que tu as honte de t'être sauvée, que tu viendras la voir quand ton stage sera fini.

Il attira Micheline contre lui.

— Tu sais que tu es très douée ? dit-il en fronçant les sourcils.

Elle se dressa sur la pointe des pieds.

— Embrassez-moi, dit-elle.

Et elle ajouta, rougissante :

— Vous êtes fantastique !

En bas, quand elle retraversa le bar pour sortir, Pamela était toujours là, cernée par trois hommes congestionnés. Micheline la toisa au passage, faussement indifférente. Elle se sentait maintenant tout à fait son égale. Elle avait conquis un amant riche et fort. Il allait la lancer. Elle allait vivre dans le luxe. Elle avait gagné.

CHAPITRE VI

Dans son manteau de poil de chameau, l'homme gardait ce rien de raideur qu'ont tous, hors service, les maîtres d'hôtel et garçons de restaurant.

— Asseyez-vous, dit Corentin, et merci de vous être déplacé.

— Ce n'est rien, je suis libre entre quatre et six.

Albert Legrandin, la cinquantaine, gros et couperosé, était sommelier à La Fontaine-Guermante, un restaurant chic de la place Guermante, près de la Madeleine. Il était là, envoyé par Calmette, un collègue de Corentin qui traînait ses guêtres un peu partout dans les grands établissements de Paris.

— Alors, fit Corentin, mon ami Calmette me dit que vous avez remarqué quelque chose d'intéressant l'autre jour ?

Legrandin se remua sur sa chaise et tout à coup :

— Ecoutez, je n'ai pas l'habitude de me mêler de la vie privée des clients. On en voit de belles dans les salons particuliers, croyez-moi, mais, là, quand même, ce n'est pas bien…

Corentin ne disait rien, patient.

— Si vous aviez vu la gamine ! reprit Legrandin. Dépoitraillée, les yeux morts d'amour pour le vieux type quand j'ai apporté le champagne !

D’habitude, ce sont des filles. Pas des gosses. Et celle-là, c’était une vraie gosse. Maquillée et fardée, sûr, mais pas plus de quinze ans.

Il se pencha, de plus en plus rouge :

— Si vous saviez ce qu’il lui a fait après le déjeuner !

— Comment ça ? fit Corentin. Vous étiez là ?

L’autre détourna la tête et, sourdement :

— Ne le criez pas sur les toits. Moi, je ne le dis que pour le bon motif. Mais on se rince l’œil dans les restaurants comme le nôtre. Il y a des trous pour ça, vous le savez.

— Continuez, lâcha Corentin, glacial.

Legrandin balaya l’air de sa grosse main :

— Eh bien, rue Saint-Denis, il l’aurait payée cher. Raymond, ça l’excitait… Raymond, c’est mon collègue. Moi, j’avais la nausée. Le pire, c’est qu’elle en redemandait ! Folle à lier !

Corentin ouvrit un dossier et en sortit la photo de Micheline.

— C’est elle ?

Legrandin chaussa ses lunettes.

— Oui. Elle avait un chignon et elle était peinte comme une poupée de luxe, mais je la reconnais.

Une lueur dangereuse dans ses yeux noirs, Corentin reprit :

— Le type, vous le connaissez ?

— Pas vraiment. Il ne vient pas souvent. Tout ce que je sais c’est que le salon était réservé au nom de Morel. Mais je le reconnaîtrais, ça, c’est sûr. Je l’ai remarqué, la première fois que je l’ai vu. Ils étaient plusieurs. Le déjeuner d’hommes. Gibier, vins fins, alcools, etc. Il parlait de drogue aux autres.

— De drogue ?

— Oui, mais quoi, exactement, je ne me rappelle plus. D’ailleurs, ils se sont tus quand je suis entré. Je n’ai pas aimé. Et je l’ai bien examiné.

— Morel, Morel… répéta Corentin. Pas idée de qui il est et de ce qu’il fait ?

— Non.

— Décrivez-le-moi.

Le stylo de Corentin griffonna deux bonnes minutes puis :

— Je vous remercie. À présent, ouvrez l'œil. Si vous le revoyez, appelez-moi tout de suite. Vous dites qu'il a l'air très riche ? Connaît-il votre patron ?

Legrandin sursauta :

— Ah, surtout, pas un mot de ma visite au patron !

— Tranquillisez-vous, je lui dirai que c'est Calmette qui a remarqué le type et la fille.

— Comme ça, je préfère. Oui, vous pouvez toujours aller voir M. Moreau. Beaucoup de clients sont ses amis.

Il se ravisa.

— Enfin, ce coco-là, ça m'étonnerait. Il ferme les yeux, lui aussi, M. Moreau, mais il a quand même la réputation de sa maison à conserver.

*

**

Deux heures plus tard, Corentin était dans le bureau du vieux restaurateur. Affable et très homme du monde. Moreau poussa de hauts cris en entendant l'histoire de Corentin. Ce qu'on lui révélait était ahurissant. Il y mettrait bon ordre et téléphonerait lui-même si on lui signalait le retour de son mauvais client. Non, il ne le connaissait pas. Il ne l'avait jamais même remarqué.

En le quittant, Corentin avait la désagréable impression qu'on lui avait menti. Or, il se faisait confiance. C'était un genre d'intuition qui le trompait rarement.

Il était furieux en rentrant Quai des Orfèvres. Le premier indice venait de lui glisser entre les doigts. Enfin, il avait tout de même des éléments de piste : un riche quinquagénaire élégant. Mais inutile de chercher autour de Morel. De toute évidence, il s'agissait d'un faux nom. Comment arracher le vrai au restaurateur ? Car il le connaissait, Corentin l'aurait juré.

Il réfléchit trente secondes et décrocha son téléphone :

— Allô, Calmette ?

*

**

Au-dessus du lavabo de marbre rose, une grande glace couvrait tout le mur, percée en son milieu d'un spot violent. Micheline se maquilla et se coiffa soigneusement. Il était midi, et elle venait à peine de se lever. Elle dormait toujours très tard. Son amant le voulait, et d'ailleurs elle avait énormément besoin de sommeil depuis quelque temps.

Saint-Loup l'épuisait… C'était pour ça qu'elle était toujours fatiguée, elle se sentait comme convalescente. Sortir lui était un effort. Elle aurait voulu toujours rester à Saint-Cloud. Elle regarda les cernes sous ses yeux. Elle se trouva pâle et amaigrie. Mais elle se sourit : son amant aimait ça… Sans aucun doute c'était le bouleversement survenu dans sa vie qui la mettait dans cet état de lassitude constante et d'indifférence à tout ce qui n'était pas Saint-Loup.

Micheline prit l'atomiseur de *Calèche* sur la tablette et répandit un nuage de parfum sous ses aisselles. Elle parfuma de la même manière chacun de ses seins, dont elle protégea la pointe, avec la paume pour que l'alcool du parfum ne les brûle pas.

Ensuite, elle se vaporisa le bas du corps, n'épargnant rien. Il fallait qu'elle soit toujours prête à accueillir son amant s'il rentrait à l'improviste.

La sonnerie du téléphone se déclencha sur la table de nuit. Micheline courut décrocher. Roger, le vieux valet de Saint-Loup, lui passait une communication. Un genou sur le lit, Micheline regarda distraitement, dehors, les grands arbres du golf de Saint-Cloud, loin derrière le mur du jardin. Elle s'attendait à entendre la voix de Saint-Loup et fut déçue. C'était Peggy.

Depuis deux jours, celle-ci venait la chercher après le déjeuner, dans sa Mini-Cooper rouge. Elle lui faisait faire successivement les bottiers à la mode du Faubourg Saint-Honoré, deux ou trois boutiques de prêt-à-porter de luxe dont les vitrines la remuaient d'envie autrefois, un magasin de fourrures et deux maroquiniers. Le jeudi, Micheline avait terminé son après-midi chez *Carita* où on lui avait fait une coupe charmante, raie sur le côté et boucles vaporeuses, tout en lui manucurant les ongles des pieds et

des mains. Partout, Peggy payait en liquide, sortant de grosses liasses des poches de son manteau. Jamais elle n'utilisait de chèques.

Peggy demanda à Micheline d'être prête aujourd'hui dès deux heures : il y avait encore beaucoup de courses à faire avant le weekend.

— Inutile de rien mettre sous ton manteau, précise-t-elle. Même pas de bas. Tu devras être nue trop souvent pour t'embarrasser de déshabillages et de rhabillages.

— Tu m'emmènes où ? fit Micheline, intriguée.

— Que tu es bête ! s'exclama Peggy. Lingerie et accessoires.

*

**

Au premier étage d'une lingerie des grands boulevards, où une vieille dame affairée la fit monter dès son arrivée, Micheline entra dans : un double salon à grandes boiseries Louis XVI. Là, une jeune fille muette et sagement vêtue lui enleva son manteau et ses souliers. La vieille dame s'était assise dans une bergère près de Peggy. Elle lui prit le poignet après avoir posément examiné Micheline.

— C'est pour une fourniture complète, je suppose ?

Peggy fit oui de la tête.

— Quel genre ?

— Le grand jeu, dit Peggy.

— Je vois… Corinne, prends les mesures de Mademoiselle pendant que je vais chercher dans la réserve. Vous m'aidez ? Merci.

Elle s'adressait à Peggy qui la suivit jusqu'au salon voisin, encombré de boîtes et de cartons.

Avec son mètre de couturière, Corinne mesura le tour de poitrine de Micheline, celui de sa taille et de ses hanches, et même celui de ses cuisses. Elle notait les chiffres consciencieusement sur un calepin, indifférente, professionnelle. Elle ne fit qu'une seule réflexion quand elle eut terminé. Elle dit à Micheline, l'air entendu :

— Vous ne portez pas souvent un corset, ces temps-ci ?

— Si avoua, Micheline, honteuse, un corset en cuir.

— Ah, ça se voit. Mais les accessoires de cuir, ce n'est pas ici.

Jetés en vrac sur une grande table à plateau de verre, les boîtes et les cartons s'ouvrirent sous un inextricable fouillis de dentelles et de nylons dans lequel la vieille dame s'y retrouvait pourtant sans aucun mal.

Il y avait des bas noirs, roses et verts, des bas résille, des jarretières de toutes les couleurs, agrémentées de petits nœuds, des porte-jarretelles de toutes les formes. Les slips étaient tous ou fendus ou réduits à de simples bandes de dentelle uniquement destinées à mettre en valeur le sexe découvert. Aucun des soutiens-gorge ne cachait les seins. Les uns n'étaient que d'étroits balconnets qui les remontaient pour mieux les offrir aux regards, les autres étaient troués à la place des aréoles ou même découpés complètement. Puis c'étaient les corsets de nylon baleinés, de toutes les couleurs et de toutes les formes, les ceintures de dentelles, les rubans à nouer autour du cou ou des avant-bras.

Micheline dut essayer chaque modèle, et Peggy en commanda chaque fois plusieurs à sa taille. Elle commanda même une dizaine de corsets, insistant pour choisir la taille en dessous de celle que Micheline croyait être la plus étroite qu'elle puisse supporter.

— J'ai des ordres, fit-elle, irritée, pour couper court à ses protestations.

L'endroit où Peggy conduisit ensuite Micheline, à Pigalle, n'avait aucune vitrine ni porte donnant sur la rue. C'était un petit appartement sombre, au deuxième étage d'une impasse où une grande jeune femme sèche à la voix grave fournit à Micheline tout un assortiment de bottines et de bottes ahurissantes, si haut perchées qu'elle se tordait les chevilles à chaque pas. Elle n'aurait pu sortir avec sans ameuter tous les passants.

La jeune femme éclata de rire.

— Il va falloir réapprendre à marcher, mon bijou !

Puis ce furent les gants de cuir, et encore des corsets qui coupaient le souffle quand on les serrait. Puis tout un jeu de laisses, de curieux bracelets, toujours en cuir, que Micheline dut essayer aux poignets et aux chevilles pour trouver sa taille. Ils étaient bizarrement munis de mousquetons.

— Emballe toi-même tout ça, ordonna Peggy. Je vais régler Sonia dans le bureau à côté.

En revenant, Peggy portait à la main un carton long et mince qui intrigua Micheline.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-elle.

Peggy fit un vague geste.

— Un autre jeu d’accessoires que j’avais oublié.

Micheline n’osa pas insister : Peggy avait l’air fermé.

À dix-sept heures, Micheline était de retour à Saint-Cloud. Elle rangea longuement ses achats dans la penderie opposée à la salle de bains. Revenue dans la chambre, elle s’aperçut qu’elle avait oublié d’ouvrir un des cartons. Elle reconnut celui que Peggy avait rapporté du bureau de la curieuse fille aux lèvres dures de Pigalle. Fiévreusement, elle fit sauter la ficelle, arracha le couvercle et se figea, blanche :

À l’intérieur du carton, bien aligné dans leur papier de soie rouge, il y avait trois fouets, dont l’un était si long qu’il avait fallu le plier en deux, deux cravaches et une fine baguette de roseau souple.

Terrifiée, Micheline se rappela les inquiétants mousquetons aux bracelets. Elle s’effondra au bord du lit.

À toute vitesse, elle réfléchissait. Pour qui ces fouets et ces cravaches ? Pour elle ? Mais pourquoi ? On ne fouette que pour punir !

Et quelles raisons son amant aurait-il de la punir ? Refusait-elle un seul de ses désirs ? Elle acceptait même de dîner nue devant le vieux valet qui les servait à table. Son amant voulait lui faire peur, pour plaisanter. C’était sûrement ça. Il n’avait fait acheter toutes ces horreurs par Peggy que pour l’inquiéter et bien lui faire comprendre qu’il la voulait très obéissante. Tout de même, était-il question qu’elle ne le soit pas ? Le désirait-elle seulement ?

Saint-Loup téléphona vers dix-huit heures. Il voulait savoir si les courses étaient toutes terminées. Puis, comme Micheline, hésitante, lui parlait des fouets et des cravaches, il rit :

— Mais, c’est pour que tu n’oublies jamais d’être douce !

— Je ne vous ai encore jamais désobéi ! s’étonna-t-elle.

— Non, bien sûr, mais on ne sait jamais…

Elle insista, presque à voix basse :

— Je n’en ai pas l’intention.

— Alors, pourquoi tu t’inquiètes ? Il n’y a aucune raison pour que les fouets quittent leur carton si tu restes aussi docile qu’à présent.

Il donna ensuite à Micheline ses instructions pour le soir. M. Lambresac viendrait dîner avec Peggy. On discuterait de leurs projets de films.

— Les photos sont très bien, expliqua-t-il, tu vas faire du cinéma. M. Lambresac a un grand rôle pour toi.

En raccrochant, Micheline nageait dans le bonheur. Et ce fut sans aucune crainte, ayant chassé toutes ses arrière-pensées, quelle s'apprêta pour le dîner comme le désirait son amant : hautes bottes de cuir noir, slip rose découpé, longue jupe de faille craquante et blouse transparente ouverte jusqu'à sa taille prise dans un corset de cuir. Pour seule parure, elle portait le collier d'acier, qui ne la quittait plus jamais.

Elle s'était habituée avec une aisance dont elle s'étonnait elle-même à sa nouvelle vie. Parfois, elle avait encore des bouffées de honte. Une fois, elle avait commencé une lettre à sa mère, puis l'avait déchirée. Quand elle se sentait troublée, elle pensait très fort à l'absence de confort de l'appartement familial, à l'argent qui manquait, à tout ce dont elle avait rêvé.

Maintenant, elle vivait dans un luxe dont elle n'avait vu l'équivalent qu'au cinéma, secrètement fière de retenir un homme comme Saint-Loup. Bien sûr, ses exigences la choquaient profondément. Mais elle osait de moins en moins se l'avouer. Se disant que c'était ainsi qu'on vivait dans un certain monde. Qu'après tout, elle ne faisait rien de mal. Que c'était déjà du cinéma. Elle avait l'impression de jouer un rôle, de se regarder vivre. Elle s'acharnait à enterrer profondément en elle, tout ce qui l'inquiétait, comme l'étrange shopping des accessoires de cuir et des fouets. Elle avait vaguement entendu parler du sadisme, mais ne savait pas très bien ce que c'était.

*

**

Saint-Loup avait commencé à droguer Micheline dès son arrivée à Saint-Cloud. Un de ses amis médecins, le docteur Cottard, était venu l'examiner, sous prétexte qu'une visite médicale était nécessaire pour les services administratifs des studios. En fait, il fallait savoir quelles doses elle pourrait supporter et s'assurer de ses capacités de résistance.

Car la drogue était extrêmement délicate à manier. Saint-Loup se la procurait aux Etats-Unis par l'intermédiaire d'un trafiquant.

Il s'agissait de ce que les médecins appellent un neuroleptique « incisif » et « désinhibiteur », de la famille des phénothiazines.

En psychiatrie, ce calmant est utilisé dans les cas de psychose avec agitation. Il agit sur le cortex des cellules cérébrales, et son effet est très puissant : les plus grands agités deviennent doux comme des agneaux. Indifférents, dociles et confiants. Leur besoin d'activité se réduit considérablement. Mais, apparemment, ils n'ont pas l'air drogués du tout. Il n'y a ni perte de conscience ni diminution des facultés intellectuelles ou sensorielles. Il n'y a pas d'état hypnotique. Le malade a l'air parfaitement normal, sauf que sa personnalité propre est « gommée ». Il devient comme un enfant obéissant, qui ne proteste à aucun ordre. Un état de relaxation totale qui s'appelle le « syndrome neuroleptique ».

Seuls effets secondaires : une grande lassitude, de la lenteur dans la parole, et parfois, une sécheresse de la bouche.

Un avantage capital, par contre, pour Saint-Loup : ce neuroleptique n'a aucun effet sur les facultés sexuelles. Il les libère au contraire. Plus Micheline serait droguée, plus ses orgasmes seraient forts. Donc, plus elle prendrait plaisir à sa déchéance, et plus Saint-Loup pourrait l'aggraver. Le cercle vicieux, au sens absolu de l'expression.

Aux doses normales – de dix à vingt-cinq gouttes par jour – ce calmant n'est pas toxique. Il le devient au-dessus de vingt-cinq à trente gouttes, surtout en traitement prolongé. Le risque est alors une dégénérescence du cortex cérébral. Autrement dit : le cerveau se détraque[5].

Le neuroleptique américain utilisé par Cottard et Saint-Loup avec Micheline avait cette particularité, par rapport à ses semblables français, d'agir beaucoup plus vite. En une semaine à peine au lieu de deux à trois. Voilà pourquoi ils l'avaient préféré.

Comme ça, ils pourraient parvenir dans le délai minimum au résultat voulu : « désinhiber » Micheline totalement, lui faire oublier tout ce qu'elle avait appris : dignité, fierté, pudeur, etc. Mais il fallait obtenir plus d'elle encore : une servilité définitive. Alors, au lieu de se contenter des doses normales, ils allaient les augmenter à la limite du supportable. Et ça, dans le seul but de détraquer les cellules de son cerveau, définitivement. La

difficulté était de ne pas dépasser le seuil d'alarme, celui après lequel on bascule dans la folie pure et simple.

Au bout de huit jours, Micheline en était déjà à soixante gouttes quotidiennes. Encore deux semaines et elle en serait à deux cents gouttes. Alors, il faudrait contrôler attentivement le « traitement », bien que Cottard ait jugé Micheline en excellente santé et capable de supporter les doses les plus fortes.

Le premier signe d'alerte à guetter : la baisse de température. Pour n'en avoir pas tenu compte, Cottard avait fait « flipper », six mois plus tôt, une fille dressée par Lambresac. Elle avait brutalement perdu la raison, et il avait fallu s'en débarrasser. Par contre, tout avait très bien marché avec Peggy, dressée à l'origine par Saint-Loup. Il ne l'avait repassée à Lambresac que parce qu'il la trouvait finalement trop vieille à son goût : elle avait dix-neuf ans.

Le cerveau détraqué juste ce qu'il fallait, Peggy n'était plus qu'un jouet, et heureuse de l'être. Il n'était même plus nécessaire de la droguer. Techniquement parlant, le succès parfait.

*

**

Roger écarta deux piles d'assiettes dans l'armoire de la cuisine et sortit un petit flacon carré muni d'un compte-gouttes. Avec précaution, il versa vingt gouttes d'un liquide incolore dans un verre d'eau. Il agita le tout avec une cuiller et porta le verre à la salle à manger. Cottard faisait administrer le neuroleptique en trois fois, matin, midi et soir.

Roger posa le verre devant Micheline. Elle avait soif, sa bouche était sèche. Elle vida le verre d'un trait. Sans se rendre compte de rien. Le calmant n'avait aucun goût.

Elle n'avait rien remarqué. Pas plus que Saint-Loup et Lambresac. Eux aussi, avaient bu un « fortifiant ». Mais d'un genre différent. Un cocktail de deux écorces d'arbres tropicaux râpées dans de l'eau : du Yohimbide et du Ginseng. Des aphrodisiaques, à action quasi instantanée. Passé cinquante ans, indispensable quand on fait des excès sexuels.

Puis, radieuse, elle écouta Lambresac. Le tournage commencerait dans un mois, disait-il. Un scénariste travaillait d'arrache-pied sur le texte. Le sujet était une surprise qu'on ne lui révélerait qu'au dernier moment. Mais elle serait la vedette.

— Très déshabillée et très osée, précisa Lambresac qui sourit à Micheline. De quoi rendre jaloux ton amant.

— Ne t'inquiète pas, dit celui-ci, on se fera projeter le film ici. Tout seul. Et on répétera toutes les scènes.

À peine passés au salon, Lambresac ordonna à Peggy de se déshabiller.

Micheline nota, ravie, que Peggy était venue, avec, sous son ample robe-sac, le même corset qu'elle. Et elle se précipita quand on lui demanda d'aller chercher des bracelets pour les ajuster aux poignets de Peggy.

Il lui fallut ensuite la conduire par la main jusqu'à Saint-Loup, la faire agenouiller devant lui et, pour que la scène du restaurant se reproduise… ! Alors Lambresac l'appela, et à son tour elle s'agenouilla et, docilement inclina sa bouche vers lui.

Ce qui l'aurait fait se révulser huit jours plus tôt lui paraissait aller de soi. Et c'est avec l'impression de remplir un dû qu'elle se déshabilla ensuite et offrit à Lambresac le chemin de ses reins.

Longtemps, les deux hommes s'échangèrent les filles, puis rassasiés, ils se reversèrent à boire en écoutant un disque. Assises côte à côte devant la cheminée où flambaient de belles bûches, Micheline et Peggy attendaient en silence.

Au bout d'une heure, Saint-Loup appela Micheline. C'était pour ouvrir la double porte du fond.

— L'interrupteur est à droite, dit-il. Tu peux entrer.

La pièce, plus petite que le salon, était tendue de rouge et en son milieu, fixé au sol dans une moquette douce aux pieds nus, et au plafond par un cerclage de métal, il y avait un épais poteau de chêne muni de mousquetons de haut en bas. Derrière, du côté opposé à la porte, des fouets et des cravaches étaient accrochés à des clous de fer forgé.

Micheline, qu'avait terrorisée l'ouverture du dernier carton dans sa chambre, n'eut d'autre réaction devant ce spectacle qu'une fantastique fascination. Son amant lui dit de revenir chercher Peggy et de l'amener jusqu'au poteau. Peggy se laissa faire sans un geste de recul. Elle leva

d'elle-même ses bras pour que Micheline, sur la pointe des pieds, engage les bracelets de ses poignets au mousqueton le plus haut.

Alors, on lui dit de prendre une cravache et de fouetter Peggy, sur le devant d'abord, puis par derrière.

Elle commença maladroitement mais très vite, elle perdit toute retenue. Les coups pleuvaient. Une excitation qu'elle ne pouvait maîtriser l'avait saisie. Des frissons la parcouraient chaque fois que Peggy hurlait. Elle fut presque furieuse quand on lui dit d'arrêter, de détacher Peggy et de la reconduire au salon. Mais elle était à bout de forces.

Là, l'Anglaise, dont tout le corps était rayé de traces brunes, se renversa en travers d'une table, les bras en croix. Saint-Loup et Lambresac, sans un mot entreprirent de profiter d'elle de toutes les façons. Avec une brutalité qui la fit parfois crier.

Mais elle ne chercha jamais à se dégager.

*

**

Remontée dans sa chambre peu après minuit, Micheline attendait, debout, près du lit, que son amant sorte de la salle de bains.

— Comment as-tu trouvé notre soirée ? dit Saint-Loup quand il apparut en robe de chambre.

C'est malgré elle que Micheline répondit, comme si une autre parlait à sa place, mais elle ne trouva rien de monstrueux aux mots qui sortirent de sa bouche :

— Pourquoi je n'ai pas été fouettée, moi aussi ? demanda-t-elle d'une voix de somnambule.

— Tiens, dit pensivement Saint-Loup. Tu changes vite. Je croyais que tu avais peur du fouet ?

— Je voudrais être fouettée, répéta Micheline. Ça doit être bon, puisque Peggy s'est laissée attacher volontairement.

Elle se dirigea vers le carton et l'ouvrit.

— Bas les pattes ! jeta Saint-Loup.

— Au moins, balbutia-t-elle, faites-moi l'amour.

— Mets-toi bien une chose dans la tête, fit-il durement. Tu es ici pour m'obéir, un point, c'est tout. Je te fais l'amour quand ça me plaît, et seulement quand ça me plaît. Ce soir, je n'en ai pas envie, pas plus que de te fouetter. Va chercher une laisse et deux bracelets.

Matée, Micheline obéit et se laissa attacher les poignets dans le dos. Puis Saint-Loup passa le mousqueton de la laisse dans son collier.

— Allonge-toi, dit-il.

Il désignait la descente de lit.

Micheline s'agenouilla et, déséquilibrée par ses poignets entravés, tomba par terre avec un cri, à plat ventre.

Indifférent, Saint-Loup souleva le pied de son lit, tira la laisse à lui et fit retomber le pied dans la poignée.

— Tu vas dormir là, dit-il.

Micheline leva son visage vers lui avec effort :

— Je ne suis pas bien, gémit-elle.

Il haussa les épaules.

— Tu t'y feras.

Il se glissa dans ses draps en éteignant.

Micheline gémit longtemps dans le noir avant de s'endormir.

Elle rêva beaucoup. Des scènes de films érotiques se télescopaient dans sa tête. On la faisait danser devant la caméra. On la livrait à plusieurs hommes à là fois. On la fouettait. Son amant la félicitait et la prenait des heures durant.

Au réveil, elle était trempée de sueur et épuisée. À peine détachée, elle but goulûment son jus d'orange.

Toute la journée, restée seule avec Roger, elle compta fébrilement les heures jusqu'au soir. On avait laissé ouverte la porte de la salle au poteau.

Elle y caressait les cravaches et les fouets avec une fascination malsaine délicieuse.

CHAPITRE VII

Glacial et aigre, le vent saisit Corentin sur le quai des Orfèvres. Un de ces petits vents traîtres de fin d'après-midi de février qui donnent envie de se glisser dans les draps ou d'aller courir sur un stade.

Corentin faisait partie de la deuxième race d'hommes. Très sportif, il était un coureur de fond de grande classe et s'entraînait aussi souvent que possible, au stade de l'A.S.P.P. le stade Faralicq, à Pantin. C'est-à-dire, hélas, de moins en moins souvent. Les stades sont si loin à atteindre à Paris… Alors, il se rattrapait sur le judo, où il excellait aussi dans la petite salle de l'A.S.P.P., au sixième étage de la caserne de la Cité, sous les combles, juste au-dessus de la salle d'escrime. Il était ceinture noire, 2e dan.

— Brr, fit-il en remontant le col de son loden. Ça pique aujourd'hui. Allons-y à pied, c'est tout près. Au moins on va prendre l'air .

Brichot détailla le manteau de sa « flèche »[6] avec commisération.

— Tu n'as jamais su t'habiller en tenant compte des saisons. Regarde ma pelisse doublée de fourrure. C'est ça qu'il te faudrait. Et ce n'est pas cher, j'ai une adresse.

Il se rengorgea.

— Ça vient de Londres. Contrebande.

— Belle mentalité pour un poulet ! railla Corentin.

— Les douaniers n'ont qu'à faire leur boulot, répliqua Brichot. Ça ne me regarde pas.

Quand il s'agissait de vêtements, Brichot perdait tout sens critique. Seulement là, heureusement. Pour le reste, d'acier avec le devoir.

Jupien habitait au second, côté cour, d'un de ces immeubles, bois et torchis, d'avant la Révolution, et rescapés des coupes sombres du baron Haussmann à travers Paris. La rampe de l'escalier était en fer forgé et, à part ce luxe antédiluvien, tout criait que la maison avait un urgent besoin d'être injectée de béton pour continuer à tenir debout.

— Pourvu qu'il soit là, fit Brichot, qui ôtait avec des gestes d'infirmière une toile d'araignée sur son chapeau tyrolien.

Corentin avait obtenu difficilement qu'il accepte d'enlever la plume.

Jupien, surnommé Fleur des Pavés parce qu'il était né et avait passé sa jeunesse dans l'ombre profonde et débilitante de la rue Saint-Sauveur (2e arrondissement), méritait dix fois plus son surnom depuis cinq ou six ans. Lycéen fugueur et petit aventurier raté, il avait fait six ou sept mois de prison pour des escroqueries de chat de gouttière et sous prétexte d'aller se mettre au vert, il avait émigré à Katmandou, vers 1968, dont il était revenu trois ans plus tard, non sans avoir fait un vague détour par les Etats-Unis avec la fille d'un ambassadeur, flippée depuis.

Drogué a mort, vivant toujours entre deux cures de désintoxication, il ne se procurait de la drogue pour lui qu'en en procurant aux autres.

En fait, il connaissait énormément de gens dans le monde de la drogue. Et pas qu'en France. La police savait tout, sans doute, sur lui, et aurait pu l'arrêter du jour au lendemain, mais les méthodes du « Stups »[7] sont différentes des autres services de la police : on a parfois intérêt à laisser en liberté un fournisseur très longtemps, en le pistant sans cesse, pour essayer de remonter le plus haut possible dans sa filière.

Jupien faisait partie de ces fournisseurs mis en fiches. Et il était d'autant plus précieux qu'il se droguait lui-même. La menace d'une brusque incarcération sans désintoxication, si elle n'est pas jolie-jolie, fait toujours son effet chez un drogué au dernier degré.

Sur la liste de Corentin, Jupien portait le numéro 13. Les « Stups » connaissent tous les fournisseurs de drogue, pratiquement sans exception. Corentin soupira. Il lui avait fallu plus de huit jours pour mettre la main sur

les douze premiers. Sans résultat aucun. Morel, ça ne leur disait rien. Peut-être certains avaient-ils menti… Mais Corentin n'y croyait pas. Les fournisseurs observent une règle tacite dans leurs rapports d'indics avec la police. Ils « lâchent » toujours un client brûlé. Pour eux, ce n'est pas grave. Ça fait un roulement. Pas difficile d'en dénicher de nouveaux. Et en fin de compte, la police y trouve son compte : peu à peu, tous les nouveaux « clients » se retrouvent eux aussi en fiche.

Pour la troisième fois, Corentin secoua la porte. Pas de réponse. Il jeta un coup d'œil à sa liste et sentit la rage l'envahir : il y avait encore plus d'une vingtaine de noms.

Corentin frappa encore et se détendit ; on grommelait derrière la porte.

— Qui ? fit une voix éraillée.

— Corentin.

— Ah ! Bon, après tout, entrez… Pas grand-chose à vous cacher.

— On va le savoir très vite, fit Corentin en poussant la porte.

Mais il s'arrêta aussitôt, écœuré.

— C'est dur, le boulot de poulet, geignait Brichot derrière lui.

La pièce était si petite qu'ils s'étaient trouvés directement au pied du lit de Jupien à peine franchi le seuil. C'était d'ailleurs plus un grabat qu'un lit. Même pas de draps : un sac de couchage écossais et une grosse couverture à fleurs. Jupien était accroupi en tailleur là-dessus, tout nu. Ses côtes saillaient, ses genoux étaient plus gros que ses cuisses. Dans sa barbe de quatre ans et ses cheveux hirsutes de hippy, les yeux brillaient de fièvre très loin au fond des orbites.

— Ah, tu es beau, tiens… fit Corentin en détournant la tête.

Jupien haussa les épaules et, dans l'ombre projetée par la lampe de chevet près de lui, se creusa. Il y avait la place d'un poing entier dans le creux du sternum.

— Hépatite, j'en sors à peine. Fichues aiguilles…

Il parlait par brèves exclamations hachées et s'agitait sans arrêt. Corentin fronça les sourcils.

— Toi, tu es en manque.

— Exact. Et si vous avez des questions à me poser… Laissez-moi finir mon truc… Vous écouterai après.

Il se glissa jusqu'au bout du lit, et Corentin vit alors en se penchant ce que la porte lui avait caché : sur une tablette à côté du lavabo, un minuscule réchaud de camping-gaz était allumé sous une casserole de même taille. Jupien mit le nez au-dessus de la casserole et fit une grimace de satisfaction. Il ne restait plus qu'à éteindre le réchaud et à laisser reposer le liquide noirâtre qui frémissait doucement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Brichot, la lèvre inférieure pendante.

— Opium, jeta Jupien. Vous nous menez la vie dure en ce moment… Obligé d'aller faire les pharmacies… suppositoires calmants… la gélatine fond… Ça se sépare. Reste plus qu'à pomper.

Comme tous les drogués, Jupien aimait bien raconter ses cuisines.

— Quelle marque ? fit Corentin en tendant la main vers un paquet de boîtes vides en vrac entre le lit et la porte.

Jupien jaillit en avant comme un chat.

— Pas touche ! Si je vous dis le nom, finie la vente libre dans les trois jours.

Corentin soupira.

— Tu sais que je peux te faire sortir d'ici pour te mettre au trou quand je veux !

Jupien ricana.

— Pas de risques… vous êtes là… Vous avez un truc à me demander… Allez, laissez-moi… ça va être vite fini.

Il prit la casserole en agitant les doigts avec de brefs jappements car il se brûlait, la posa au creux d'une serviette sale d'un mois et défrisa un coton dedans. Puis, il se mit à pomper à travers le coton, avec l'aiguille de sa seringue. Deux doigts de liquide brun montèrent dans la seringue qu'il reposa délicatement sur la tablette avant de retirer l'aiguille pour la porter à sa bouche.

Il se rassit en tailleur, attrapa un fin tuyau de caoutchouc du genre qu'emploient les médecins, et se serra le bras avec, juste au-dessus du coude gauche. Les veines saillirent au creux du coude. Enormes, boursouflées de hernies. Toute la peau, autour, était piquetée de cicatrices et de bleus, les uns frais, les autres jaunissants.

Jupien suça-deux ou trois fois son aiguille et l'enfonça dans la plus grosse veine du premier coup. En professionnel. Puis il adapta la seringue à

l'aiguille et pressa, lentement, jusqu'à la dernière goutte.

Alors, il rosit, il se mit à haleter et, à peine son aiguille retirée et son tuyau arraché, il se renversa de tout son long en arrière et ne bougea plus. Sa respiration se fit moins rapide, tout son corps se détendait. Il resta ainsi cinq bonnes minutes. Corentin, de plus en plus dégoûté, observait ce long squelette où la drogue faisait son chemin dans toutes les veines. Le sexe était minuscule, rétracté, ridicule entre les cuisses maigres. Au stade de Jupien, on n'a plus jamais envie de faire l'amour.

Enfin Jupien se releva et se remit en tailleur. Mais il semblait avoir grandi, comme si une force secrète le faisait planer, ses yeux brillaient, heureux, détendus.

— Allez-y de votre question, dit-il d'une voix redevenue absolument normale.

— Un jour, mon gaillard, siffla Corentin, je te ferai mettre en cabane, c'est juré.

Jupien agita l'index, l'air sincèrement déçu :

— Je suis majeur. On n'a pas le droit d'arrêter les drogués.

— Les fournisseurs, si, jeta Corentin.

— Moi, fournisseur ? Et de quoi, grand Dieu ! qu'est-ce qu'on peut bien fournir quand on en est réduit à faire fondre des suppositoires à base d'opium pour se droguer ?

— Ça va, je sais que ta drogue, c'est l'opium, pas les autres, mais assez tourné autour du pot. Morel, le nom te dit quelque chose ?

Il fit rapidement la description du personnage.

En même temps, il fixait attentivement Jupien tout en sortant son paquet de Gallia. Aussitôt, son infaillible instinct lui dit que le numéro 13 sur sa liste lui avait porté bonheur. Inutile de continuer les visites harassantes, Jupien était le bon maillon de la chaîne.

Pourtant, le drogué n'avait pas accusé le coup, ni même cillé. Simplement, l'œil exercé de Corentin avait saisi au millième de seconde la petite lueur de surprise fugitive, dans le regard de l'autre, qui ne trompe pas.

Avec un sourire veule, Jupien demanda une cigarette. Corentin lui jeta son paquet, dégoûté.

— Alors ? reprit-il durement.

Jupien souriait de plus en plus servilement.

— Vous me décrivez un monsieur de la haute, dit-il. Moi je ne fréquente que des paumés, vous le savez bien…

Corentin le stoppa d'un geste énervé.

— Ecoute, ne me fais pas perdre mon temps. Mon Jupien, je te connais. Ne me fais pas ton numéro de petit drogué minable. Je ne marche pas.

Il désignait du menton le smoking pendu à un cintre au bouton de la fenêtre, et les sacs de voyage à la mode aux étiquettes de trois ou quatre compagnies aériennes différentes.

— On sort dans le monde quand il le faut et on voyage beaucoup. Ta planque pourrie, je sais ce qu'elle dissimule : beaucoup de relations et de voyages. Alors, tu vas dire ce que tu sais. Et vite.

Redevenu sérieux, Jupien ne bronchait pas.

— Ton passeport ! jeta Corentin.

Jupien fouilla longuement dans un sac de voyage crasseux et en exhiba un beau passeport impeccable. Il le tendit à Corentin, l'air résigné.

— Eh bien, fit celui-ci, goguenard, en le feuilletant. Quatre tampons américains en un an ! Et le dernier date d'un mois à peine… on voyage beaucoup pour un fauché, au prix que coûte aujourd'hui le 747 !

— Rendez-moi mon passeport, supplia Jupien, la main tendue.

Il était de plus en plus humble.

Corentin recula d'un pas.

— Pas avant que tu aies répondu à ma question. Morel, qu'est-ce que ça te dit ?

L'air excédé, Jupien s'agita sur ses fesses.

— Ce que vous pouvez être cruel, monsieur l'inspecteur.

— J'attends. Tu sais le tarif, si tu refuses de collaborer. La taule. Dès ce soir.

Jupien se gratta la plante des pieds et soudain, il lâcha :

— Ecoutez, je vais vous étonner mais je ne comprends rien à votre histoire d'un Morel de cinquante ans, allure d'aristo et qui détourne les mineures. Parce que, moi, je connais bien un Morel, et je lui vends de la drogue. Mais pour le portrait, rien à voir avec celui du vieux vicelard que vous me décrivez. Mon Morel est grand comme le vôtre, mais il a vingt-

cinq ans au plus. Tout noir de tignasse. Costaud. Le play-boy. Accent pied-noir. L'air fils de famille, sans doute, mais vingt-cinq ans, pas cinquante. Je peux même vous donner son prénom : Patrick. Patrick Morel.

— Ça alors… commença Brichot, mais il n'alla pas plus loin et gémit.

Corentin venait de lui écraser le pied.

*

**

Corentin s'était assis sur le lit à côté de Jupien. Il avait subitement l'air très las.

— Bon, tu m'as dit, reprit-il, que tu vends de la drogue à un Patrick Morel. Quel genre de drogue ?

Les yeux de Jupien parcoururent la pièce et finirent par s'arrêter sur la tablette de la cheminée.

— Ça, dit-il, servilement.

Corentin se leva et prit entre deux doigts un petit flacon blanc bleuté. Il l'ouvrit et le huma. Cela ne sentait rien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un nouveau truc. Américain.

— Le nom ?

Jupien, partit d'un interminable rire hystérique de drogué.

— J'ignore le vrai nom mais… vous comprenez l'anglais, monsieur l'inspecteur ?

— Oui, fit Corentin, mais pour l'anglais, adresse-toi à l'inspecteur Brichot, le spécialiste, c'est lui.

Il désignait Brichot qui se rengorgea, la mine savante. Jupien rigola :

— Les Ricains l'appellent : *Fuck-me-more.*

Une seconde, Brichot resta bouche bée, puis il avoua, penaud :

— Comprends pas.

Corentin lui jeta une bourrade.

— Il faudra reprendre les cours du soir, dit-il gaiement.

— Tu as compris, toi ? fit Brichot, vexé.

— Bien sûr.

— Et qui t'a appris ce mot ?

— Il m'arrive de fréquenter des Américaines, dit Corentin, charmeur.

— Ah ! Et alors, ça veut dire quoi, ton Phoque-me-truc ?

— Approche. Ça ne peut se dire qu'à voix basse.

Brichot fit l'écouteur avec sa main, sérieux comme un pape. Corentin chuchota quelque chose à son oreille.

Brichot rougissait toujours d'abord par les oreilles, puis cela gagnait le front et enfin les pommettes. Une fois encore, Corentin put vérifier qu'il connaissait son Mémé par cœur.

Les rougeurs suivirent, pour s'en aller, exactement le même processus que d'habitude : d'abord les oreilles et le front, puis les pommettes, puis l'oreille droite, puis la gauche, les oreilles, Corentin le savait, ne dérougiraient pas avant trois minutes. Il jeta un rapide coup d'œil à sa montre.

— Et tu leur faisais ça, à tes Américaines ? siffla Brichot, mauvais.

Jupien se tordait de rire.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, prétexta Corentin, la main sur le cœur.

— Je préfère. C'est vraiment très vilain.

— Pour ça oui, approuva Corentin.

Il observait Brichot. L'oreille droite venait juste de dérougir. Il nota l'heure.

— Ma tête ne te plaît pas ? jeta Brichot, furieux d'être observé comme une photo anthropométrique.

— Non. Je t'ai toujours dit que tu étais ridicule, avec ton petit bout de moustache mité. Des belles bacchantes, c'est ça qu'il te faut.

— Tu sais bien que je me suis brûlé au-dessus de la lèvre droite, gémit Brichot.

— Ah, pardon, j'avais oublié.

— Tu parles…

L'abandonnant à sa fureur, Corentin se tourna vers Jupien.

— Tu en as livré beaucoup, de ce truc, à ton Patrick ?

— Vingt flacons, la dernière fois.

— Quand ?

— Un mois environ. À mon retour des Etats-Unis.

— C'était la première fois ?

— Non. Il en réclame souvent. Trois fois depuis un an.

— Le prix ?

Jupien se tordit les doigts des pieds.

— Une brique les vingt flacons, l'autre jour. Mais ne cherchez pas, elle est déjà en Suisse.

J'ai l'air cloche, mais j'ai un compte numéro.

— Déjection ! Aide-moi encore. Il me faut ce Patrick Morel.

Jupien se recroquevilla.

— Je vous ai dit que je le voyais jamais au même endroit.

— Jupien, menaça Corentin, je vais être obligé de t'emmener.

— Bon, ça va. Hier soir, j'ai acheté des cigarettes au *Saint-Albert.* Un tabac de la rue de Buci. J'ai vu Patrick. Par hasard. Il est entré derrière moi. Alors, c'est peut-être qu'il y vient souvent…

Saisi par un mouvement de veulerie, classique chez les indics, il ajouta, l'œil en dessous :

— Il a une Porsche Carrera.

— Tiens, on dirait que tu es jaloux du play-boy, toi ? ricana Corentin.

— *Berk !* dit Jupien. Je veux vous aider, c'est tout.

— Tu me dégoûtes, lâcha Corentin. À bientôt. Et si je découvre que ce soi-disant Morel te connaît, je te fiche un mandat d'arrêt au cul pour m'avoir fait perdre du temps, je te le promets.

Jupien frémit et dressa pour la première fois sa longue silhouette de Buchenwald. Il ouvrit la porte cérémonieusement.

— Au revoir, monsieur l'inspecteur principal. Salut, Brichot !

— Je n'ai pas fini, reprit Corentin. Donne-moi ce flacon.

Jupien ferma les yeux :

— Là, vous abusez.

— Donne, insista Corentin, la main tendue.

Jupien s'exécuta, et Corentin rafla le flacon comme on attrape une mouche.

— Hé, attention, c'est fragile ! s'écria Jupien.

Du palier, Corentin le regarda de bas en haut et se passa l'ongle du pouce sur le menton.

— Tu n'es vraiment plus Fleur des Pavés, mais Fleur des Pavots. Et mal nourri par la racine avec ça.

— Je vous en prie, murmura Jupien. Ne vous moquez pas de moi.

Corentin cligna les yeux. Chez lui, c'était un signe d'exaspération.

— J'ai oublié un détail, dit-il paisiblement, le nom de tes suppositoires ?

Il eut l'impression que les joues de Jupien se creusaient encore plus.

— Ça, ce n'est pas réglo, fit le drogué.

— Je m'en fiche. Tu m'as agacé. Le nom. Tu ne t'imagines pas que je vais laisser en vente libre un médicament dangereux.

— Je vous revaudrai ça, siffla Jupien.

— Le nom, ou alors, tu vas passer quatre heures à remettre de l'ordre ici.

— Algypovine… lâcha Jupien.

Un sourire mécanique coupa le visage de Corentin.

— Merci, je te fais confiance, tu en trouveras un autre, et vite.

Dans la rue, Corentin respira à pleins poumons.

— Ouf, je me sens mieux au grand air ! Brichot enfonça sa toque jusqu'aux oreilles.

Il hésita un peu, et timidement :

— Tu sais, Boris, c'est râpé, je crois. Coïncidence de noms. Des Morel, il y en a des colonnes entières dans le Bottin.

Corentin haussa les épaules :

— Tu as peut-être raison, avoua-t-il. En tout cas, Morel junior est un sacré dévoreur de cette drogue spéciale, non ? Rien que ça, ça mérite qu'on s'intéresse à lui.

Il réfléchit, les yeux dans le vague.

— Quand même, ça me chiffonne, le coup du faux Morel au restaurant. C'est tellement classique, la réservation sous un nom passe-partout.

« Suppose une chose, Mémé, je dis bien, suppose seulement : Tu es le vieux cochon. Tu es en cheville avec un Morel pour droguer des gamines. Tu en emmènes une au restaurant avec une vilaine idée derrière la tête. Ça serait vraiment extraordinaire que tu fasses réserver au nom de Morel, parce que, tout simplement, le nom t'est passé par la tête ?

— Sauf que je ne suis ni vieux ni cochon, répliqua Mémé, d'accord, c'est possible. Mais si ça te suffit comme indice, toi….

— OK, fit Corentin. Mais moi, je vais revoir ce sommelier. Il y a un truc qui me chiffonne, je te dis. Tiens, va donc porter le flacon au labo de la Maison[8], qu'il l'analyse et demande aux Américains par Interpol de nous câbler le dossier *Fuck-me-more.* Demande-leur de s'adresser au marshall Eddie Mosley, à San Francisco. C'est un type sûr. Tu te souviens, on l'a aidé dans une enquête à Paris, il y a cinq ou six ans.

— Je n'arriverai jamais à prononcer le nom de cette drogue, avoua Brichot, surtout depuis que je connais la traduction.

— Sacré Mémé, fit Corentin, amical. Bon, pour la planque au *Saint-Albert,* on se relaie. Tu commences ce soir ?… Merci. Pour l'instant, je vais à pied jusqu'à la Fontaine-Guermante, ça me fera du bien.

Ils se séparèrent, carrefour de l'Odéon. Corentin prit à gauche, et Brichot s'en alla, sautillant, vers la P.J., un flacon de drogue à dresser les filles dans sa poche de père de famille.

CHAPITRE VIII

Corentin traversa les Tuileries et prit la rue Cambon. C'était le chemin le plus direct pour la Fontaine-Guermante.

Il passait devant chez Chanel quand une grande fille, surgie en coup de vent de la boutique, se jeta presque dans ses bras.

Elle était ravissante, très élégante avec son vison ouvert sur un tailleur vert pomme, corsage noué dans l'encolure, bas nylon clairs, escarpins à bouts noirs, gantée et chapeautée d'un « casque » à la mode.

— Excusez-moi, dit-elle en le fixant dans la voilette, qui lui masquait le visage.

Peut-être était-elle un peu trop maquillée, mais Corentin se dit qu'il l'aurait bien suivie quand même.

— Ce n'est rien, fit-il galant. Vous pouvez recommencer quand vous voulez.

Il l'aida à monter dans la Mercédès grise dont le chauffeur ouvrait la portière.

La fille adressa un rapide merci à Corentin et la Mercédès démarra.

Resté seul sur le trottoir, Corentin se passa l'index sur les lèvres : il y a des types qui ont de la chance…

À peine assise, Micheline s'était penchée vers le chauffeur :

— Dépêchez-vous, Roger. Je suis en retard. Si Monsieur rentre avant moi, il va être furieux.

Fataliste, Roger lui montra le boulevard de la Madeleine, bloqué par un embouteillage. Elle se rejeta nerveusement en arrière.

Debout sur le seuil du salon, Micheline gardait les yeux à terre, essoufflée d'avoir monté les escaliers en courant.

En face d'elle, Saint-Loup finissait de se servir un Chivas Régal. Il alluma un cigare, mit un disque des Rolling Stones et s'enfonça dans le canapé. La musique se déclencha, tonitruante.

Saint-Loup but tranquillement une gorgée et reposa son verre :

— Elégant, concéda-t-il. J'ai toujours eu un faible pour les voilettes.

Son visage se durcit aussitôt.

— Je n'aime pas attendre. Pourquoi tu n'étais pas là quand je suis rentré ?

— L'essayage s'est prolongé, bredouilla Micheline, ce n'est pas de ma faute…

— Je m'en moque. Il fallait te débrouiller. Tout à l'heure tu seras punie. En attendant, fais-moi ton numéro en musique.

Depuis une huitaine de jours, Saint-Loup obligeait Micheline à se caresser devant lui chaque soir avant le dîner. La première fois, elle avait d'abord fermé les yeux, essayant de se persuader qu'elle était seule. Saint-Loup l'avait sèchement rappelée à l'ordre. Elle avait ouvert les yeux. Il était content d'elle. Micheline était merveilleusement réceptive à la drogue.

Elle entreprit de se déshabiller. Ce fut très long. Elle allait lentement et s'arrêtait souvent pour prendre des poses sous tous les angles. Saint-Loup aimait les strip-teases savants et compliqués.

Plusieurs après-midi de suite, il avait envoyé Micheline prendre des leçons sous les directives de Peggy, dans le studio-photos des Champs-Elysées.

Le disque venait à peine de s'arrêter quand elle apparut en bas et jarretelles, les bras croisés derrière la tête, les seins débordant d'un soutien-gorge minuscule.

— Dois-je continuer ? demanda-t-elle.

Saint-Loup se resservit un whisky et mit l'autre face du disque.

— Enlève tout, sauf les gants.

Quand elle n'eut plus sur elle que ce que voulait Saint-Loup, avec en plus son collier d'acier, Micheline s'agenouilla. Puis elle éloigna ses genoux l'un de l'autre jusqu'à ce que ses cuisses fassent un angle droit.

En même temps, elle projeta son ventre en avant, pour que son amant ne perde aucun de ses gestes. Ses deux mains gantées de noir enveloppaient ses seins. Elle les soulevait, les malaxait, faisait du bout des doigts le tour des aréoles, pressait les pointes entre le pouce et l'index. Elle ondulait, se ployait en arrière, offrait sa gorge.

Saint-Loup vida son verre d'un trait et se recula un peu. À ses pieds, Micheline ne put retenir son plaisir plus longtemps. Son spasme fut si violent qu'il la renversa sur le dos.

Enfin, elle s'apaisa. Allongée en croix, gorge haletante, elle ne bougeait plus.

— Enlève tes gants et suis-moi, finit-il par dire. On va dîner.

À la salle à manger, Roger s'apprêtait à tirer la chaise de Micheline. Saint-Loup l'arrêta du geste.

— Mets son assiette par terre. Là-bas, près du mur.

Stupéfaite, Micheline balbutia :

— Qu'est-ce que vous lui faites faire ?

Saint-Loup rit :

— Tu vas dîner à quatre pattes. C'est ça, ta punition.

— Oh, non ! s'exclama-t-elle désespérée. Je vous en prie…

Saint-Loup claqua des doigts :

— Tu ne vas pas recommencer à me faire attendre !

Micheline fit deux pas en avant, regarda l'assiette et s'arrêta. Elle se tourna vers Saint-Loup. Elle tremblait :

— Non, répéta-t-elle. Je ne peux pas… Ce n'est pas de ma faute si j'étais en retard. Non, dîner comme ça, c'est ignoble…

Elle hurla. Saint-Loup venait de la gifler à toute volée. La deuxième gifle lui fit perdre l'équilibre, et elle s'effondra contre le mur. À présent, elle sanglotait, recroquevillée, la tête entre les bras.

— J'attends, insista Saint-Loup glacial.

Elle releva le visage. Dans son maquillage qui coulait partout avec ses larmes, les marques des doigts rougissaient. Sa lèvre supérieure, cognée par la chevalière de Saint-Loup, commençait déjà à gonfler. Elle secoua furieusement la tête :

— Non, non ! cria-t-elle.

Deux minutes plus tard, la cravache cinglait sur elle. Saint-Loup frappait de toutes ses forces. Ce n'était pas seulement des larmes qu'il voulait lui arracher, comme d'habitude. Il voulait lui faire mal, vraiment. Très vite, la douleur fut telle que Micheline ne chercha même plus à se protéger. Son corps entier était balafré d'épaisses marques brunes quand Saint-Loup s'arrêta, essoufflé. Elle se tordait avec des hurlements suraigus qui fusaient par saccades. Elle le regardait, les yeux fixes, grands ouverts, le visage déformé par la terreur.

Il désigna l'assiette de l'index.

Alors, elle se remit debout et tituba, pressant sa poitrine à deux mains. Deux balafres s'y entrecroisaient, déjà violettes. Le bout du sein gauche saignait. Elle vira lentement vers Saint-Loup. Soudain, elle se rua en avant et se mit à lui marteler la poitrine à coups de poing. Elle hoquetait :

— Laissez-moi partir ! J'en ai assez ! c'est fini… Je veux partir !

Puis, aussi vite qu'elle s'était jetée sur lui, elle glissa à terre en appelant sa mère plusieurs fois et poussa un hurlement de bête, secouée de soubresauts, les poings enfoncés dans la figure. En pleine crise de nerfs.

Pour la première fois, en dépit de la drogue, elle sentait confusément qu'elle était aux mains d'un monstre, d'un détraqué.

*

**

Quand le docteur Cottard arriva trois quarts d'heure après, Saint-Loup, seul au salon, fumait nerveusement.

— Où est-elle ? interrogea Cottard.

Saint-Loup désigna la salle du fouet.

— J'en avais marre de ses cris. Je l'ai attachée là-bas. Elle s'est un peu calmée.

Cottard soupira en se passant la main sur son crâne rasé. Il était énorme, presque monstrueux. Il se tourna vers la jeune femme qui l'accompagnait. Frêle et pâle, les cheveux tout frisés, elle avait la taille prise dans la ceinture d'une blouse d'infirmière blanche, au col boutonné très haut. La poitrine était lourde et tendait le tissu. À ses jambes, des bas foncés sur de hauts talons faisaient un curieux contraste avec la sévérité de la blouse. Elle attendait, debout, une sacoche médicale à la main.

— Viens, Jeanne, fit Cottard, on va voir comment elle est.

Micheline se laissa détacher sans un mot. Elle gémit tout le temps que Cottard l'examina. Il prit son pouls et sa tension, observa sa pupille et étudia ses réflexes.

— 9-3 de tension. Le pouls à 130, dit Cottard en se relevant. Rien d'étonnant après ce qu'elle a pris. Mais ça ira, ses réflexes sont bons. Jeanne, endors-la avec une piqûre.

Cinq minutes plus tard, Micheline dormait dans une chambre voisine de celle de Saint-Loup.

*

**

— Alors ? fit Saint-Loup en tendant un verre à Cottard. On peut rattraper le coup ?

Le médecin hocha la tête :

— Oui, ne t'inquiète pas. Ce n'est pas trop grave. Voilà ce que tu vas faire.

Et il expliqua à Saint-Loup comment procéder. Dès le réveil de Micheline, il faudrait doubler la dose de drogue. Pendant huit jours. Pour que Micheline encaisse le choc, il lui faudrait beaucoup de repos, une nourriture très légère, et boire sans cesse pour éviter un empoisonnement. En même temps, plus de fouet, plus de sévices. Rien. La méthode douce.

— Tu verras, conclut Cottard. Dès après-demain, elle commencera à se poser des questions. Elle se fera des reproches. Et puis, comme tu l'auras privée, elle recommencera à avoir envie de toi. Dans l'état second où elle se trouvera, elle ne verra qu'une seule solution pour y parvenir : en passer par

ce qu'elle a refusé ce soir. Elle te le demandera. Mais toi, tu refuseras, un jour ou deux, en continuant à la priver. Puis, trouve un autre truc, une autre escalade dans le dressage. Elle acceptera. Après, l'assiette par terre. Elle te dira merci. Entre-temps, n'aie pas peur qu'elle recommence à se révolter. Les doses que tu lui donnes, c'est le vrai coup de massue.

Saint-Loup se leva.

— Il y a une chose que je ne comprends pas. Son refus de ce soir. Elle n'a jamais désobéi à rien avant.

Cottard prit l'air soucieux.

— Tu y as été un peu fort. Je t'avais pourtant prévenu : jamais d'escalade, surtout brutale comme celle-là, quand la fille vient de prendre du plaisir. Ça l'a comme dessaoulée. Pas étonnant qu'elle ait eu un retour de conscience.

— Tu as raison, j'ai exagéré, reconnut Saint-Loup.

Il montra du menton Jeanne qui rangeait ses instruments dans la salle du fouet et, à voix basse :

— Jamais d'accident avec elle ?

— Rien à voir, répliqua Cottard. Jeanne n'a jamais été droguée. Elle est maso de naissance.

Jeanne revenait.

— Tu vas coucher ici à côté de la gosse, dit Cottard. Il faut une autre piqûre à six heures du matin. Je repasserai te prendre vers midi et j'en profiterai pour examiner Micheline.

Il se mit à rire en prenant la main de Saint-Loup.

— Si Jeanne te tente, ne te gêne pas. Tu ne seras pas déçu, fais-moi confiance.

— Merci, fit Saint-Loup.

Il détailla la jeune femme de haut en bas. Elle baissa les yeux.

— Va rejoindre Micheline, ordonna Cottard, moi, je rentre.

*

**

Saint-Loup entra dans la chambre plongée dans la pénombre. Micheline dormait toujours, les lèvres agitées de brefs frémissements.

Le lit voisin était ouvert. Saint-Loup se tourna vers la salle de bains dont la porte était entrouverte.

— Jeanne ? appela-t-il.

Jeanne apparut, nue. Ses seins se balançaient, avec d'étonnantes aréoles larges et très brunes. Elle avait un collier de fer autour du cou.

— Tourne-toi.

Les fesses étaient rondes et douces.

— Il y a du parfum dans l'armoire de toilette, fit Saint-Loup. Dépêche-toi.

*

**

Saint-Loup avait pris l'habitude d'appeler Micheline à l'heure du déjeuner quand il était à Paris. Ce jour-là, le téléphone ne sonna à Saint-Cloud que bien après trois heures. Micheline se précipita la première vers l'appareil, devant la haute glace vénitienne du salon.

Saint-Loup s'excusa. Son déjeuner s'était prolongé.

— Ce n'est rien, dit Micheline doucement.

Dans la glace, elle se voyait tout entière.

Les traces des coups commençaient à s'effacer. Mais elle était amaigrie, les yeux cernés.

Cottard ne s'était trompé sur rien. Tout s'était déroulé selon son plan. La veille, Micheline avait d'elle-même demandé pardon à Saint-Loup pour l'autre soir et offert d'accepter quand il le voudrait ce quelle avait refusé. Elle n'avait rien oublié de ce qui s'était passé. Mais maintenant, elle trouvait juste d'avoir été battue. Elle était même dévorée de remords.

Elle le répéta à Saint-Loup.

— Ce soir, si vous voulez, je…

Elle se tut et reprit, rougissante :

— J'en ai envie.

Saint-Loup rit à l'autre bout du fil.

— On verra ça. Je ne t'en ai pas parlé ce matin, reprit-il, j'étais pressé. J'ai décidé un petit changement dans ta vie. Passe-moi Roger. Je vais lui expliquer.

Inquiète, Micheline voulait savoir de quoi il s'agissait.

— Tu verras bien, répliqua Saint-Loup, brutal. Passe-moi Roger.

Roger répéta quatre ou cinq fois : « Oui, monsieur », « Compris, monsieur », avant de rendre le combiné à Micheline :

— Vous rentrez tard ? demanda-t-elle timidement.

— Pas avant minuit. Courage. Tu verras, ce n'est pas si pénible.

Roger pria Micheline de le suivre et, par l'escalier qu'elle empruntait en rentrant de promenade, il la fit descendre au garage où elle frissonna de froid, mais il faisait chaud dans le réduit du fond, côté nord, où il la pria d'entrer après avoir manœuvré la lourde ferrure d'une porte de fer : un gros radiateur était disposé le long du mur, dégageant une étrange chaleur moisie. Il n'y avait rien d'autre dans ce réduit long de trois mètres sur deux, à part, au fond, un anneau scellé au mur à un mètre de hauteur. Une chaîne pendait à l'anneau. Le sol et les murs étaient cimentés. Fixée à une poutrelle, une ampoule pendait. Il n'y avait aucune ouverture.

Dès qu'elle avait vu l'anneau, Micheline avait compris, et elle ne posa aucune question à Roger. Elle se laissa attacher les poignets derrière le dos. Il la soutint par les épaules pour l'aider à s'asseoir. Le froid du ciment la saisit. Roger se baissa et passa le mousqueton de la chaîne dans le collier. La chaîne était très courte. Elle ne permettrait à Micheline ni de se mettre debout ni de s'allonger.

Puis il éteignit, sortit, et la clé tourna deux fois dans la serrure.

Micheline ne savait pas depuis combien de temps elle était là quand de nouveau, l'escalier grinça dans le garage.

Elle ferma les yeux, éblouie, quand Roger alluma.

— Il faut boire, dit-il.

Elle se redressa, chassant les mèches qui lui recouvraient les yeux, Roger lui tendait un bol de thé.

— Quoi ? s'écria-t-elle, ce n'est pas le moment de remonter ?

Roger secoua la tête :

— Non. Il n'est que cinq heures.

Micheline se tassa et baissa la tête.

— Il faut boire, insista Roger. C'est un ordre de Monsieur.

Elle but, la gorge tendue, à petite gorgées maladroites, gémissant quand une goutte de thé s'échappait et lui brûlait la cuisse.

Roger éteignit de nouveau et s'en alla. L'attente recommença. À intervalles réguliers, de l'autre côté de la porte, la chaudière du chauffage central se déclenchait, ronflait sourdement, n'en finissait plus de s'arrêter. Alors, dans le silence revenu, de petits bruits se succédaient, craquements de portes, tintements subits dans le radiateur. De temps en temps, Micheline changeait de position, se reportait d'une fesse à l'autre, allongeait ou repliait ses jambes. Parfois, elle tendait brusquement ses bras qui s'ankylosaient dans son dos et se déhanchait de droite à gauche en tirant sur sa chaîne. Puis elle se laissait retomber, la tête abandonnée, pendue à sa laisse, vaincue.

Vers six heures, ses paupières se mirent à papilloter. Elle lutta contre le sommeil, rêvant de pouvoir au moins s'étendre, même sur le ciment. La chaudière se ralluma. Son ronflement la berçait. Elle s'endormit et se réveilla aussitôt, geignante, la gorge étranglée par son collier. En plus, elle avait encore soif et la bouche sèche.

La drogue s'insinuait en elle. De lentes fantasmagories tournaient dans sa tête. Son amant l'emmenait en voyage. Ils prenaient l'avion pour une île chaude, très loin sous les Tropiques. À l'aéroport, il la serrait contre lui en murmurant à son oreille devant les douaniers : « Qu'est-ce qu'ils vont dire s'ils ouvrent la valise aux fouets ? » et elle riait avec une crainte délicieuse. Là-bas, ils avaient loué une grande maison isolée au bord d'une crique privée où elle pouvait se baigner nue. Un voilier se balançait sur un coffre, avec un équipage de trois marins noirs devant lesquels elle était fière d'être attachée au mât par son maître, tout au long des interminables après-midi de croisière dans la brise salée qui gonflait les voiles au-dessus d'elle. Devant la maison, Roger avait disposé un anneau au tronc d'un arbre à larges feuilles palmées dont elle ignorait le nom. Après le dîner, elle pouvait hurler sans retenue en se tordant sous la cravache dans la lumière des lampadaires de la terrasse : ils étaient seuls.

Mais il fallait rentrer… Micheline avait le cœur gros en débarquant de l'avion sous la pluie. Pourtant, à l'approche de Saint-Cloud, une bouffée de

bonheur la reprenait. Et c'est d'elle-même qu'elle demandait à son amant de la descendre tout de suite au cachot, bien que ce ne soit pas encore l'heure. Alors, quand la lumière s'éteignait de nouveau, quand la porte se refermait, elle poussait un soupir de bonheur.

Pourquoi rêver de voyages ? songea-t-elle, surprise, en sortant de son rêve. Et elle s'avoua la découverte faite là-bas, au bord de la mer : elle n'était heureuse qu'ici, enchaînée à attendre que son maître veuille bien se servir d'elle, la nuit venue, comme il en avait envie.

L'escalier craqua, un rai de lumière filtra sous la porte, la clé tourna deux fois et sous la lampe étincelante, Micheline vit entre ses paupières à demi fermées, la haute silhouette de Saint-Loup.

— Tu es de plus en plus excitante, dit-il.

— Je vous aime, murmura-t-elle, d'une voix de somnambule.

Puis, dans un flot de paroles fiévreuses, elle lui raconta son rêve et lui avoua ce quelle en avait conclu.

Saint-Loup sourit.

— Mais je ne demande qu'à te garder toujours ici ! s'exclama-t-il. Si tu le veux toi aussi, c'est d'accord. Tu ne sortiras que pour prendre l'air dans les bois le matin avec Roger.

Un reste de la Micheline d'avant refit surface.

— Mais… ma mère ne me reverra plus ? interrogea-t-elle, craintive.

Saint-Loup fit l'étonné.

— Non, pourquoi ?

Elle hésita :

— Et les projets de cinéma dont vous lui avez parlé… Que va-t-elle penser ?

Il se pencha et prit le menton de Micheline :

— Je vais t'avouer quelque chose. Je t'ai menti, il y a un mois. Je n'ai jamais rencontré ta mère.

Micheline resta bouche bée une seconde, puis elle se mit à pleurer nerveusement.

— Mais alors, s'exclama-t-elle, vous m'avez enlevée ! Vous m'avez séquestrée !

— Eh oui, répliqua-t-il en riant.

Et il lui révéla tout : le simulacre du cinéma, sa volonté de la réduire en esclavage. Tout sauf la drogue.

— Oh, je vous aime ! reprit-elle radieuse, en happant sa main pour l'embrasser.

— Viens. Et dépêche-toi de te refaire une beauté. Il est tard et j'ai faim.

Elle le suivit.

À la salle à manger, une écuelle remplie d'eau était posée par terre à côté d'une assiette. Pas une fourchette, ni un couteau. Rien. Devançant l'ordre de Saint-Loup, Micheline se prosterna sur la moquette.

— Mange, dit Saint-Loup.

La tête de Micheline plongea dans l'assiette.

*

**

Vers deux heures, Corentin décida de lever la planque au *Saint-Albert.* Le tabac se vidait. Aucun Pied-Noir répondant au signalement de Patrick Morel n'était venu.

Corentin n'était tout de même pas mécontent de sa journée en rentrant chez lui. Sa conversation avec le sommelier de la Fontaine-Guermante n'avait pas été sans intérêt, loin de là.

CHAPITRE IX

Brichot verdit et éloigna l'écouteur de son oreille. Il faisait décidément trop chaud dans la cabine téléphonique du *Saint-Albert*. Le patron était en faute. Il n'avait pas respecté le règlement d'aération. Et puis, même à cinquante centimètres, l'écouteur braillait toujours aussi fort. Brichot ne pouvait pas l'éloigner plus : la cabine n'avait que quatre-vingts centimètres de large. Il fit signe de se calmer à la fille qui le fusillait des yeux de l'autre côté de la vitre et remit l'écouteur à l'oreille avec la mine fataliste d'un C.R.S. sous les pavés de mai 68.

— Je sais, Jeannette, fit-il excédé. C'est mon anniversaire aujourd'hui. Oui, tu m'as préparé des œufs à la neige. Et ils se noient dans la crème à force d'attendre. Je sais tout ça. Et qu'il est minuit passé. Tu ne peux donc pas comprendre que je suis en planque aujourd'hui ! Comment ? Il fallait permuter ? Pas question. Le boulot, c'est le boulot.

Il crut que l'écouteur allait éclater. Dans le couloir, la fille gesticulait comme si elle était au bord d'accoucher d'un dinosaure. La rage le prit, et il raccrocha sec.

— Non mais ! grommela-t-il pour lui-même tandis que la fille le bousculait. Il faut savoir être un homme de temps en temps !

Un type le croisa dans l'escalier. D'habitude, Brichot s'excusait toujours dans ces cas-là. Mais cette fois, il lui fallait une victime. Le type se retrouva

plaqué au mur, un coude dans l'estomac, clignant des yeux sous les postillons qui l'éclaboussaient :

— Tu te crois encore au temps des bougnoules ! gueulait Brichot.

Il avait crié la première exclamation qui lui était passée par la tête. Sûrement parce que le type, un brun de vingt-cinq ans au front bombé, très mat de peau, était visiblement Pied-Noir.

Mais il avait aussi de l'humour.

— Alors, pépé, lança-t-il amusé avec l'accent de Bab-el-Oued, en se frottant l'estomac, on se prend pour SAS ?

Brichot réajusta fièrement le col de sa pelisse :

— Exact, morveux !

Brichot fréquentait lui aussi la salle de judo…

Le Pied-Noir sourit et, lui tapant familièrement l'épaule, se fraya un chemin devant lui :

— La revanche quand tu veux, dit-il. Ça sera drôle.

À peine avait-il fait trois pas derrière Brichot que celui-ci vira doucement la nuque comme dans les films policiers de série B à la télévision et, fronçant les sourcils, remonta l'escalier en conspirateur.

Il se planta au comptoir, en face de l'escalier, très agité.

— Ballon de rouge, commanda-t-il au garçon.

La fille fut longue à remonter, et Brichot lui fit la grimace. Elle haussa les épaules et, sur le seuil, se retourna avec un clin d'œil.

— Mince alors, je lève encore ! se dit Brichot, ravi.

Mais il rougit et lampa son verre.

Le Pied-Noir fut plus rapide. Une minute à peine après la fille, il apparaissait. Il jaugea Brichot du haut de son mètre quatre-vingts.

— Demain à l'aube, au square du Vert Galant ? fit-il.

— Ecrase, articula Brichot, qui s'était trouvé de bons réflexes tout à l'heure.

Le type rigola et s'en alla s'asseoir auprès d'une grande blonde, coiffée à la garçonne, emmitouflée dans une fourrure de luxe, juste derrière le juke-box.

À son troisième ballon de rouge, Brichot était un peu saoul, mais plus il regardait le Pied-Noir, qui avait entrepris une discussion serrée avec la fille,

plus il songeait à la description de Jupien.

Peu avant deux heures, le Pied-Noir et la fille se levèrent enfin. Brichot sortit, luttant pour garder l'air distrait.

Quand il les vit s'approcher d'une Porsche Carrera gris souris rangée sur un passage clouté, son cœur battit la chamade à la fois d'excitation et de crainte. Mais l'excitation l'emporta : le Pied-Noir se contenta de fouiller dans son coffre à gants d'où il sortit un paquet avant de repartir bras dessus, bras dessous avec la fille.

Brichot fit son boulot de flic sans bavures. Quand le couple franchit, à dix minutes à pied du *Saint-Albert,* la porte cochère du 20, rue Jacob, Brichot était dans l'ombre un peu plus loin.

L'immeuble était une de ces constructions faux style ancien par quoi des promoteurs bien en cour remplacent un peu partout dans Paris les vieilles maisons qu'ils rachètent pour une misère aux bourgeoises ruinées.

Belle pierre de l'Ile-de-France, porche bon genre, le Pied-Noir à la Porsche avait les moyens. Brichot ne bougeait pas, le nez en l'air. Ce qu'il attendait se produisit rapidement : sur la façade, à gauche, deux fenêtres s'illuminèrent au troisième. Il traversa, pressa le bouton de la minuterie, alluma l'entrée aux murs couverts de miroirs. Au fond, à droite de la porte donnant sur l'escalier et l'ascenseur, un tableau de commande d'ouverture avec microphone était vissé au mur. Brichot chercha le chiffre 3 et lut en face : « Patrick Morel ».

Brichot repartit pour le *Saint-Albert* en se léchant la moustache. Ça valait bien un ballon de rouge de plus. Tant pis pour son cholestérol. Après tout, c'était son anniversaire.

Corentin avait repéré la fille en sortant de sa salle de judo, peu avant le dîner. Comme elle n'avait pas l'air spécialement pressée, il s'était dit qu'elle n'avait personne à voir ce soir. Quant à lui, il cherchait où aller dîner. La vie de célibataire est formidable pour la disponibilité, un peu sévère quand on est tout seul en face de son cassoulet en boîte.

Or, la fille était faite comme il aimait. Bien ronde et souple, avec de beaux mollets fermes et, dans ses boucles que les bourrasques de vent soulevaient, un adorable visage aux pommettes roses, le nez relevé et la bouche un rien charnue. Avec ça, grande et déliée, belle allure, beaucoup de classe.

Corentin n'avait jamais eu à déployer des trésors d'astuces et de plaisanteries pour aborder les filles. Avec sa silhouette mince et musclée, ses yeux au regard net et sans détours, il plaisait à tous les coups. Et tout de suite. Les filles ne mettaient pas quinze secondes pour deviner, avec leur flair inné, qu'il était un homme qui aimait les femmes. Comme ça, simplement, sans complication.

Celle-ci avait du flair, et elle repéra tout de suite Corentin. Il était du genre auquel on peut faire confiance. Ou alors, il faudrait suivre des cours de psychologie pour se recycler.

La rencontre se passa très vite, et tout naturellement, après le dîner dans une pizzeria des grands boulevards, Annie se retrouva dans le lit de Corentin, rue de Turbigo.

Il ne savait rien d'elle et elle rien de lui. Ils avaient juste échangé leurs prénoms. Mais quelle importance ? Dès les premiers mots, ils avaient vu qu'ils étaient de la même race : celle qui aime l'amour pour lui-même, dans le respect mutuel. Naturellement.

Vers une heure Annie se réveilla. Les rideaux étaient mal tirés et les lampadaires de la rue éclairaient doucement le corps de son amant de ce soir, à côté d'elle. Il l'avait comblée. Il faisait l'amour avec une extraordinaire gentillesse, comme s'il ne songeait qu'à elle.

Le désir revenait. Mutine, elle se glissa de nouveau contre lui, l'embrassant dans le cou, prit l'air faussement surprise quand il se réveilla mais sut aussitôt qu'elle avait eu raison. Corentin la regarda, lui rendit son sourire, et elle s'ouvrit à lui encore une fois.

— J'aime bien les filles comme toi, dit-il après. Si on devenait amis ?

Elle rit :

— D'accord, mais attention, pas de sentiments entre nous.

Il lui retroussa le nez :

— Tiens, je t'aime encore plus de dire ça. On se ressemble. Pour moi aussi, la liberté, c'est le principal.

Elle s'étira :

— Alors, ça va. On peut s'entendre. Copains-copains, sans se forcer, sans question, sans jalousie, quand on voudra. Et pour le reste, motus.

Il l'attira à lui :

— Allez, on dort. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Brichot avait quand même de la délicatesse, même involontaire, avec Corentin. Il l'appela du *Saint-Albert* avant qu'il se rendorme.

Patrick Morel ne laissa rien paraître de son émotion quand le lendemain matin, à dix heures, il ouvrit aux deux hommes qui le tiraient du lit.

Il ne commit qu'une seule erreur : il montra qu'il était au courant des droits de la police.

— Montrez-moi votre plaque, s'il vous plaît, dit-il à Corentin.

Il examina avec l'attention d'un habitué la petite plaque de métal blanc marquée d'un côté « République Française Police » sous des faisceaux entrecroisés sur fond bleu et de l'autre « Ministère de l'Intérieur », avec un numéro gravé dessous.

— Très bien, dit-il, vous n'êtes pas en dehors des heures légales. Entrez.

En homme toujours sur le qui-vive, Patrick avait tiré le rideau séparant son studio de l'entrée proprement dite avant d'ouvrir. Ce détail tira l'œil de Corentin : il n'avait plus aucun doute, il tenait le bon Patrick : que pouvait-il y avoir d'autre derrière le rideau qu'une fille dans un lit ? Et le type qui lui faisait face, les poings serrés dans les poches de sa robe de chambre de soie pourpre, avait vraiment l'air du play-boy décrit par Jupien. Un play-boy dont ce ne devait pas être le premier contact avec la justice : la question sur la plaque de police suffisait à le prouver.

— Que me voulez-vous ? jeta Patrick, à peine poli.

— Vous parler d'un certain Jupien.

Patrick ne cilla pas.

— Je ne connais pas, fit-il.

— Alors, le nom de Micheline Puget vous dit-il quelque chose ?

— Pas plus. De quoi s'agit-il ?

Il écouta, ennuyé, les explications de Corentin.

— Pauvre fille, conclut-il. Il y a vraiment de sales types sur terre.

— À qui le dites-vous ? grinça Corentin.

Et il jeta, brutal :

— *Fuck-me-more* ? ça vous dit quelque chose ?

Les yeux de Patrick s'arrondirent, et il éclata franchement de rire :

— Ah, ça, monsieur l'inspecteur, pas de grossièretés, même en anglais ! Ce n'est pas convenable dans votre bouche.

— Je ne sais pas ce qui me retient de fouiller chez vous, jeta Corentin.

— Je le sais, moi, répliqua Patrick. Vous n'avez pas de mandat.

— Tu as la fiche C.R.[9] ? lança Corentin à Brichot. Montre-la-lui. Encore un qui ne sait pas qu'il n'y a pas de mandat de perquisition quand on a une commission rogatoire…

Au quai des Orfèvres, le service des Archives est ouvert jour et nuit. Aussi Corentin, dès le coup de téléphone de Brichot, avait appelé pour demander si un dossier au nom du Pied-Noir existait. Or, il en existait un. Et Corentin l'avait recopié, juste avant de venir chez le Pied-Noir.

Il prit la feuille que Brichot lui tendait et lut posément.

— « Morel, Patrick, José, André, né le 27 novembre 1949 à Alger. Condamné le 13 janvier 1971 à six mois de prison à Marseille pour coups et blessures sur la personne d'un patron de cabaret, après tentative de vol de la caisse. Peine accomplie à la prison des Baumettes. Rien à signaler depuis… » C'est bien vous ?

Le self-control de Patrick surprit Corentin. Le Pied-Noir avait vraiment les nerfs solides. Mais d'une certaine manière, c'était une nouvelle maladresse. Un petit casseur repenti ne joue pas aux durs. Un type toujours sur la brèche, si. À moins d'être très bon comédien. Ce qui n'est pas donné à tout le monde.

— Profession actuelle ? poursuivit Corentin.

Patrick soupira, sortit un paquet de cigarillos de sa poche et en tendit un à Corentin, qui refusa, avant de se servir.

— Ecoutez, dit-il, à peine poli. J'ai purgé ma peine, je suis en règle. Je suis redevenu un citoyen ordinaire.

— Dites donc, monsieur Morel, répliqua Corentin furieusement agacé, je vous conseille de baisser le ton. Sinon je vous embarque illico pour vérification, pour vingt-quatre heures à la brigade mondaine. Et ça, vous savez qu'on a le droit. Mais je vois que vous êtes intelligent. Alors, inutile de nous engager tous les deux dans une partie d'échecs où vous savez fort bien que je finirai par gagner.

Les dents éclatantes et bien rangées de Patrick apparurent :

— Je ne vous disais cela, monsieur l'inspecteur, fit-il, radouci, que pour bien vous préciser une chose : je n'aime pas qu'on me fasse du forcing. Alors, maintenant, vous savez que je ne réponds à vos questions que par pure courtoisie.

— Ça va, ça va.

Patrick tapota son cigarillo dans un cendrier de jade posé sur la console en marbre et reprit posément :

— Je suis propriétaire d'un salon de coiffure, 13, rue d'Anjou. J'y emploie trois personnes, dont une caissière gérante. Les affaires marchent bien, merci.

Il sourit de nouveau.

Derrière le rideau, une petite toux de fille monta deux ou trois fois.

— Ça, c'est ma vie privée, monsieur l'inspecteur, ironisa Patrick. À présent, pas d'autres questions ?

— Si, fit Corentin, mauvais, qui voulait tenter quelque chose. Connaissez-vous un homme de cinquante ans, riche et élégant, qui s'envoie des filles de quinze ans dans des salons particuliers de restaurants de luxe, et qui fait réserver au nom de Morel ? Un Morel qu'on a vu une fois, là-bas, avec quelqu'un qui fait beaucoup penser à vous, plus je vous regarde…

Tout de suite, il comprit qu'il avait raté son coup. Ou Patrick n'avait rien à voir du tout avec ce qu'il croyait être la bonne piste, lui, Corentin, ou il était très fort.

Rien ne se glissa dans son regard quand il fixa Corentin, goguenard :

— Monsieur l'inspecteur, fit-il ironiquement, vous croyez que je ne souffre pas, de temps en temps, d'avoir un nom qui court les rues ? Quant à ce restaurant où l'on m'aurait vu avec un vieux type qui porterait mon nom en plus, je n'y suis jamais allé.

Il se fit encore plus ironique :

— Evidemment, vous pensez peut-être qu'il s'agit de mon père. Malheureusement, le mien est mort, massacré par le F.L.N. en 1961. Et puis, vous savez je suis, tout craché, le Pied-Noir type. Et beaucoup de Pieds-Noirs ont été rapatriés, vous ne le saviez pas ?

De dépit, Corentin faillit lui annoncer qu'il le convoquait dès le lendemain à son bureau pour une confrontation avec Jupien et Legrandin. Il se ravisa à temps. C'était la gaffe à ne pas faire. Immanquablement, il aurait

fallu mettre le Pied-Noir sous les verrous, une fois formellement reconnu par Jupien ou Legrandin. Ce qui équivalait à stopper net l'enquête. Mieux valait le laisser courir.

En le surveillant, bien sûr.

D'une manière ou d'une autre, on arriverait bien à un résultat.

Mais il se sentait tellement découragé qu'il eut envie de rentrer chez lui se coucher. Tout de suite. Subitement, cette histoire de noms brouillait tout…

Corentin claqua si fort la porte de l'immeuble derrière lui, qu'il stoppa, épaules voûtées, s'attendant à un fracas de vitres.

— Allez, on rentre, gronda-t-il.

Brichot dut courir derrière lui pour le rattraper.

— Tu sais que j'ai vu la fille, par un coin du rideau ? dit-il benoîtement. C'était celle d'hier soir.

— Et alors ? gronda Corentin. Je préférerais que tu me dises que c'était Micheline.

— Non, mais qu'est-ce qu'elle est chouette !

— Arrête, je t'en prie, fit Corentin en accélérant le pas.

Brichot trottina jusqu'à sa hauteur :

— Tu trouves ça normal, toi, une fille allongée toute nue, à plat ventre sur la moquette et les poignets ligotés dans le dos ?

Corentin se bloqua net et poussa un juron.

— Le salopard !

— Facile de le coincer, dit joyeusement Brichot. On n'a qu'à remonter et tirer le rideau.

— Quel âge a-t-elle, la fille ?

— Bof, dix-neuf, vingt ans.

— Idiot, elle est majeure. Si ça lui chante d'être attachée, c'est son droit.

Brichot insista.

— Mais elle est peut-être droguée.

Prenant entre deux doigts la moustache de Brichot, Corentin tira un peu :

— Quand donc feras-tu entrer dans ta caboche ce détail que je t'ai répété deux cents fois : aucune loi, en France, n'interdit à une personne majeure, c'est-à-dire ayant maintenant dix-huit ans révolus, de se droguer ?

Secoué, Brichot repartit sans plus un mot derrière Corentin.

Dès son arrivée à la P.J., celui-ci surgit dans le bureau de Dumont, son principal.

Une heure plus tard, un inspecteur de la mondaine était en planque devant le 20 de la rue Jacob.

CHAPITRE X

Corentin jura en raccrochant son téléphone. Décidément, il y avait trop de cloches dans la police : l'inspecteur requis pour l'aider et mis en planque devant chez Patrick s'était fait rouler comme un enfant.

Et pourtant, Dieu sait s'il est connu, le coup du double taxi !

Au bout de la rue Jacob, Patrick avait fait tourner son conducteur à gauche, rue des Saints-Pères. Confiant, le policier s'était engagé derrière lui… pour voir Patrick jaillir du taxi en abandonnant un gros billet, cent mètres plus haut, et repartir en courant vers le bas.

Coincé par les voitures derrière lui, l'inspecteur s'était lancé à pied à sa poursuite mais le deuxième taxi, appelé là par téléphone, avait démarré sous son nez dans la rue de l'Université…

*

**

Le téléphone grésilla sur la table de nuit au moment où Saint-Loup, après avoir entravé Micheline, s'apprêtait à éteindre.

Il reconnut immédiatement la voix de Patrick et gronda :

— Je t'ai interdit de m'appeler ailleurs qu'à mon bureau !

— Je m'en fiche, jeta Patrick à l'autre bout du fil. Il y a un accroc.

Saint-Loup avait blêmi :

— Que veux-tu dire ? Je change de ligne. Ne raccroche pas.

Il enjamba le corps de Micheline et se rua dans une autre chambre.

— Alors ?

— Les flics sont sur le coup.

— Quoi ? jeta Saint-Loup en s'affalant sur le lit.

Et il écouta, figé, le récit de Patrick.

— Maintenant, reprit celui-ci, ils planquent devant chez moi et me filent chaque fois que je sors. Je suis coincé. J'ai réussi à leur échapper tout à l'heure, mais j'y ai mis le temps. Sans Peggy, je n'aurais pas eu votre numéro.

— La garce, grommela Saint-Loup entre ses dents.

— Eh, dites-donc, protesta Patrick d'une voix hachée. Vous êtes dans le bain, vous aussi ! Et pourtant je suis réglo. Je ne vous ai pas trahi. Tandis que vous, vous vous moquez de moi. Vous réservez des salons particuliers à mon nom ? Ça va barder. Parce que les poulets connaissent le nom de la petite. Alors, moi, je me tire. Débrouillez-vous. Je vous ai fourni la fille, vous m'avez donné un acompte, je me passe du reste. J'aurais du me dire qu'avec un dingue comme vous, on aurait des problèmes. Avec ce que vous lui faites, ce sont les assises. Vous pouvez pas baiser une fille majeure ?

Saint-Loup avait retrouvé son self-control et, patiemment, il calma Patrick. S'il avait donné le nom de Morel dans un restaurant, c'était sans penser à mal. C'est si courant, Morel, comme nom, et puis, pourquoi s'affoler ? Quelles preuves avaient les policiers contre eux ? Et quels moyens de remonter la filière ? Aucun. Ils n'avaient même pas de mandat.

— Ça, je leur ai assez fait remarquer ! soupira Patrick.

— Bon, tu vois qu'il faut raisonner calmement. À présent, écoute-moi. Tu vas rentrer rue Jacob. Pas question de leur mettre la puce à l'oreille. Et ne téléphone jamais de chez toi, hein ? Tu es sur table d'écoute, c'est certain. Jupien t'a donné, et alors ? Ce que dit un drogué, ça n'a pas d'importance. Et tu n'as rien de compromettant chez toi.

— Heureusement que… commença Patrick, qui songeait à Peggy, attachée, l'autre soir, mais il s'arrêta à temps : Peggy venait chez lui en cachette.

— Que dis-tu ?

— Rien, je grogne.

— Ne m'arrête pas tout le temps. Je reprends : s'ils ne t'ont pas arrêté, c'est qu'ils n'ont rien de précis contre toi.

— Eh ! Ils connaissent le nom du médicament… Salaud de Jupien.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve contre toi ? Rien. Bon. Tu rentres, tout de suite, l'air normal. Demain, tu t'occupes un peu plus de ton salon de coiffure. Et c'est tout. Tu fais le gros dos. Tu te contentes de fouiller ton studio et de faire le ménage… C'est capital.

— Comment ça ?

— Tu verras, je vais tout arranger. J'ai des appuis solides. Sais-tu le nom du flic qui est venu te voir ? Corentin ? Merci.

À peine son combiné raccroché, Saint-Loup le releva et composa un autre numéro.

Sa voix était métallique et rapide. Il ne parla pas plus de trente secondes.

Micheline se cambra, nuque renversée, pour le regarder quand il revint dans sa chambre.

— Vous êtes tout pâle ! s'exclama-t-elle. Vous êtes malade ?

Il la contempla, la retourna du pied et sa voix changea :

— Pas le moins du monde.

Il la saisit sous les épaules pour la mettre à genoux, sans la détacher, face au lit. Il s'assit et dénoua la ceinture de sa robe de chambre. Quand il en eut fini avec elle, il se recoucha et éteignit sans plus s'occuper de Micheline, la laissant à genoux. Il fallait se rallonger seule. Elle se recula, se mit de côté et se baissa en avant, soudain déséquilibrée ; elle s'effondra en étouffant un cri. Elle étendit ses jambes et chercha la position la moins pénible. Alors, elle ne bougea plus, attendant que le feu de son ventre méprisé s'apaise et la laisse s'endormir.

— Quoi encore ? grogna Corentin, tiré du sommeil en sursaut.

— Pardonnez-moi, c'est Lucas, fit une voix gênée. Le Pied-Noir est rentré chez lui. Avec la même fille. Juste à l'instant. Qu'est-ce que je fais ?

— Tu planques, idiot ! hurla Corentin. Tu ouvres l'œil et, cette fois, s'il ressort, tu tâches de ne pas te laisser semer. Mais ça m'étonnerait qu'il ressorte. Il va passer la nuit avec la fille. Quand on viendra te relayer, demande qu'ils soient deux. C'est tout. Moi, je me débrouille pour le convoquer demain après-midi. Il commence à me les casser…

*

**

La sonnerie musicale, très à la mode, mit longtemps à réveiller Patrick. Il se dressa brusquement sur les coudes et sur la table de nuit, sa montre lumineuse lui dit qu'il était quatre heures du matin.

Le carillon reprit.

Il alluma et se leva, nu, furieux. La lumière avait réveillé Peggy.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle inquiète.

— Je n'en sais rien. Ferme-la, gronda Patrick en l'enjambant.

Il colla son oreille à la porte.

— Qui est-ce ?

— C'est toi, Patrick, chuchota la voix.

— Oui. C'est Saint-Loup ?

— Bien sûr. Ouvre vite.

Patrick était en train de se demander l'espace d'un éclair : pourquoi diable Saint-Loup se présentait-il avec cet ahurissant masque multicolore de clown rigolard quand il y eut une explosion sèche, et une atroce douleur au ventre lui donna l'impression que ses viscères explosaient. Il glissa au sol et se recroquevilla, son souffle coupé. Les détonations assourdies sur le silencieux claquèrent encore quatre fois et chaque fois, le dos musculeux de Patrick s'agrémenta d'une brusque étoile pourpre aux branches déchiquetées. Il tournoya sur lui-même et s'affala de tout son long en arrière.

Le tueur prit le temps de refermer la porte derrière lui, se pencha et introduisit de force le silencieux entre les dents maculées de sang. Il y eut

un cinquième claquement, et la tête de Patrick se disloqua. Deux fontaines de sang jaillirent de ses yeux. Les globes s'étaient exorbités, projetés par une poussée interne, tout blancs, comme deux œufs de pigeon.

Le tueur se redressa, et alors seulement il vit Peggy. La mâchoire inférieure agitée de spasmes, elle essayait de hurler, mais en vain.

Le « contrat » de tueur ne concernait qu'une seule personne au 20 de la rue Jacob. Il ne serait payé que pour une seule. Il ne tuait pas gratis. Avisant un tee-shirt sur une chaise, il le prit, le roula en boule et l'enfonça dans la gorge de Peggy. Puis, il fouilla dans l'armoire, dans les tiroirs de la commode. Il finit par trouver ce qu'il cherchait : une écharpe. Il s'en servit en la nouant serrée derrière la nuque de Peggy, pour l'empêcher de recracher son bâillon. Celle-ci hurla enfin, mais ses cris ne faisaient pas plus de bruit que le revolver.

Le tueur l'observa en hochant la tête et se tourna vers Patrick :

— Pauvre dingue, fit-il.

Il posa son revolver sur le lit défait et, sans enlever son masque ni ses gants, il s'allongea sur Peggy et la viola.

Puis il éteignit et s'en alla.

Quand il ressortit, le policier en planque sur le trottoir d'en face ne prêta pas plus d'attention à lui qu'à son arrivée. Il n'était pas chargé de contrôler les allées et venues des gens de l'immeuble, seul l'intéressait le Pied-Noir, et celui-ci était rentré à onze heures. Avec une sacrée jolie fille.

Le tueur disparut vite au coin de la rue. Il n'avait pas fini sa nuit.

Le tueur ne parla pas de Peggy à Saint-Loup quand celui-ci le rappela à l'heure dite le lendemain matin. Il n'avait été question d'aucune fille dans leur accord. Il avait rempli son contrat. Le reste, il s'en moquait. Il se rendormit, tranquille. Dans quelques instants, un simple jeu de téléphone allait arrondir de quatre millions anciens son compte numéro à Genève.

Au déjeuner qu'il prit avec Micheline, Saint-Loup toucha à peine aux plats. Il réfléchissait sombrement. Patrick et Jupien éliminés, les maillons menant à lui avaient sauté. Des Morel, il y en a des milliers. Non, il ne fallait pas s'inquiéter. Et pourtant, si Patrick n'avait pas fait disparaître tous les papiers compromettants chez lui ?

Une conclusion mathématique s'imposa à lui. Il était plus sage de se débarrasser aussi de Micheline.

Il l'observa avec un éclair froid dans les yeux.

Bien droite, elle lui souriait tendrement.

— Vous êtes changé, fit-elle soudain préoccupée. J'ai fait quelque chose qui vous a déplu ?

Sa poitrine montait et descendait au rythme de sa respiration.

— Pas du tout, fit-il, le ventre brusquement en feu. Il s'agit d'autre chose.

Non, décidément, il n'avait pas envie de l'éliminer. Jamais il ne retrouverait une fille aussi excitante et docile. Il la garderait, mais il la mettrait au secret quelque part ailleurs. Ce serait plus prudent.

Placide, Roger débarrassait la table.

CHAPITRE XI

Peggy avait lutté en vain pour se libérer de son bâillon et de ses liens. Le jour était levé depuis longtemps et elle était toujours là, nue, grotesquement entravée, bâillonnée, à plat ventre auprès de son amant massacré.

Le menton dans la laine de la moquette, elle ne pouvait détacher ses yeux terrifiés du visage éclaté à un mètre du sien à peine. Le masque était atroce avec ses yeux exorbités dans leur sang, ses tempes défoncées dans un amas d'esquilles d'os.

Une douceâtre odeur de sang se répandait dans la pièce. Peggy avait envie de vomir. Les pensées se télescopaient furieusement dans sa tête. Combien de temps allait-elle rester là ? Et alors, la honte, effroyable, quand on enfoncerait la porte et qu'on la verrait, ainsi attachée… Car on viendrait, c'était sûr, à un moment ou à un autre. Non, personne ne devait le voir ! Elle recommençait à se tordre, à tirer sur ses liens, à repousser frénétiquement de sa langue le bâillon qui lui paralysait les muscles des mâchoires.

Vers midi, le ventre de Patrick gargouilla.

Par la plaie ouverte juste sous son nombril, la pourriture de ses viscères commençait à sortir. Une épouvantable odeur atteignit Peggy. Secouée de hoquets, elle se tordit comme un serpent pour s'éloigner, mais l'odeur la poursuivait. Elle voyait une mouche s'abattre sur le ventre qui gonflait déjà.

Elle vomit, à longues saccades de bile qui jaillissaient par fusées entre ses lèvres et son bâillon, revenaient dans sa gorge, l'étouffaient. Elle retomba, désespérée, la tête dans son vomi. Impossible de s'en échapper. Elle était condamnée à rester là, jusqu'à ce qu'on vienne. Elle s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, elle entendit sonner deux heures à un clocher voisin. En bas, le flot des voitures grondait dans la rue, assourdi par les volets fermés. Sa bile avait séché, mais l'odeur persistait, mélangée à celle du cadavre. C'était insoutenable. En outre, sa gorge brûlée par l'acide de la bile la torturait, ses narines étaient en feu.

Peu après, sa vessie qu'elle contenait en gémissant se fit lourde et dure comme une pierre. Elle luttait. Mais vers trois heures, elle ne put réussir à se retenir plus longtemps. Elle s'inonda.

De telles nausées la reprirent alors que ses sphincters se relâchèrent. Elle se tordit, les yeux chavirés, dans ses propres déjections.

Elle voulut hurler. Dans l'effort quelle faisait, une nouvelle nausée la prit, et sa gorge engloutit le bâillon. Sa bile se rua dans ses narines déjà congestionnées. Peggy suffoqua longtemps, puis elle cessa peu à peu de se tordre. Cinq minutes plus tard, elle ne bougeait plus. Morte asphyxiée.

*

**

Le policier qui vint prendre la planque à la relève de dix-huit heures était plus fureteur que le collègue auquel il succédait. Il s'étonna que le Pied-Noir n'ait encore réapparu. Et c'était curieux, ces volets toujours fermés…

Pourtant, on avait vérifié : aucune porte de service par-derrière, aucun moyen de filer à l'anglaise, la porte de la cour était la seule issue.

— Appelle l'Inspecteur Corentin du bistrot, dit le policier à son ami. Demande-lui de venir.

Corentin fut sur les lieux en dix minutes. Furieux. D'autant plus qu'il avait passé sa journée à un travail imbécile : des coups de téléphone dans tous les azimuts, à tous ses contacts et ses indicateurs, pour tenter de se faire une idée un peu précise de l'emploi du temps de Patrick. La veille, cuisinée sans ménagement, la gérante de son salon de coiffure avait fini par

avouer qu'elle ne voyait guère son patron que tous les débuts de mois, pour faire leurs comptes.

— On monte voir, fit-il.

Le carillon tinta plusieurs fois sans résultat.

— Appelle la concierge, commanda Corentin, quelle aille chercher un serrurier.

Vingt minutes après, la porte était ouverte. Les policiers se bouchèrent le nez.

— Bon Dieu ! jura Corentin.

Délaissant le corps de Patrick, il fonça vers Peggy, la détacha, arracha son bâillon en détournant la tête avec une grimace et la souleva.

— Morte… murmura-t-il.

Son compagnon, appuyé au mur, tenait son mouchoir collé au nez.

— Ouvre les fenêtres, idiot !

Il se repencha sur Peggy.

— Pauvre fille…

Il regarda Patrick et crispa les yeux avant de décrocher le téléphone pour appeler Dumont.

— Monsieur le Principal ? Ça prend une drôle de tournure. Le Pied-Noir, c'était la bonne piste. Exécuté. Travail de professionnel. Vous devriez venir, M. le Divisionnaire aussi peut-être. Il y a une fille. Morte aussi. Dans un état… Je n'ai jamais vu ça.

Dans les papiers de Patrick, Corentin ne trouva rien. Même pas de carnet d'adresses. Pas plus que dans le sac de Peggy. Il ne put d'ailleurs même pas savoir que celle-ci s'appelait Peggy. Le passeport de la fille était établi au nom d'Ingrid Baüer, dix-neuf ans, née à Zurich, et étudiante. Plus tard vérification faite, on s'aperçut qu'Ingrid Baüer n'existait pas. Le passeport était un faux.

Dans la poubelle de l'immeuble, par contre, on trouva un tas de feuillets brûlés et les restes consumés de deux carnets d'adresses.

Mais Patrick, dans sa prudence, avait tout de même commis une faute. Il avait oublié de fouiller les poches du manteau de Peggy.

Corentin le fit, lui, et il en sortit une grande feuille à en-tête de la « Safirac, Marketing and Sales », 96, rue Balzac.

En travers de la feuille, tracés au crayon feutre d'une haute écriture de femme, il y avait ces mots :

« Saint-Loup. 20 heures. *At home.* »

— Tiens, c'est pour toi, l'Angliche, fit Corentin en tendant la feuille à Brichot qui sortit ses lunettes.

— *At home,* je comprends, fit Brichot, triomphant. Ça veut dire : À la maison.

— Enfin on a une piste, fit Corentin.

— Je ne comprends pas.

Excédé, Corentin se voûta :

— On devrait vraiment mettre les flics à la retraite à trente-sept ans. Une supposition que pour nous, Saint-Loup, ça se traduise par Morel ?

— Pas bête, déclara Brichot, l'index levé.

Charlie Badolini venait d'entrer avec deux inspecteurs de la Criminelle, et Corentin se tourna vers lui :

— Saint-Loup, dit-il, le front ridé par l'attention, un type de ce nom-là n'a pas été secrétaire d'Etat de je ne sais plus quoi, il y a une dizaine d'années ?

— Si, hélas, répondit Badolini, soucieux, Vaugoubert de Saint-Loup. Avant de Gaulle, il a même été un brillant chef de cabinet à l'hôtel Matignon.

Corentin sortit une Gallia.

— Pourquoi dites-vous : hélas ?

Badolini s'était dirigé vers sa fenêtre et regardait pensivement, en bas dans la rue, le va-et-vient des civières au milieu d'un attroupement.

— Parce que si votre Morel s'appelle Saint-Loup et qu'il s'agit du Saint-Loup auquel nous pensons, ça veut dire qu'on est dans la merde.

Corentin mentit :

— Je ne comprends pas.

Les yeux du Patron roulaient quand il se retourna.

— J'ai horreur que vous jouiez les naïfs, Corentin. Renseignez-vous. Saint-Loup, c'est une huile, et une huile de cent cinquante hectolitres si vous voyez ce que je veux dire.

Corentin tourna sa cigarette entre ses doigts, l'air passionné par ce qu'il faisait.

— … Si c'est comme ça, excusez-moi, mais je préfère arrêter tout de suite.

— Sacré Corentin… reprit Badolini. Vous ai-je dit que je vous demandais de tout arrêter là ? Je suis avec vous, vous le savez. Seulement, soyez adulte. Motus sur tout. Enquêtez discrètement. On ne se lancera dans le grand jeu que quand on sera sûrs de nous. D'accord ?

— Pour commencer, grinça Corentin, je retourne chez Jupien.

*

**

Jupien gisait sur son-matelas au milieu de ses seringues. Tué exactement de la même manière que Patrick.

Là aussi, Corentin avait enfoncé la porte. Une odeur trop semblable à celle du studio de la rue Jacob avait envahi jusqu'au palier.

La fouille du garni ne donna rien comme il s'y attendait : les fournisseurs de drogue gardent leurs secrets en tête. Jamais par écrit.

*

**

Lambresac tendit une boîte marquetée à Corentin :

— Cigarette ? dit-il, affable.

— Non merci, je ne fume que des Gallias.

— À votre aise. Bon, je vous écoute. Corentin avala sa salive. Le personnage calé devant lui derrière son beau bureau avait exactement la tête d'un type dont la vie officielle n'est que la partie immergée d'un iceberg à faire couler un porte-avions. Mais par quel bout le prendre pour le soulever et le retourner ?

Il se lança bravement à l'assaut, comme en quatorze, sachant très bien qu'il allait au casse-pipe. Mais ce n'était pas pour qu'on lui livre tout chaud

le « Sesame-ouvre-toi » qu'il était là. Pas si naïf. Son seul espoir était, au flair, d'avoir la chance de noter au passage un détail qui compte.

Lambresac avait l'air aussi ennuyé que lui quand il parla de Micheline, de Patrick et de la mystérieuse blonde. Car, bien sûr, dans le bureau de la secrétaire, la photo de Peggy à quatre pattes avait disparu. Elle ne s'y était trouvée que pour mettre en condition Micheline.

Quand Corentin eut terminé son discours, Lambresac fit exactement ce qu'il attendait de lui. Il plaignit Micheline, et dit que ce petit voyou de… comment dites-vous, Patrick ? ne l'avait pas volé. Pas plus que ce trafiquant de drogue… Il eut même un mot de compassion pour M^me^ Puget.

Corentin brûla alors ses dernières cartouches :

— Connaissez-vous un M. de Saint-Loup ?

Il fallait un flic de sa finesse pour, le noter, mais il le nota : un voile imperceptible, et aussitôt disparu, passa dans le regard de Lambresac. Et pourtant, celui-ci n'avait pas bronché et continuait de sourire.

— Saint-Loup ! s'exclama-t-il. Mais bien sûr… Vaugoubert de Saint-Loup. Nous étions ensemble au collège Saint-Jean-de-Passy.

Il leva rêveusement les yeux au ciel.

— C'est rare une amitié de quarante ans. Surtout quand on a des affaires communes.

— Ah bon, fit Corentin, l'air intéresse.

— Oui, c'est lui qui a fourni les fonds pour la Safirac. Très grosse fortune, Saint-Loup, très grosse fortune.

Lambresac toisait Corentin, et celui-ci eut l'impression qu'il savait ce qu'il gagnait, au centime près…

Après, il laissa Lambresac faire son numéro de l'homme qui demande pourquoi on lui parlait de M. Vaugoubert de Saint-Loup et que diable pouvait avoir à faire un homme de son importance avec l'assassinat d'un petit maquereau et la disparition d'une midinette.

— À l'heure qu'il est, fit-il, la petite gourde doit pleurer sur ses illusions perdues en faisant du stop quelque part pour rentrer chez maman.

— Je voudrais bien que vous ayez raison, jeta nerveusement Corentin.

Lambresac avait pris l'air poliment excédé de ceux qui ne songent plus qu'à une chose : voir le raseur d'en face disparaître dans une trappe.

Corentin se leva, courtois et, juste avant de sortir :

— Suis-je bête, veuillez me pardonner. Si je suis venu vous parler de M. de Saint-Loup, c'est uniquement parce que ce jeune Patrick dont nous parlions a laissé chez lui des papiers où j'ai trouvé son nom avec l'adresse de la Safirac. C'est tout.

Une nouvelle fois, un voile brouilla, un centième de seconde, le regard de Lambresac. Mais il raccompagna fort civilement Corentin jusqu'à la porte en l'assurant qu'il l'aiderait dans toute la mesure du possible, mais qu'il ne comprenait vraiment pas la présence du nom de Saint-Loup dans les papiers de ce Patrick.

— La vie est pleine de mystères, commenta Corentin.

Lambresac éclata de rire :

— En tout cas, éclaircissez vite celui-ci, j'y compte bien. Ne serait-ce qu'au nom de mon amitié pour M. de Saint-Loup.

Une secrétaire ultra-fardée raccompagna Corentin jusqu'à l'ascenseur. Elle se déhanchait dans son jeans de velours sur des bottes à hauts talons, et Corentin pensa à elle jusqu'au rez-de-chaussée : elle avait les cheveux aussi courts que ceux de la morte et le même lacet de cuir quelle autour du cou.

Corentin s'offrit une Spaten en sortant. À titre de récompense. Il en était sûr, cette fois, il avait ferré le poisson. Quoi faire à présent ? Aller trouver Saint-Loup ? Non. Il fallait attendre un peu, le temps qu'il s'affole et commette une bêtise.

*

**

La conversation téléphonique entre Lambresac et Saint-Loup fut brève.

— Je viens dîner ce soir, dit Lambresac, je t'expliquerai.

— Avec plaisir, répondit Saint-Loup, mais la sueur perlait de nouveau à son nez.

En restant vague, Lambresac avait choisi la prudence : leurs numéros, aussi bien professionnels que privés, avaient peut-être été mis sur table d'écoute.

Lambresac reposa le combiné et pressa la touche de l'interphone :

— Odette ? Viens ici.

La fille entra et se planta devant lui sans un mot. Lambresac l'examina. Odette n'était peut-être pas aussi grande que Peggy, mais elle avait le même genre quelle : visage faussement naïf, la poitrine un peu lourde, comme il aimait, des hanches minces et une chute de reins cambrée. Il avait eu de la chance de la trouver si vite. Heureusement que Van Der Mersch partait un mois avec sa femme. Il la lui avait prêtée. Le temps de se retourner. Un mois sans fille, ce n'était pas possible.

Corentin l'avait tellement agacé que Lambresac avait envie de se venger sur quelqu'un. Il fit un geste.

Aussitôt, Odette prit son pull à deux mains et le fit passer par-dessus sa tête. Puis, elle fit glisser la fermeture Eclair de son jeans et se tourna complaisamment pour le baisser le long de ses cuisses, puis de ses bottes, et l'enleva. Elle se retourna.

L'effet était d'une indécence qui donna à Lambresac des frissons dans le dos : Odette était entièrement épilée.

— Les bottes, commanda-t-il.

Elle obéit.

Il avait envie d'elle tout de suite, mais se contint.

Il fit pivoter son fauteuil vers la fenêtre. La pluie battait les vitres, chassant sur les dalles de la terrasse les feuilles mortes des bacs à fleurs. Lambresac le savait : de nulle part on ne pouvait plonger ses regards dans la terrasse, élevée comme elle l'était. Sauf du studio photo, en retrait au-dessus. Mais quelle importance ? Le studio lui appartenait aussi.

Il se leva et s'appuya à la vitre.

Dehors, une table de métal peinte en blanc était entourée de quatre chaises semblables. Lambresac observa la pluie qui clapotait sur la table. À pleuvait depuis le matin et ce n'était pas près de s'arrêter. Là haut, de gros nuages gris couraient dans le ciel.

— Odette, appela-t-il sans se retourner.

— Oui, monsieur, dit-elle en s'approchant.

— Ouvre la fenêtre, fit-il soudain.

Elle obéit et, frissonnante, se protégea avec les bras.

— Sors.

Odette lui jeta un regard affolé.

— Allez, dehors !

Elle obéit et se recroquevilla aussitôt en poussant une plainte, les bras repliés contre sa poitrine.

— Va jusqu'à la chaise de droite et assieds-toi de face… Cambre-toi. Les bras en arrière. C'est ça… Ne bouge plus.

Il referma la fenêtre. Le vent rabattait la pluie sur la moquette et de grosses gouttes froides lui avaient glacé le dos de la main. Il alla se rasseoir, mit les pieds sur son bureau et donna quelques coups de téléphone. De temps en temps, il jetait un coup d'œil à Odette. Très vite, la pluie avait fait luire tout son corps. Ses cheveux trempés se collaient à son front et à ses tempes en courtes mèches dégoulinantes. Il voyait trembler, ses épaules et ses genoux.

Quand il en eut fini avec ses correspondants, Lambresac alla se servir un cocktail à son petit bar, dans la bibliothèque du bureau. Un cocktail aphrodisiaque, bien sûr. Tenant le verre dans sa main, il revint vers la fenêtre. La pluie venait de redoubler et frappait Odette en diagonale de plein fouet. Son corps tout entier tremblait tellement que sa poitrine tressautait. Lambresac voyait même ses dents s'entrechoquer.

Il but une gorgée en regardant sa montre : Odette était dehors depuis vingt minutes.

Il entrouvrit la fenêtre :

— Laissez-moi rentrer ! supplia Odette.

— Attends encore un peu. Je veux te filmer.

Et Odette dut prendre des poses, sur la chaise et par terre, avant de pouvoir enfin rentrer.

Lambresac la réchauffa à la cravache sur le tapis et l'obligea à aller chercher une serviette aux toilettes pour éponger la moquette avant de la forcer, couchée sur son bureau. Comme d'habitude, l'aphrodisiaque avait rapidement rempli son office.

Une heure plus tard, Odette, recoiffée, remaquillée et rhabillée, introduisait dans le bureau de Lambresac un homme d'affaires, indifférente et affable. Peut-être était-elle encore un peu pâle, mais le mascara soigneusement étalé sur ses paupières en dissimulait avec perfection le léger gonflement.

Elle se rassit à sa machine et se mit à taper du courrier avec des gestes sûrs de professionnelle.

Lambresac en avait encore l'eau à la bouche. Comme son ami Saint-Loup, c'était un torturé, un malade sexuel qui ne pouvait satisfaire ses déviations qu'à cause de sa fortune. Les prostituées ne l'amusaient pas. Il voulait avoir l'impression d'avoir affaire à de vraies dépravées, comme lui, à des filles normales en apparence. Même si elles étaient sous sa coupe à cause de la drogue ou de l'argent. Lui et Saint-Loup s'étaient construits un monde en dehors du réel, ne se rendant même plus compte de la gravité de leurs déviations, se confortant mutuellement…

Au fond de lui, il savait bien qu'un jour, cela s'arrêterait, qu'il y aurait un pépin. Mais il chassait cette pensée tout au fond de son cerveau. Comme un phantasme désagréable.

CHAPITRE XII

Corentin sursauta, saisi par un vieux réflexe de la guerre d'Algérie.

— Idiot ! fit-il.

Brichot venait de refermer son Bottin si sèchement qu'on aurait cru à une détonation.

— Pas de Saint-Loup dans le Bottin, fit-il en se grattant la calvitie.

— Tu as regardé à Vaugoubert, au moins ?

— Tu me prends pour qui ? jeta Brichot, méchant. Bon, il est sur la liste rouge.

Une fois faite cette déduction lumineuse, Aimé Brichot se félicita d'être un policier. Cela lui donnait le privilège d'avoir accès à la liste rouge.

Il appela aussitôt les Renseignements Généraux, ou R.G., à la Caserne de la Cité, par l'automatique police. Il attendit trente secondes, griffonna sur son bloc-notes et raccrocha.

Brichot, toujours à cheval sur les usages, s'apprêtait à tendre la feuille de papier avec une déférence toute hiérarchique à Corentin. Mais celui-ci la lui arracha.

— Quelles manières de boyard ! fit Brichot, en agitant la tête, scandalisé.

— Appelle plutôt Balthazar au lieu de jouer les rosières, répliqua Corentin, qu'il nous trouve dans les archives de son journal le dossier Saint-

Loup. Je parie qu'il est plus complet que le nôtre. Balthazar nous doit bien ça.

En même temps, il posa à plat devant lui la feuille de papier, la lissa posément pour la défroisser et lut :

— 7, route du Golf de Saint-Cloud. 952.78.05.

— Bon, conclut-il. Passons au reste.

Il descendit aux archives au rez-de-chaussée, à gauche quand on entre dans la grande cour en venant du quai des Orfèvres.

Deux heures plus tard, Corentin tapait son rapport de Badolini. Simple rapport d'identité avec curriculum vitæ, un texte de vingt lignes au plus où se trouvait concentré l'essentiel des Archives de la P.J. et de la P.P., de celles de France-Soir, du Bottin mondain et du *Who's Who.*

Corentin avait vu juste d'ailleurs ; ces dernières étaient bien plus complètes que les autres.

Il sortit sèchement le feuillet de la machine, le relut pour corriger les fautes, ôta les carbones, tendit un double à Brichot, rangea le deuxième dans un dossier de carton marqué « Saint-Loup » et partit trouver Badolini.

— Voilà le blason du grand méchant loup, ironisa-t-il.

Le Patron adorait lire à haute voix. « On mémorise mieux », disait-il. Corentin, à la fenêtre, l'œil fixé sans la voir sur la Seine, en bas, attendit, résigné, qu'il ait fini.

— Comte Henri Vaugoubert de Saint-Loup, né le 19 octobre 1922 à Tilly-Bercourt, Calvados, lisait Badolini avec un débit d'écolier, fils de Charles Vaugoubert de, etc. et de Marie-Thérèse de Palencia-Talbec. Une sœur. Etudes : Saint-Jean-de-Passy, – Collège Stanislas, à Paris, Ecole libre des Sciences Politiques. Marié le 29 mai 1955 à… (il tiqua et poursuivit, l'air ébahi) à Elisa Boucheron dite Zézette.

Les sourcils de Badolini se mirent en accent circonflexe, et les commissures de ses lèvres suivirent le même processus tandis qu'il reposait les feuilles sur son bureau.

— Mon petit Boris, lâcha-t-il d'un ton fatigué, j'ai cinquante ans, j'ai passé l'âge des plaisanteries de collégiens…

Corentin ne put s'empêcher d'éclater de rire devant le visage lunaire de son chef, avec ses yeux roulant furieusement sous la mèche, soigneusement teintée, qui lui barrait le front.

— Désolé, monsieur le Divisionnaire, dit-il. Ce mélange de Bottin mondain et de tuyaux de flics et de journalistes est un peu… piquant, mais c'est la vérité, notre bonhomme a bien épousé, fin mai 1955 une starlette surnommée Zézette.

« Elle n'était pas mal, d'ailleurs, du moins au goût de l'époque, poursuivit-il. Il y a sa photo en pleine page de droite dans un bouquin illustré qui a failli être interdit à l'affichage à l'époque. Balthazar me l'a montrée…

Il siffla.

— Appétissante, Zézette, à califourchon sur le siège d'un pédalo devant une nuée de photographes… quoique un peu trop peinturlurée à mon goût.

Badolini perdit un instant sa dignité de chef.

— Ah, oui, fit-il en martyrisant sa cigarette, je me rappelle. La blonde avec de gros seins sous un foulard transparent, au premier tiers du bouquin, juste après une scène de baignade dans une piscine de Pompéi revue par Dino de Laurentis !…

— Ne remuez pas les vieux souvenirs, fit Corentin, gravement. Ça va vous empêcher de dormir cette nuit.

Badolini grilla un bon demi-centimètre de sa cigarette et une quinte le secoua.

— Un mot de plus, grinça-t-il, et je vous sabre vos notes de frais.

— Pour ce que j'en ai, fit Corentin entre ses dents.

— Parenthèse fermée, dit Badolini, je reprends ma lecture :

« Divorcé le 7 janvier 1956 (Tiens, ça n'a pas été long…) Pas d'enfant. Pas remarié.

Carrière. Ah, la Carrière : secrétaire d'ambassade de Bucarest fin 1943 avec Paul Morand (Tiens, il a travaillé pour Vichy…) rayé des cadres à la Libération et réintégré dès 1947. Bon… Londres… Rio de Janeiro… Amsterdam, etc. 1956, entre au gouvernement comme chef de cabinet du ministre des « Affaires » féminines… C'était quoi ça ?

— Mais qu'allez-vous penser. Ce n'était pas osé ! Une simple anticipation, sous la Quatrième. Quinze jours d'existence.

— Qui était le ministre ?

Corentin prononça un nom très connu.

— Ça alors, s'exclama Badolini que Corentin vit se taper sur les cuisses pour la première fois depuis leur antique fréquentation. Ce vieux cochon à petites filles !

Il se rembrunit :

— Dites-moi, Corentin, c'est un indice, ça !

Corentin montra ses belles dents bien rangées dans un large sourire musculaire.

— Je ne vous le fais pas dire, Patron.

Le reste était une litanie de postes officiels de plus en plus conséquents et juteux, au plus haut niveau, et sous les ordres de personnages dont les noms et les photos font toujours aujourd'hui le bonheur des journaux télévisés. Et puis, brusquement, voici quatre ans, interruption brutale de la vie officielle. Saint-Loup « pantoufle », il rentre dans le privé.

— Pourquoi ? fit Badolini.

— Mystère et boule de gomme, mais j'ai mon idée en coin dans la tête.

Badolini épuisa le plus rapidement possible la liste des titres de P.D.G. et le nombre de jetons de présence dans les conseils d'administrations de France et de Navarre et tiqua sur le chiffre qui concluait le curriculum vitæ.

— Fortune estimée à 3 milliards ? s'exclama-t-il. Vous voulez rire.

— Oh non, fit Corentin en hochant la tête. Savez-vous à combien est estimé, seul, le château familial dont il a hérité à Tilly-Bercourt ? Huit cents millions anciens. Au passage, sachez qu'il n'y met jamais les pieds.

Badolini referma le dossier et leva le nez au plafond.

— On ne vous a pas engagé, Corentin, pour résumer des archives.

— OK, patron, fit Corentin, conciliant. Je croyais que nous étions d'accord sur un point.

— Et quoi ?

— Dès ce soir, j'épingle le curriculum au-dessus de mon lit, avec la photo du gars et avant peu, je vous le promets, je ferai une croix sur le curriculum et sur la photo à l'encre rouge.

Badolini rangea le tout dans son tiroir de droite après avoir contemplé un instant la photo de Saint-Loup.

— Belle gueule d'aristo, dit-il rêveusement. C'est né avec une cuiller d'or sous la langue…

Corentin, souriait. Son chef, du coup, s'énerva.

— Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ? Saint-Loup est en cheville avec tout ce qui compte dans Paris ! Vous ne l'aurez jamais.

Il se radoucit et, baissant le ton :

— Soyons sérieux. Rien ne prouve qu'il ait quelque chose *à* voir avec la disparition de Micheline.

Corentin se paya le luxe de le faire patienter et dit :

— En 1970, Saint-Loup venait d'être nommé à la tête d'une délégation chargée d'un voyage d'études d'un mois à travers la Sibérie quand on l'a remplacé dans les vingt-quatre heures. La veille au soir, il avait été découvert en train de sodomiser une gamine de dix-sept ans dans les toilettes d'une boîte de nuit à la mode. Fin de citation.

— Elle est de qui, la citation ? jeta Badolini aigrement.

— Charlus.

— Charlus ?

— *France-Soir* est peut-être un journal sinistre et indigeste comme un soufflé au Grand Marnier fait au Fernet-Branca, mais la demi-page de Charlus permet d'avaler le reste. Très drôle. Charlus. Et plein de tuyaux.

— Il a publié ça ?

— Non, bien sûr. Il me l'a raconté.

— Vous le connaissez personnellement ?

— Vieux copain. Il faisait les commissariats quand je débutais. Un mariole. C'est lui qui a trouvé l'assassin de José la Bécane, vous vous rappelez. Au seul vu d'un ticket de métro.

— Ouais, grommela Badolini, je me rappelle. Ça a chauffé, chez les types de la Criminelle.

— Bon. Charlus a grimpé. Les salons, le beau monde. Avec un seul smoking et du culot. Le Tout-Paris, c'est son aquarium. Le roi de la pêche au potin.

Badolini l'interrompit d'un geste.

— Pas de confidences à Charlus, hein ?

Corentin soupira.

— J'ai trente-cinq ans, patron…

— OK, fit Badolini, radouci. Mais le rôle de Charlus dans tout ça ?

— J'ai mon plan, se contenta de répondre Corentin. Encore vague, mais il me semble bon. Permettez-moi de ne pas vous l'exposer avant d'en être sûr.

Charlie Badolini ne put rien lui tirer de plus.

— Allez, je vous offre un verre à la fin du service, fit-il, conciliant.

*

**

Au bar du *Vert Galant,* quai des Orfèvres, côté Pont-Neuf quand on vient de la P.J., Badolini et Corentin abusèrent peut-être un peu du Ricard. Quelques amis de rencontre, qu'il avait fallu inviter. Et qui avaient rendu l'invitation.

Aussi M. le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la brigade mondaine, était assez éméché dans le taxi où Corentin l'emmena.

Celui-ci le déposa devant chez lui. Badolini s'extirpa péniblement du taxi en roulant des yeux et en soufflant.

— Faites gaffe, petit, fit-il. Saint-Loup, c'est du sale gibier. Faites gaffe.

Corentin le regarda hésiter jusqu'à sa porte et, hochant la tête, donna son adresse au taxi.

Corentin poussa un juron quand le taxi l'eut débarqué sur le trottoir, rue de Turbigo, en pleine bourrasque de mars. Il avait oublié de lui demander un justificatif. La course serait pour ses frais. Il regarda sa montre, les aiguilles dansaient devant ses yeux.

Il jura encore :

— J'ai trop bu moi aussi… Bon Dieu, dix heures déjà. Et Annie m'attend !

Il lui avait donné rendez-vous à huit heures et, s'il était en retard, ce n'était pas qu'il ait oublié. Simplement, il avait trop bu, et le temps avait passé sans qu'il s'en rende compte. Il s'insulta.

— Je vais être frais…

Le studio de Corentin était au quatrième, juste sous l'étage des chambres de bonnes d'autrefois, remplies d'étudiants aujourd'hui. On y accédait par

une quasi-échelle à se rompre les os, juste après une porte dont le loquet battait les nuits de vent.

À peine Corentin arrivait-il à son palier, la main dans la poche pour y prendre sa clé, qu'il entendit un grincement.

Ce bruit n'attira son attention que pour une seule raison : Corentin, à force de se lever les nuits de vent en râlant pour aller refermer cette fichue porte claquante, avait fini par faire une fixation sur tout ce qui grinçait à son palier.

Il s'arrêta net, intrigué : la porte était mal fermée, comme d'habitude, mais curieusement, elle ne claquait pas, bien qu'il fasse grand vent dehors. Elle ne bougeait pas, un rien entrouverte, comme si elle était maintenue de l'autre côté.

La vitre de la fenêtre donnant sur cour gémit sous une bourrasque plus forte, un courant d'air glaça la joue de Corentin.

La porte n'avait pas bougé…

Posément, Corentin sortit le trousseau de clés qu'il serrait à l'écraser dans sa poche, le fit tinter comme s'il cherchait sa clé et, refermant brusquement la main sur lui, courut sur la pointe des pieds se plaquer entre la charnière de la porte et le mur donnant sur la cour. La chance était avec lui : une rafale de vent avait fait siffler les aspirations de cheminée en zinc sur le toit voisin.

Ce qu'il vit alors ne le surprit pas, bien que son cœur se soit mis à battre à cent-vingt pulsations minute :

La porte s'entrouvrit doucement. Puis brusquement, elle jaillit, projetée en avant par une poussée furieuse, écrasant Corentin contre le mur.

Il avait prévu le coup et s'était protégé avec le coude en s'arc-boutant.

Aussitôt, il renvoya la porte de toutes ses forces. Le battant cueillit de plein fouet l'incroyable masque de clown qui venait d'apparaître.

Corentin se jeta en avant pour ceinturer le type.

Mais, quand on a trente-cinq ans et six Ricard à jeun dans les veines, les réflexes, ce n'est plus ça. Corentin ne trouva que le vide, d'abord, devant lui et puis, dans un feu d'artifice sur grand écran, son menton vint faire la bise à la rampe d'escalier.

Dix secondes plus tard, cueilli d'un direct du gauche en plein estomac, il était à genoux. Deux mains gantées, énormes, le soulevèrent comme une

serpillière et les gifles commencèrent à pleuvoir. Le passage à tabac en règle.

À la salle de judo, Corentin avait une réputation enviée de sang-froid. Les premières gifles eurent exactement l'effet contraire à celui voulu.

Elles le dessaoulèrent complètement.

Avec un hurlement digne des derniers tigres à fourrure des forêts d'Hokkaïdo, Corentin sabra d'un double retour de manchette les avant-bras du type, juste au creux du coude. Imparable : les avant-bras deviennent comme du coton quand le coup est bien appliqué.

Le type grogna et se recula, les bras ballants comme ceux d'un pantin.

Corentin, avec un deuxième cri, se jeta sur sa gorge.

Mais il n'avait pas été assez giflé, les réflexes le trahirent comme tout à l'heure. Il loupa la gorge d'un millimètre. Tout ce qu'il réussit à faire, ce fut d'arracher l'élastique du masque.

Il heurta le mur tandis que le type esquivait, et vira comme un ressort. Trop tard. Déjà la haute silhouette massive dévalait l'escalier.

Il resta là, haletant, appuyé à la rambarde. Tenant toujours le masque de clown à la main.

— À quoi joues-tu ? demanda Annie, surgie sur le palier.

Il nota en se massant les joues que la vue du masque de clown, pendant à sa main, la faisait pouffer de rire. Il nota ensuite quelle avait oublié de passer une robe de chambre sur sa chemise de nuit, et enfin, quelle enfonçait très loin sa langue dans sa bouche quand elle l'embrassa.

— Tu m'écrases les pieds, dit-elle en le repoussant.

Ils rentrèrent et, tout de suite, il vit la table mise, avec de jolies bougies allumées un peu partout. Une bonne odeur de poulet à la cocotte venait de la cuisine.

— Je croyais qu'on devait aller au restaurant, fit-il, déjà renversé comme une crème.

Annie se remit une mèche en place.

— Tu vois que tu as eu raison d'être en retard, dit-elle.

Elle se tenait à contre-jour dans la lueur des bougies. Et Corentin sentit que son pouls remontait à cent-vingt : le nylon des chemises de nuit

d'aujourd'hui est impitoyable. Impossible de faire croire qu'on n'est pas nue dessous.

Annie l'arrêta du geste.

— À quoi jouais-tu ? répéta-t-elle.

Il se rappela une réflexion de son père, se débarrassa du masque sur la cheminée où pétillait un joli gin préparé de main experte.

— À la défense passive, dit-il et, désignant la table et les bougies :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Annie prit l'air étonné.

— C'est la Saint-Boris, non ?

Il resta planté, bouche bée. Alors Annie fit une petite moue déçue :

— Tu ne veux vraiment pas dénouer le paquet-cadeau ?

Il parcourut la pièce des yeux, sans rien trouver.

— Idiot, le cadeau est ici.

Elle se tapotait la poitrine du doigt et il éclata de rire. Un petit nœud rose retenait sa chemise de nuit à cet endroit là. Il tira, et la chemise de nuit glissa à terre.

Le poulet était un peu brûlé quand Annie le servit. Corentin reposa vivement son couteau.

— Tu te fiches de moi ! lança-t-il, hilare, en désignant la volaille du doigt.

Annie s'avança, les coudes sur la table, et Corentin vit s'arrondir ses seins à la lueur dès bougies.

— Tu es mon poulet, non ?

— Et toi, ma cocotte… Ça va, j'ai compris, mais j'ai été long.

— Tu as des excuses, fit-elle en jetant un long regard au masque qui, sur la cheminée, continuait à se moquer d'eux.

Corentin voulait aider Annie à desservir.

— Tu as eu des émotions, laisse-moi, dit-elle.

Il la regarda évoluer, toujours nue, tandis qu'elle s'activait.

— Dis-moi, chuchota-t-il en l'arrêtant par le bras, mais on pourrait se voir plus souvent, non ?

Annie fit une moue de dépit.

— Hélas, dit-elle, pas plus d'une fois par semaine. Je ne suis plus au chômage. Mon seul soir de relâche, c'est le lundi.

— Quoi ? Tu travailles le soir ?

Elle s'étira, esquissant un pas de danse.

— Oui, dit-elle, je suis danseuse artistique dans un cabaret, *la Paloma.* Tu connais ?

— Oui, fit Corentin. C'est même assez osé comme endroit.

— Oh, fit Annie, blasée. Le boulot, c'est le boulot.

— Ton nom de scène ?

Elle rit. Et ses seins se secouaient :

— Barbara Callipyge, fit-elle, l'air gourmand.

Elle se retourna prestement les reins cambrés.

— Ça ne te paraît pas bien trouvé comme surnom ?

CHAPITRE XIII

Le commissaire divisionnaire Badolini se tourna vers son adjoint Dumont.

— C'est dingue ! s'exclama celui-ci.

— Oui, répondit Corentin sombrement, je sais. C'est plutôt rare de voir un suspect casser la gueule d'un poulet pour l'intimider… C'est même con, je dirais. Mais… Badolini sourit.

— Ça doit être un gars dont vous avez fauché la petite, Corentin…

Badolini poussa un soupir.

— Ça fait quand même plaisir de vous voir debout, et intact. Que comptez-vous faire ?

La réponse jaillit du tac au tac.

— Coincer Saint-Loup le plus vite possible.

Se levant Badolini se mit à faire son éternel tour de bureau des grandes situations avant de revenir s'asseoir pour parler :

— Pourquoi vous acharner sur M. de Saint-Loup ? reprit-il doucement.

Il stoppa d'un geste Corentin qui voulait l'interrompre.

— Je sais, son nom sur le papier à en-tête de la Safirac. Ça ne prouve rien. D'ailleurs, lisez. M. Lambresac nous a envoyé ceci :

Il tendit une série de feuillets agrafés à Corentin. Celui-ci put lire que, six mois plus tôt, la Safirac avait engagé un certain Patrick Morel comme chauffeur. Au bout de deux mois, il avait été mis à la porte. Il avait volé une importante liasse de dollars chez M. de Saint-Loup.

« Tout y est. Doubles des bulletins de salaire, etc.

Puis il lut la lettre de Lambresac. Adressée au grand patron, dans des termes qui prouvaient qu'il le connaissait personnellement. Lambresac lui demandait, avec des phrases vibrantes d'indignation, d'empêcher une bonne fois pour toutes cet imbécile de petit flic nommé Corentin de continuer à jouer les James Bond de bas étage.

Corentin blêmit.

— Je devine ce que vous allez me dire. Patrick concoctait sa vengeance. Il était capable de tout. Et s'il a brûlé ses papiers, c'était par crainte d'une perquisition après ma première visite. Ça se tient, évidemment. Mais, quand même, il a été supprimé !

Badolini se voûta, l'air fatigué.

— Enfin, mon vieux, vous avez besoin de vitamines. Qui l'a supprimé, ainsi que Jupien ? L'organisation de trafic de drogues, – et sans doute aussi la traite des Blanches – dont ils étaient des maillons. C'est clair comme 2 et 2 font 4. Bon Dieu, qu'est-ce qui vous fait conserver cette trogne butée qui continue à croire dur comme fer que MM. de Saint-Loup et Lambresac sont dans le coup ?

« La blonde fréquentait Saint-Loup, et alors ? Ce n'est pas interdit. Vous déraillez, Corentin. Saint-Loup est un Monsieur en place, solidement installé, c'est quelqu'un d'honorable. Pourquoi diable voulez-vous le mêler à une affaire d'enlèvement de fille ? Ça ne tient pas debout. Continuez à l'enquiquiner, et vous allez sérieusement vous faire taper sur les doigts.

Corentin serra les poings.

— D'accord, ça ne tient pas debout et je suis un imbécile. Mais, monsieur le Divisionnaire, pourquoi est-ce juste après ma visite à Lambresac qu'un gaillard à masque de clown vient tenter de me passer à tabac ?

Badolini avait l'air de plus en plus fatigué :

— On dirait vraiment que vous ne connaissez pas les méthodes des gros trafiquants. Sachant que vous aviez vu Patrick et Jupien, ils se sont dit

qu'ils vous avaient peut-être trop parlé. Ces types n'hésitent devant rien. Ils ont voulu vous intimider.

Il rêva :

— J'ai bien envie de vous envoyer à la campagne quelque temps.

— Pas question, grogna Corentin furieusement.

— Au moins, changez d'appartement pour l'instant.

— Je n'en vois vraiment pas la nécessité.

— Tête de lard, soupira Badolini. Bon, je vous donne jusqu'à ce soir pour réfléchir et décider de choisir la raison. À savoir : ficher la paix à M. de Saint-Loup et orienter vos recherches dans une voie sérieuse. À dix-neuf heures, nous sommes convoqués tous les deux chez le Dirlo. Vous voyez pourquoi, non ?

Corentin se retint pour ne pas claquer la porte en sortant.

*

**

Corentin avala son déjeuner au mess de la rue Chanoinesse avec un lance-pierres. Son après-midi promettait d'être chargé.

Un peu avant quinze heures, il sonnait à la porte d'un superbe appartement, avenue Matignon.

Il lutta pour ne pas se laisser impressionner par le luxe du salon. Ni par les minauderies de l'élégante personne qui l'accueillit.

À quarante-cinq ans, Zézette, ex-comtesse Vaugoubert de Saint-Loup, avait su conserver cet émouvant sex-appeal qui faisait encore rêver Badolini au souvenir de ses photos.

Elle était en deuil. Mais son corsage de soie noire s'ouvrait un peu trop sur une chair mate où il devait être bon de glisser la main. Et les longues jambes gainées de nylon, noir aussi, parurent se moquer de relever un peu trop haut la jupe quand elles se croisèrent, tranchant sur le velours beige du canapé.

Corentin n'était pas là pour la bagatelle et se ferma. Les femmes à hommes comprennent vite. Zézette poussa un soupir.

— Pardonnez-moi de vous recevoir aussi tristement vêtue, dit-elle. Je viens d'avoir un grand malheur.

Tout le temps qu'elle s'expliqua, Corentin ne bougea pas d'un pouce, bouche bée.

Puis il lui posa question sur question à propos de Saint-Loup.

Elle n'en esquiva aucune. Elle paraissait garder une rancœur aussi violente qu'à son divorce à l'égard de son ancien mari.

— Au moins, conclut-elle, il a eu l'élégance de ne pas me laisser dans le besoin.

Elle parcourait des yeux l'immense salon tendu de tissu. Corentin, qui faisait les expositions à ses moments perdus, avait vite calculé la valeur des tableaux et des gravures accrochés aux murs. Il y avait, rien qu'en tableaux, pour une bonne centaine de millions.

Avant de s'en aller, il demanda la permission de téléphoner. Sa conversation avec une secrétaire fut rapide. La personne qu'il demandait n'était pas là.

Dans la contre-allée, il regarda sa montre : seize heures. La convocation du Directeur n'était qu'à dix-neuf heures. Il avait juste le temps d'aller voir un film et s'engouffra dans une salle des Champs-Elysées.

En sortant, il aurait été bien incapable de raconter l'intrigue qu'il venait de « suivre ».

Le grand patron avait l'air aussi ennuyé que Badolini le matin quand il reçut Corentin.

Il lui reparla d'abord de la lettre de Lambresac, le mit en garde et conclut d'une voix douce mais ferme :

— Vous vous avancez en terrain miné, Corentin.

— Ce n'est pas Lambresac qui m'intéresse, monsieur le Directeur, avança Corentin avec prudence. Visiblement, il ne s'agit que d'un comparse. Le gros morceau s'appelle Saint-Loup.

— Parlons-en, dit le Dirlo en jetant un regard en coulisse à Badolini, qui n'avait pas pipé mot depuis le début. Si M. Lambresac m'a écrit, M. de Saint-Loup, lui, m'a téléphoné, pas plus tard qu'il y a une heure. Il est fou de rage et menace de faire jouer ses appuis… Corentin, M. de Saint-Loup a une sœur, vous le savez. Mais savez-vous avec qui elle est mariée ?

— Non, monsieur le Directeur, fit Corentin, décontenancé.

— Avec le chef de cabinet du ministre de l'Intérieur. Ils étaient ensemble aux Sciences Politiques. C'est M. de Saint-Loup qui lui a fait connaître sa sœur. Vous voyez ce que je veux dire ?

Il fixa Corentin presque durement.

— Comprenez bien une chose, mon vieux, reprit-il. Je vous fais confiance, je connais vos qualités. Mais vous n'ayez rien pour l'instant, absolument rien qui vous permette de faire les Don Quichotte contre un des personnages les plus importants du Tout-Paris de la politique et du monde des affaires. Insistez, et nous allons tous sauter. Vous, M. Badolini, et moi-même.

Il cala ses coudes sur le cuir doré de son bureau Empire du Mobilier national :

— Laissez tomber, c'est un ordre.

Corentin coula un regard vers Badolini, mais celui-ci contemplait le ciel à travers les vitres. Une sourde rage monta en lui.

— Monsieur le Directeur, avant de vous obéir, donnez-moi cinq minutes commença-t-il entre ses dents.

— Accordé, fit le directeur de la P.J. l'air fatigué. Mais pas plus, je suis très occupé.

— Je suis d'accord avec vous, monsieur le Directeur, reprit Corentin, rien n'étaye vraiment mon intuition. Je veux dire, rien qui soit le plus mince début de preuve. Pourtant, je vais vous demander de me laisser poursuivre mon enquête, et dans le sens que vous savez.

— Vous avez un élément nouveau ?

— Plusieurs, monsieur le Directeur, fit Corentin, et il ajouta, avec une moue modeste : Ils sont maigres, je le reconnais, mais je vous en prie, écoutez-moi. Je vous laisse juge. Après, dites-moi si je dois poursuivre ou non. J'obéirai, dans un cas comme dans l'autre.

Le haut fonctionnaire posa les deux mains à plat sur son bureau :

— Allez-y, Corentin.

Ce dernier, visiblement, cherchait à garder son calme. Le haut fonctionnaire le fixait avec des yeux qui disaient : « Allez-vous vous décider à me ficher la paix ? »

— Le premier élément, commença Corentin se trouve en post-scriptum du rapport que le Marshall Eddie W. Mosley Jr, de San Francisco, a bien

voulu m'envoyer à ma demande. Vous permettez ?

Il avait sorti un feuillet de sa poche et se mit à lire :

— Mosley, reprit-il, écrit ceci : « Découverte lors d'une perquisition, enchaînée dans la cave d'une villa louée par une communauté hippie, une jeune Française a raconté qu'elle avait pris goût à ce supplice près de Paris, dans la maison d'une banlieue appelée Saint-Cloud. Selon ses propres termes, elle y avait été « dressée » par un quinquagénaire nommé Morel. Puis, toujours selon ses propres termes, ce Morel l'avait « vendue » à un Américain de passage. Emmenée aux Etats-Unis, elle n'avait pas donné satisfaction à son nouveau « maître » qui l'avait abandonnée purement et simplement. Interrogés, les hippies de la communauté ont révélé que depuis son arrivée chez eux, cette fille exigeait qu'on la soumette à des tortures et des mortifications d'une complication extrême. Il fallait en particulier lui faire porter un collier et une laisse de chien, la fouetter au moins une fois par jour. Examinée par nos médecins, cette jeune fille avait tous les signes cliniques d'une intoxication poussée au médicament que vous savez.

— Le rapport de tout cela avec M. de Saint-Loup ? Il ne s'appelle pas Morel que je sache ?

Corentin se tut un instant, comme pour ménager ses effets.

— J'y viens, reprit-il. J'ai montré la photo de Saint-Loup à ce sommelier du restaurant dont je vous ai parlé. Il a formellement reconnu le soi-disant Morel. Ensuite, en début d'après-midi, je suis allé trouver une dénommée Zézette qui, monsieur le Directeur, a été trois mois, en 1955, l'épouse légitime d'Henri Vaugoubert de Saint-Loup.

« C'est Zézette qui a demandé le divorce. Et non seulement elle a obtenu une pension plus que confortable mais aussi l'achat à son nom d'un appartement qui, croyez-moi, vaut une petite fortune.

« Zézette m'a répété pourquoi elle a demandé le divorce : son mari la séquestrait, nue, collier et laisse de chien au cou. Il la fouettait tous les jours, et je passe sur le reste des déviations… Evidemment, à l'époque, la drogue à mater les filles n'existait pas. Ce n'est pas tout. Parfois, il l'emmenait dans des hôtels de passe. Et le nom qu'il inscrivait sur la fiche, c'était Morel.

« Puis j'ai téléphoné de chez Zézette à la Safirac, tout à l'heure. J'ai demandé à parler à M. Lambresac en me faisant passer pour un client. La

secrétaire m'a répondu que M. Lambresac était en voyage d'affaires aux Etats-Unis.

— Ce n'est pas interdit, coupa le haut fonctionnaire.

— Pardonnez-moi, je n'ai pas fini, dit Corentin. M^me^ Puget, la mère de Micheline est à l'hôpital depuis hier : cure de sommeil.

Le haut fonctionnaire ne bougeait pas.

— Continuez.

Corentin remit sa cravate en place :

— Avant d'épouser M. de Saint-Loup, Zézette Boucheron était coiffeuse à Alger, rue Michelet. Dans l'un des nombreux salons de coiffure qu'un certain José Morel possédait à la fois à Alger, Oran et Constantine. Ravissante – elle l'est toujours – elle devint la maîtresse de José Morel et lui donna un fils, prénommé Patrick, José, André. Seulement, José Morel était marié. Il paya la nourrice du gosse, et la mère s'enfuit tenter sa chance à Paris. M. de Saint-Loup a fait sa connaissance au Festival de Cannes, l'année suivante. De starlette fille-mère, elle est devenue comtesse en deux mois. Pas pour longtemps, je vous ai expliqué pourquoi…

— Alors ? fit le Big Boss.

— Alors, M. de Saint-Loup, tout détraqué qu'il soit, a de bons côtés : il s'est occupé du gosse et lui a payé une bonne éducation… avant de s'en servir comme rabatteur. Bontés qui ne l'ont pas empêché, d'après moi, de le faire froidement exécuter.

Le haut fonctionnaire eut une moue choquée.

— Rien ne vous autorise à dire cela ! D'ailleurs, cela regarde la Criminelle…

Buté, Corentin ne répondit pas.

— Mon cher Corentin, commença le haut fonctionnaire du ton feutré de ceux qui luttent pour ne pas se rouler par terre de colère, je vais vous faire une proposition. Et uniquement parce que c'est vous. Un bon policier. Solide. Actif. Malin. Je vous donne huit jours de délai pour tenter votre chance. Pas un jour de plus. Vous serez tout seul. J'interdis à quiconque, M. Badolini y compris, de vous aider. Vous vous débrouillez. Ni vu ni connu. Au moindre impair, je vous lâche. Compris ?

« De deux choses l'une. Ou vous m'apportez les preuves de la culpabilité de M. de Saint-Loup. Ou vous laissez définitivement les gens de la

Criminelle s'occuper de ces deux meurtres.

— Merci, monsieur le Directeur, dit Corentin.

Avec une certaine amertume. Il sentait que le haut fonctionnaire ne lui avait jeté cet os à ronger qu'en raison de ses états de service.

Qu'il ne croyait pas une seconde à la culpabilité de Saint-Loup.

Il fit craquer une à une les jointures des deux mains pour se calmer.

— Corentin, dit enfin le directeur de la P.J. entre ses dents, vous êtes un garçon intelligent mais imprudent. Si M. de Saint-Loup apprend que nous le soupçonnons, à tort, d'une telle abomination et que nous enquêtons sur lui ou dans son entourage, il risque de réagir violemment. Je ne voudrais pas que vous vous retrouviez muté à Amiens ou à Brive-la-Gaillarde, dans l'intérêt du service…

« Sans compter, se dit in petto Corentin, qu'il serait le premier à essuyer les coups. »

— Monsieur le Directeur, dit-il d'un ton radouci, puis-je vous demander une faveur ?

Une ombre passa sur le visage du haut fonctionnaire.

— Oui.

Corentin sourit :

— Est-ce trop vous demander de téléphoner à M. de Saint-Loup pour lui dire que vous m'avez enjoint de stopper immédiatement l'enquête dans sa direction.

— Pas le moins du monde, dit le directeur.

Avec soulagement.

Il se leva, signifiant la fin de l'entretien.

CHAPITRE XIV

Corentin et Char lus venaient juste de s'installer quand le rideau de scène s'ouvrit, sans se presser, comme à regret. Une véranda de maison coloniale apparut, sur toile de fond peinte en savane, avec un baobab sur la droite. Un rugissement de lion ponctua l'ouverture totale du rideau et celui qui l'avait manœuvré apparut, bâillant comme après un effort épuisant.

C'était un Noir immense, musculeux, vêtu d'un pagne minuscule qui révélait plus qu'il ne la cachait une virilité herculéenne.

Tandis qu'une musique à base de tams-tams s'élevait, le Noir consulta d'un air très inquiet sa montre chromée. Puis il regarda au loin dans la savane, la main sur le front. Un vrombissement de moteur maltraité retentit, assourdissant dans l'exiguïté de la boîte de nuit où luisaient cent paires d'yeux que l'explosion d'une bombe H n'aurait pas détournés de la scène. Cent paires d'yeux d'hommes à peu près exclusivement. Corentin était à gauche, à la deuxième table, avec Charlus.

Envoyée par une diapositive glissée dans un projecteur au fond de la salle, l'ombre d'une Land Rover s'immobilisa sur la droite de la toile de fond et une amazone en tenue de chasse surgit sur la scène, bottée, chapeau de brousse sur la tête.

Le Noir se leva prestement en roulant les yeux, mais pas les « R ».

— Oh, Ma'ame. Tu es en 'eta'd… Missié t'attend. Pas content.

La fille prit l'air effrayé. Le Noir lui sourit, bon bougre.

— Il vaut mieux lui fai'e une gentillesse avant… Ti sais quoi ?

Il roulait les yeux de plus belle, et la fille faisait oui de la tête, l'air contrit.

Alors le Noir alla prendre au mur un long fouet de cow-boy et se mit à le faire claquer vigoureusement autour de lui en criant :

— À poil, la femme blanche !

Puis il s'étendit contre la véranda et parut s'endormir.

La fille avait commencé à se déshabiller. Au rythme du tam-tam. Elle mit bien cinq minutes avant d'apparaître en soutien-gorge, slip et bottes, son chapeau de brousse toujours sur la tête.

Sa chemise et son pantalon avaient volé vers le Noir, qui n'avait pas bronché.

À présent, elle dansait. Déchaînée dans la musique qui s'était amplifiée, à crever les tympans.

Successivement, le chapeau de brousse, puis le soutien-gorge allèrent atterrir sur le Noir, qui ne bougeait toujours pas.

La fille se mit à faire tressauter sa poitrine, avec de longues et savantes ondulations du buste qui la jetaient finalement cabrée en arrière, gorge renversée. Elle avait une ravissante poitrine ferme et dense, avec les pointes maquillées en rouge.

Subitement, elle se mit de dos, jambes écartées, et ne bougea plus.

Charlus soufflait comme un phoque à côté de Corentin. Son gros ventre de fêtard abusant des bons alcools et de petits plats débordant de sa ceinture.

Lentement, la fille se cambra, creusant les reins. On ne voyait de son cache-sexe qu'une mince lanière passant entre les fesses, et retenue, en haut, par un petit nœud.

La fille s'agenouilla, toujours secouée au rythme de la musique, toujours de dos. Elle posa les mains par terre, ondula encore et s'immobilisa soudain. La musique s'était arrêtée.

La main atteignit le nœud, et elle tira, comme à regret. Alors, le cache-sexe glissa par devant sous elle, mais il restait suspendu, maintenu par la lanière.

Dans un silence absolu, la fille se baissa, posa les coudes à terre, se prosterna encore plus jusqu'à ce que son visage touche le sol.

On ne voyait plus d'elle que sa croupe tendue sous les projecteurs.

Le Noir dormait toujours.

Le tam-tam reprit, très lent ; la croupe se mit à onduler.

Le tintamarre se déclencha de nouveau, furieusement syncopé, et la croupe offerte sembla prise de folie.

Elle se secouait avec de brusques coups de reins cadencés. D'un coup, elle se retourna et, de face, maintenant, se retenant en arrière sur ses bras et ses jambes écartés, releva le ventre, cambrée.

Enfin, elle se redressa comme à regret et, dans une interminable danse du ventre s'approcha du Noir endormi, le dépassa et entra dans la maison.

Le silence revint.

Quinze secondes plus tard, la fille ressortait, haussant les épaules, l'air déçu. Un ronflement sonore s'échappait de la porte ouverte. La musique éclata de nouveau, et la fille se lança dans une ahurissante danse frénétique, se caressant les seins et le ventre mimant une crise d'hystérie érotique.

Elle s'arrêta net et se tourna lentement vers le Noir, sourit et, ondulante, vint se coucher contre lui.

Un hurlement de lion retentit, et la lumière s'éteignit d'un coup.

— Eh bien, mon poulet ! glissa Charlus à l'oreille de Corentin dans le déchaînement des applaudissements, j'aimerais bien l'avoir dans mon lit, celle-là.

— D'abord, gronda Corentin, je ne suis pas ton poulet, et puis…

Il s'arrêta ; le Noir réapparaissait entre les rideaux, à quatre pattes, flageolant :

— C'était… commença-t-il d'une voix mourante. C'était la vie cachée du Do'teu' Livingstone, avec Ba'ba'a Callipyge.

Il parut chercher son souffle et reprit :

— Callipyge, ça vient du g'rec. Ça veut di'e : qui a de belles fesses.

Et il s'effondra.

Corentin vida son whisky d'un trait et prit le bras de Charlus.

— Viens, lança-t-il d'un ton sans réplique et il l'entraîna vers les coulisses.

— Attends une seconde, dit-il avant de frapper à la porte de la troisième loge, bousculé par la fille du numéro suivant qui courait vers la scène en grande robe de bergère Louis XV.

— C'est Boris, fit-il.

— Entre.

Assise nue devant sa glace, Annie lui tendit sa jambe droite.

— Aide-moi à ôter mes bottes, dit-elle.

Il obéit sans rien dire.

— Alors, questionna-t-elle, d'un air inquiet, je t'ai plu ?

— Je ne croyais pas que c'était exactement ça, les danses « artistiques » dont tu me parlais, remarqua-t-il mi-amusé, mi-choqué.

Il prit l'air étonné, et s'étira sur sa chaise.

— Tu n'as pas aimé ?

Les yeux de Corentin se voilèrent, et la chaleur qui avait dévoré son ventre tout le long du spectacle augmenta brutalement.

— Si, avoua-t-il. Beaucoup.

Elle se leva, vint s'appuyer contre lui.

— Tant mieux. Tu sais, j'ai pensé à toi tout le temps sur scène. J'ai fait mon numéro pour toi.

Son ventre s'appuyait au sien. Ses lèvres effleuraient son visage.

— Vouai, grommela-t-il. Et puis les cinquante autres connards…

Elle lui mordit les lèvres à petits coups de dents :

— Et alors ? c'est avec toi que je pars…

S'écartant, elle commença à démaquiller le fond de teint. ‘

— Tu veux que je reste maquillée pour aller dîner ?

Il ne répondait pas tout de suite, en train de l'admirer. Puis il fit.

— Si tu veux.

D'un ton qui voulait dire « évidemment ».

En moins d'une minute, elle fut prête, un pull à même la chair, un jeans sans rien dessous, des *boots* de cuir fauve. Elle jeta son manteau sur ses épaules.

— Ce soir, c'est moi qui t'invite.

— Je suis deux, dit-il en ouvrant la porte. Je t'expliquerai pourquoi.

Elle répondit gaiement au sourire de Charlus, dont les petits yeux fouineurs la dévoraient.

— Eh bien, je vous invite tous les deux.

Corentin tomba sur le Noir à la sortie.

— On va poser Youssouf au passage, dit Annie, il habite sur le chemin.

Ils se serrèrent tous les quatre dans le taxi.

Durant le trajet, Corentin put apprendre, assez étonné, que le compagnon de scène d'Annie était un Malien, étudiant en sociologie et que son professeur, le fameux Georges Balandier, le considérait comme un de ses trois ou quatre petits cracks.

Alors, il se fit tout petit à sa place. Annie lui prit la main et tendit vers lui dans l'obscurité sa bouche.

Au restaurant, elle écouta avec le sérieux d'une écolière, indifférente aux regards d'envie des hommes, l'exposé que lui fit Corentin : – D'accord pour tout, conclut-elle sans hésitation. Et ne t'inquiète pas pour moi, je m'en sortirai.

*

**

Annie avait loué une chambre chez une vieille dame, avenue de Suffren. Il fallut marcher sur la pointe des pieds sans allumer le couloir pour aller jusqu'à sa chambre. C'était une petite chambre de jeune fille, avec des rideaux à fleurs, un lit bas. Les deux ou trois photos d'Annie en « artiste » épinglées au mur détonnaient singulièrement dans le décor si sage.

— Elle ne dit rien, ta vieille dame, en voyant ça ? demanda Corentin, le nez relevé vers une grande photo en couleurs sur papier glacé qui n'avait rien à envier en indécence au spectacle qu'il venait de voir.

— Penses-tu, dit Annie dans son dos. Elle trouve que je fais un métier formidable. Elle est déjà venue me voir, tu sais ?

Eberlué, Corentin se retourna et rougit presque.

Son pull relevé sur la tête, son jeans rabattu sur ses jarrets ouverts, Annie ondulait devant lui sur la couverture à fleurs du petit lit.

*

**

La propriétaire d'Annie, charmante avec une chaînette sur son corsage de dentelles, posa deux petits déjeuners sur la table de nuit.

— J'ai l'oreille fine, dit-elle, Annie. J'ai bien entendu que tu ne rentrais pas seule.

Elle souriait à Corentin, et semblait le trouver à son goût. Il détourna la tête gêné.

Quand elle fut sortie, Annie commenta fièrement en croquant sa tartine :

— C'est elle-même qui m'a proposé de m'apporter mon petit déjeuner le matin. Si tu n'avais pas été là, on aurait bavardé jusqu'à midi.

Son café avalé, Corentin jura en regardant ; sa montre. Il était dix heures.

— Merde ! Baba va encore gueuler comme ; un âne.

— Baba ?

Il rit et commença à expliquer, mais Annie ne l'écoutait déjà plus. Rabattant les draps, elle se serra contre lui. Il oublia Baba provisoirement.

Après, elle rit aux larmes en le voyant jurer en se rasant avec son petit rasoir électrique de femme. Redevenue sérieuse, elle reprit :

— Bon. On est bien d'accord. Demain à six heures, je vais au cocktail du Cercle interallié. Charlus est sûr que ton Saint-Loup sera là ? ; – Absolument sûr.

— Parfait. Comment je m'habille ?

— Convenable, fit Corentin, on va dans le beau monde.

— Tu parles ! Il est beau, ton monde de vieux.

— Enfin, pas trop convenable quand même, corrigea-t-il.

— Tu sais, dit-elle, rêveuse, il ne faut pas te faire de soucis pour moi. Ça m'excite ton histoire. Et j'ai confiance en toi. N'aie pas de remords. Je n'aime pas ce genre de type.

Il enfila son manteau et s'approcha d'elle pour l'embrasser. Elle se dressa et se serra contre lui :

— Tu reviens quand ?

De son salon où elle brodait, la vieille dame fit un petit signe affectueux à Corentin quand il passa.

*

**

La cave était vaste et profonde. Du salpêtre suintait de la voûte. Les chaussures de Saint-Loup collaient au sable détrempé du sol. Il huma l'air glacial qui sentait le rat et la pourriture, et il sourit.

— L'autre cave est plus sèche, fit remarquer l'agent immobilier avec empressement.

— Aucune importance, fit Saint-Loup. Allons faire le tour du parc, je suis pressé.

Le vieux manoir, luxueusement retapé et aménagé par un marchand de biens juste avant un revers de fortune, était la douzième visite de Saint-Loup depuis huit jours, et il luttait pour dissimuler sa satisfaction. Reparti prospecter très tôt ce matin, il commençait à désespérer. Le type de l'agence venait de lui trouver exactement ce qu'il cherchait, dans cinq hectares d'un parc splendide à l'anglaise.

Paris n'était qu'à vingt minutes de voiture, la maison, couverte de lierre, avait un immense salon à cheminée de pierre, trois autres pièces de réception dont un billard, et deux étages, le deuxième mansardé. Une maison de gardiens attenante jouxtant un garage avec de la place pour trois voitures. Tout était d'un goût parfait, mais surtout, des murs de trois mètres cernaient le parc, et le premier voisin était à un kilomètre.

Les seuls travaux à faire : cimenter la cave, y sceller un anneau et y faire poser un radiateur. Quant au poteau à faire dresser dans l'un des salons du bas, rien ne serait plus rapide à réaliser. Même pas de doubles vitres à mettre pour étouffer les cris de Micheline : la maison était au centre du parc. Bien sûr, il faudrait trouver du personnel supplémentaire pour aider Roger.

Dès son retour à Saint-Cloud, Saint-Loup donna quelques coups de téléphone. Il était satisfait, en raccrochant. Cela sert d'avoir un bon réseau d'adresses. Dans moins d'une semaine, les travaux seraient terminés et le personnel supplémentaire trouvé. Il consulta sa montre : dix-huit heures. Un

peu tôt pour faire remonter Micheline du cachot… Mais il avait envie de la voir.

Sans qu'il lui ait rien dit, Micheline s'agenouilla sur le seuil du salon.

— Parfait, fit Saint-Loup. Je vois que tu retiens bien tes leçons.

Il réprima un sourire de satisfaction. Il pouvait commencer la désescalade dans l'administration de la drogue. Tout à l'heure, il téléphonerait à Cottard.

— J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, s'exclama-t-il gaiement. Dans quelques jours, nous allons nous installer dans un vieux manoir splendide, au milieu d'un grand parc.

Il se courba vers elle.

— Comme ça, tu seras vraiment séquestrée. Parce que, si tu le veux, on peut prendre ensemble une décision : une fois là-bas, tu n'auras plus le droit de sortir. D'accord ?

Elle lui embrassa les mains sans répondre.

— Dès qu'on s'y installera, reprit-il, je donnerai une petite fête. Pour pendre la crémaillère. En ton honneur.

Micheline hocha la tête, avec un sourire mécanique, le cerveau embrumé paralysé par la drogue. Elle avait beaucoup de mal à penser d'une façon suivie. Maintenant, elle percevait le monde extérieur par bribes incohérentes et lointaines. Les choses abstraites étaient trop difficiles désormais à concevoir. Son univers se bornait à quelques sensations : la faim, la fatigue, le désir, le plaisir, la douleur et surtout la joie presque animale de se sentir remarquée par celui qui était devenu le centre de sa nouvelle vie. Celui qui lui dispensait toutes les sensations, agréables ou désagréables qui ponctuaient son existence.

Par moments, très loin dans son cerveau, une petite voix criait qu'il fallait réagir, que c'était un cauchemar, que ce n'était pas cela la vie, mais c'était trop difficile de lutter, de suivre une idée jusqu'au bout.

Elle sentit avec plaisir la grande main dure de Saint-Loup lui flatter la poitrine et se concentra sur cette sensation agréable, chassant tout le reste de son cerveau obscurci.

CHAPITRE XV

Ravi du costume bleu qu'il s'était offert en grattant sur ses notes de frais, Corentin se tenait à l'angle du salon, côté jardin, au Cercle interallié.

En dépit de son apparence débonnaire, ses yeux étaient durs et ne quittaient pas une haute silhouette, de l'autre côté, au buffet. Celle d'Henri Vaugoubert de Saint-Loup.

Saint-Loup s'ennuyait ferme et buvait whisky sur whisky. Quelle bande de raseurs autour de lui ! Il soupira. Enfin, les obligations mondaines font partie de la vie…

Soudain, son visage se détendit. Il venait de voir entrer Charlus. Tant mieux ! Avec celui-là au moins on ne s'ennuyait jamais. Saint-Loup s'avança vers lui, ravi d'avance d'entendre les potins dont le journaliste était une mine inépuisable.

Mais c'est sans le regarder que Saint-Loup lui serra la main. Il ne pouvait détacher les yeux de l'apparition surgie au côté de la courte silhouette boudinée de Charlus.

Une ravissante jeune femme, très jeune.

Dans cette réunion de douairières collet monté et de jeunes bourgeoises sinistres à faire fuir un légionnaire, la fille arborait une extraordinaire robe

de cocktail sortie de l'imagination d'un couturier hétérosexuel sevré d'amour depuis six mois.

À l'œil allumé de Saint-Loup, Annie vit tout de suite qu'elle avait calculé juste en n'écoutant pas les conseils de Corentin.

Le fourreau noir qu'elle portait, décolleté dans le dos jusqu'à la taille, était ouvert devant comme si le couturier n'avait plus eu que juste assez de tissu pour ne pas dénuder les seins.

Avec ça, un coquin collier de perles ras du cou, les cheveux remontés en chignon et aux jambes, des bas gris foncés à couture.

— M. de Saint-Loup, Annie, fit Charlus, mondain, en sortant sa pochette pour s'essuyer la nuque.

C'était un vrai drame pour lui : il transpirait tout de suite dans l'atmosphère surchauffée des cocktails et des soirées.

Saint-Loup s'inclina, et Annie frissonna un peu au contact de ses lèvres sur le dos de la main.

Puis elle releva les bras, comme pour arranger son chignon. Ses seins faillirent jaillir hors du décolleté. Elle écouta les fadaises que Saint-Loup lui débita et lui répondit, avec un air engageant, qu'elle était heureuse de faire enfin sa connaissance.

— Je ne suis donc pas un inconnu pour vous ? se rengorgea Saint-Loup.

Elle sourit :

— Bien sûr que non. Et je vais même vous montrer que je vous connais bien. Vous n'êtes pas marié.

— Divorcé, rectifia Saint-Loup, avec une pointe de fatuité.

Annie eut un sourire ensorceleur.

— Comment se fait-il qu'un homme aussi… aussi séduisant que vous, soit seul dans la vie ?

Saint-Loup lui glissa un regard entendu.

— Je suis un célibataire endurci. Le mariage m'a vacciné, que voulez-vous boire ?

Il vira vers Charlus, l'air contrit.

— Oh pardon, mon cher Charlus, je suis déjà en train d'essayer de vous voler Annie ! Je suis incorrigible.

Annie s'excusa et se dirigea vers les toilettes. Volontairement. Il fallait laisser Saint-Loup interroger Charlus. Il regarda longtemps la longue silhouette ondulante qui s'en allait.

— Félicitations, mon cher. Vous avez vraiment décroché le gros lot !

Charlus secoua la tête, désolé.

— Si ça pouvait être vrai… Ce n'est qu'une copine. Annie n'a pas besoin de moi. Je crois qu'elle vise beaucoup plus haut. Il faut dire, avec son physique…

Saint-Loup s'avança avec précaution.

— Elle a un ami ?

— Je ne crois pas, fit Charlus. Moi, je ne la sors que pour lui servir de repoussoir.

— Elle vient d'où ? Qui est-elle ? demanda Saint-Loup, de plus en plus intéressé.

Charlus se rapprocha encore, et dit à voix basse :

— Vous connaissez *la Paloma,* cette boîte de strip-tease de Montparnasse !

— Oui, vaguement.

— Annie, c'est la vedette.

Saint-Loup faillit s'étrangler dans son verre :

— Quoi ?

— Si vous la voyiez sur scène ! il faudrait vous attacher à votre siège.

Il insista :

— Un soir, la Mondaine va boucler la boîte. Elle va trop loin.

— Bon Dieu, grogna Saint-Loup, il faut que vous m'emmeniez la voir le plus vite possible. Ce soir !

Charlus tendit son verre à un garçon :

— Rien de plus facile. Mais attention si vous avez une idée derrière la tête. C'est une redoutable, Annie.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'elle vous fera marcher comme un toutou.

Il rêva un peu en regardant Annie qui revenait, scandaleusement provocante dans son indifférence étudiée, créant le silence sur son passage.

— J'en sais quelque chose, soupira-t-il.

Annie écouta Saint-Loup lui demander l'autorisation d'aller la voir ce soir, en soufflant paisiblement une longue bouffée de sa Dunhill.

— Pourquoi pas, dit-elle en soutenant son regard. J'aime que la salle soit pleine.

Elle ajouta, en le regardant droit dans les yeux :

— J'espère que vous ne serez pas choqué…

C'était une invite au second degré tellement évidente que Saint-Loup se sentit transporté de joie. Ça marchait ! Annie se tourna vers Charlus.

— Sois gentil, mon chéri. Va téléphoner à *la Paloma* qu'on réserve la table du milieu, au premier rang, pour ton ami.

En voyant partir Charlus, Corentin s'avança vite entre les couples. Il le rejoignit aux téléphones.

— Alors ?

— C'est bien parti. Tout se joue ce soir.

— Parfait. Je vous ai observés. Vous avez été parfaits tous les deux. Je te revaudrai ça.

— J'y compte bien, répliqua Charlus en riant.

Charlus parti, Annie adressa un éblouissant sourire à Saint-Loup.

— Je vous donne la meilleure place.

Il prit la balle au bond et lui demanda la permission de l'emmener dîner, après son spectacle.

Annie lui tendit son verre pour qu'il le dépose sur le buffet et remarqua avec un sourire ambigu :

— Vous ne perdez pas de temps. On verra, si je ne suis pas trop fatiguée.

En la quittant, Saint-Loup sortit une cigarette, l'alluma nerveusement, suivant des yeux la somptueuse silhouette. Il la voulait. Tout de suite. Totalement. Il en avait mal partout.

*

**

Charlus avait raison. Pendant le numéro d'Annie, Corentin, caché dans un coin d'ombre, se répétait que son devoir de flic de la Mondaine aurait été, après le spectacle, d'aller trouver le patron de la boîte pour mettre le holà à ce qui se passait sur scène. Vraiment, Annie mettait le paquet.

Jamais encore, dans sa vie d'inspecteur habitué aux boîtes et aux cabarets, il n'avait vu une strip-teaseuse apporter autant de provocation à son numéro.

Annie ne frisait pas l'indécence, elle la dépassait au-delà de toutes les limites permises.

Quand elle eut enlevé son soutien-gorge, elle vint s'agenouiller à un mètre de Saint-Loup et, les bras en croix, elle se mit à faire onduler sa poitrine en le fixant droit dans les yeux.

Puis elle se releva comme à regret et, quand elle se prosterna de dos, le moment venu de se débarrasser de son cache-sexe, elle mima avec un tel réalisme les soubresauts d'une fille forcée que Corentin en eut l'estomac bloqué.

Youssouf, lui aussi, avait ajouté un peu de piquant à son rôle : au lieu de dormir, il était plongé dans *Anthropologiques*, le dernier ouvrage de Balandier.

À la fin, Saint-Loup, figé sur sa chaise devant son verre encore plein, reçut en pleine poitrine le cache-sexe qu'Annie lui jeta avant de disparaître.

En coulisses, Serafini, le patron, se précipite vers Corentin :

— Elle est devenue folle !

Il se tordait les mains.

— Je vous en prie, monsieur l'inspecteur. Pas de rapport ! Je vais lui passer un de ces savons !

— Bon, ça va, dit Corentin. Mais qu'elle ne recommence pas. Sinon je vous fais « tomber »… Et vite fait.

*

**

Sur scène, au rythme d'une valse viennoise, une grande brune se débattait avec sa robe d'Ophélie.

Dans la salle, trois hommes ne prêtaient pas la moindre attention à elle, le barman, trop occupé à astiquer ses verres, Corentin et Saint-Loup.

Eux, c'était Annie qu'ils suivaient des yeux. Corentin, caché dans l'ombre, fixait Saint-Loup, assis au bar avec elle. L'ayant fait attendre près de trois quarts d'heure à la porte de sa loge, Annie était sortie, fière comme au cocktail, mais vêtue cette fois d'une ample blouse grise à la russe serrée au cou par un col officier, avec des manches bouffantes sur les poignets mousquetaire. Sa taille était prise dans une longue jupe de velours de soie mauve. Ses cheveux étaient relevés en chignon et maintenus par un ruban. Une cape de soirée négligemment jetée sur les épaules, elle avait dévisagé l'un après l'autre les deux hommes qui l'attendaient, aussi transis l'un que l'autre : Saint-Loup et un Arabe. Elle avait paru hésiter, puis elle avait souri à Saint-Loup.

— Allons dîner, avait-elle dit simplement.

Et elle était partie vers la salle sans se retourner.

À présent, le visage rouge dans le reflet de la petite lampe du bar, Saint-Loup voulait absolument savoir ce qui la poussait à s'exhiber tous les soirs avec une telle audace. Était-ce le besoin d'argent ?

— Pas du tout, répondit-elle, l'air vexé. J'ai de quoi vivre et largement.

Il voulait des détails, mais elle le coupa sèchement.

— Ça ne vous regarde pas.

Accusant le coup, il se radoucit :

— Alors, pourquoi ?

— J'aime ça. Et puis, c'est ma manière de draguer à moi.

Elle eut une petite moue de dédain :

— C'est toujours la ruée, après le spectacle, devant ma loge. Je n'ai qu'à faire mon choix.

Saint-Loup vida son verre d'un trait. De plus en plus énervé.

— Et sur quels critères le faites-vous ? demanda-t-il, d'un ton faussement détaché.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Il eut l'impression qu'un glaçon lui restait en travers de la gorge.

— Écoutez, vous m'avez choisi ce soir. Alors, c'est que je devais correspondre à vos critères ?

— Peut-être, dit Annie en souriant.

Et, plongeant son regard dans le sien, elle lui jeta abruptement :

— Où m'emmenez-vous dîner ?

Un instant désarçonné, Saint-Loup se reprit vite :

— J'ai une idée, dit-il. Pourquoi pas un petit souper au caviar et au champagne… dans une suite du *Ritz* ?

Il guettait sa réaction, se demandant, inquiet, s'il n'avait pas trop vite dévoilé ses batteries. Mais Annie se contenta de faire une moue approbative.

— Pourquoi pas ? Si le champagne est frais…

Saint-Loup eut du mal à ne pas se ruer sur le téléphone.

— Je vais réserver, dit-il.

Quand il fut parti, Annie appela Corentin d'un geste vif :

— Ça y est. On va au *Ritz.*

— Parfait, Brichot te suit. Y a-t-il une autre ligne ici ?

— Demande à Serafini de te conduire dans son bureau.

*

**

Quand Annie entra, précédant Saint-Loup, dans une des plus belles suites de l'hôtel *Ritz,* place Vendôme, la table avait déjà été dressée par les garçons : caviar, poulet en gelée, corbeille de fruits, Dom Pérignon nageant dans un seau de glace.

Annie tendit sa cape à Saint-Loup et se dirigea vers les fenêtres. Un à un, elle tira les rideaux et revint vers son compagnon, qui faisait déjà sauter le bouchon de la bouteille.

Au même moment, dans la suite voisine, Brichot disposait soigneusement sa veste sur le dossier d'une chaise, et commençait son attente, prêt à foncer au secours d'Annie si nécessaire.

Annie prit la coupe que lui tendait Saint-Loup. Elle y trempa ses lèvres.

— Excellent, dit-elle, le *Ritz* ne déçoit vraiment jamais en rien, sauf peut-être sur un point…

Reposant son verre sur la table, elle alla éteindre le lustre du salon puis l'une des trois lampes à abat-jour en papier de soie. Elle revint lentement vers Saint-Loup en s'étirant avec volupté, s'assit sur le bras de son canapé et l'enveloppa de son parfum en se penchant vers lui.

— Vous serez étonné, murmura-t-elle, de voir combien la lumière tamisée me va mieux à la peau que les projecteurs.

La respiration de Saint-Loup s'était accélérée. Annie lui adressa un long regard candide :

— Que préférez-vous ? interrogea-t-elle, que je reste habillée pour le souper ou que je me mette nue tout de suite ?

Saint-Loup la détaillait avidement, la gorge sèche. Éberlué de la facilité avec laquelle cela se passait. Il avait craint un piège de dernière minute. Il en oublia de répondre. Comme si elle lisait dans sa pensée.

Annie se leva et d'un geste gracieux, fit glisser la fermeture Éclair de sa jupe.

Quand elle eut enlevé sa blouse et sa jupe, Saint-Loup put constater que, à part ses bas, retenus juste au-dessus du genou par des jarretières roses débordant de dentelles, Annie ne portait absolument plus rien sur elle. Sauf une fine chaînette d'or enroulée plusieurs fois, très serrée, autour du cou.

Avec un chignon, elle lui rappelait exactement les hautaines prostituées des maisons closes de luxe de sa jeunesse, juste avant que la loi Marthe Richard les oblige à fermer.

— Viens, dit-il d'une voix altérée en repoussant la table roulante.

Annie s'approcha de lui, faisant volontairement onduler ses hanches. Provocante au possible.

— Préparez-moi un toast de caviar, demanda-t-elle. J'ai faim.

Comme il avançait la main vers elle, son ventre se creusa pour l'éviter, ses yeux se durcirent.

— J'ai dit que j'avais faim…

Les mains tremblantes, le cœur battant la chamade, Saint-Loup commença à étaler les grains noirs sur le pain grillé. Dilatant les narines pour s'imprégner du parfum d'Annie.

*

**

À onze heures, le lendemain matin, Corentin, assis au pied du lit d'Annie la regardait croquer ses tartines de bel appétit.

— Tu n'as pas pris de petit déjeuner, au *Ritz ?* demanda-t-il, acerbe.

— Si, fit-elle la bouche pleine. Mais ça donne faim, les émotions.

Il poussa un soupir, gêné malgré lui.

— Raconte, finit-il par dire.

Annie le fixa dans le blanc des yeux :

— Raconter quoi ?

Corentin fit la grimace sans répondre. Remontant ses draps sur sa poitrine, Annie prit l'air sévère :

— Écoute, si tu continues à faire cette tête de poisson jaloux, je lâche tout. Tu n'es pas mon propriétaire. Tu m'as demandé de t'aider et de séduire Saint-Loup par tous les moyens. Je l'ai fait. Crois-moi, ça n'a pas été de la tarte.

Elle sourit et s'étira, pas mécontente de faire enrager Corentin.

— D'ailleurs, je crois qu'il a été plutôt satisfait.

Elle rectifia :

— Moins que toi, rassure-toi… Mais tu as raison. Je suis sûre que c'est lui. À quatre heures du matin, il voulait absolument me fouetter avec sa ceinture !

— Tu t'es laissée faire !

Elle rit.

— Tu me prends pour qui ?

Elle but une gorgée de café.

— Je lui ai dit qu'on verrait ça une autre fois.

— Alors ?

— Alors, on a fixé la date. Ce sera vendredi soir. Il organise une petite fête intime chez lui. Je suis invitée.

— Bravo, fit Corentin. Tu es formidable.

Annie fronça les sourcils :

— L'ennui, c'est que ce n'est pas soir de relâche…

— Je verrai Serafini.

Annie poursuivit :

— Il faut lui demander aussi que je puisse emporter ma lingerie de scène. Saint-Loup veut que je donne une représentation spéciale pour ses invités. Pas en Africaine de luxe. En femme du monde, a-t-il dit. Et avec un collier d'esclave autour du cou, en plus !

Corentin secoua la tête :

— Je le vois venir…

Il se pencha vers Annie.

— Qu'est-ce que tu es belle, murmura-t-il.

Elle rit, mais le repoussa :

— Excuse-moi. Je voudrais encore dormir. Je suis crevée.

En dévalant l'escalier, Corentin bouillait de rage. Et d'excitation. Il était sur la bonne voie. Mais, parfois, c'était dur d'être flic.

CHAPITRE XVI

Germain soufflait comme un bœuf.

— Secoue-toi, dit Roger, qu'on voit si c'est solide.

Le jardinier obéit et gigota au bout de la chaîne.

— Ça va, fit Roger, tu peux aller déjeuner.

Germain descendit lourdement de l'estrade et s'en alla avec un soupir de délivrance. Depuis les premières heures de la matinée, il avait dû s'affairer à dresser une estrade au salon, à côté de la cheminée. Il avait fallu transporter des planches, les scier, les assembler, les clouer. Puis recouvrir le tout d'une épaisse moquette de laine noire, livrée la veille, avant de tendre du tissu rouge sur le mur et de disposer un rideau de scène à une tringle. En plus, il avait fallu visser une chaîne à la poutre, solidement, pour qu'on puisse y suspendre quelqu'un. Qui ? Une fille, bien sûr. Il commençait à connaître les caprices de son patron. Mais M. de Saint-Loup lui avait promis une rallonge à son salaire, déjà double de la normale. Alors, Germain avait fait ce qu'on lui demandait sans rechigner.

Maintenant, attablé à la cuisine en face de sa femme, la cuisinière, il savourait son pot-au-feu.

— Une autre bouteille, commanda-t-il, rouge.

Son patron commençait à lui donner aussi des envies de commandement.

Sa femme se précipita, obéissante, et lui tendit un nouveau litre de vin rouge.

Germain remplit son verre à ras bord et le vida d'un trait.

— Chacun ses vices, grommela-t-il.

Au même moment, une longue plainte s'éleva, provenant de la cave proche. Les cris, perçants, montaient à intervalles réguliers. Ça n'en finissait pas.

Augustine s'assit en face de son mari et se servit à son tour un verre de vin. Puis, muette comme lui, elle engrangea sa nourriture.

Enfin, les hurlements s'arrêtèrent, et ils purent voir par la fenêtre, la porte de la cave se rouvrir. C'était Sarah, la « gouvernante » de Micheline. Celle-ci devait lui obéir comme à Saint-Loup. Longue et sèche dans son pantalon et son blouson, elle avait une cravache à la main.

Courant sous la pluie, elle vint vers la porte de la cuisine. Sarah se sécha les pieds au paillasson avant d'entrer.

À côté d'elle, un chat siamois se secouait. Il sortait comme elle de la cave.

Elle se pencha et le souleva :

— Pauvre Sodome, minauda-t-elle. Tu n'aimes pas la pluie, hein !

— Hum, ça sent bon ce que vous mangez, fit-elle gaiement en jetant sa cravache sur le buffet.

D'autorité, elle prit le verre d'Augustine et le vida, le chat toujours dans les bras.

— Augustine, dit-elle en s'essuyant la bouche d'un revers de main, mettez une tranche de jambon, quelques pommes de terre et une mandarine dans une assiette, remplissez un verre d'eau et allez faire manger la petite. Sans la détacher.

La cuisinière partit avec son plateau. Sarah, qui avait sorti assiette, couvert et verre, s'attabla et se mit à manger goulûment.

Cinq minutes plus tard, Augustine réapparaissait, avec son plateau intact :

— Elle dit quelle n'a pas faim.

Sarah prit l'air excédé :

— Retournez à la cave, dit-elle d'un ton las, et dites-lui que si elle vide pas son assiette, je reviens avec la cravache. Il faut qu'elle mange. Ce soir, elle ne dînera pas.

Quand Augustine fut de retour, l'assiette était vide.

— Parfait, dit Sarah en soufflant une longue bouffée de cigarette.

Elle sortit.

Germain soupira :

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour gagner sa vie…

Augustine se pencha vers lui :

— Écoute, arrête tes jérémiades. Dans deux ans, on aura de quoi s'acheter notre maison Phœnix. Alors, fais ce qu'on te dit de faire. Ça ne nous regarde pas, si tout le monde est fou, ici, pourvu qu'on soit payé. Et puis, tu penses que cette petite vicieuse, elle doit en toucher une sacrée pincée pour subir ça.

Le siamois se frottait contre ses jambes, excité par l'odeur du pot-au-feu.

— Sale bête, gronda Augustine en lui donnant un coup de pied. En plus, il faut supporter le chat.

Sodome s'enfuit en miaulant.

À plat ventre sur le ciment de la cave, Micheline pleurait. Pourquoi Sarah l'avait-elle battue plus cruellement que d'habitude ?

— Ce soir, on va s'amuser, avait dit Sarah en repartant.

Qu'est-ce que ça signifiait ?

*

**

À la même heure, dans sa belle chambre à tapisseries du premier étage, Saint-Loup croquait les croissants de son petit déjeuner.

Il avait demandé qu'on le laisse dormir très tard, afin d'être en forme pour pendre la crémaillère.

Il savoura une deuxième tasse de l'excellent café d'Augustine et se rallongea, les mains derrière la tête.

Il réfléchissait. Pourquoi ne pas adjoindre cette strip-teaseuse à Micheline ? Il alternerait les plaisirs. Un jour l'une, un jour l'autre…

Bientôt, Lambresac allait rentrer des États-Unis avec une nouvelle provision de flacons. De quoi mettre Annie « en cure » à son tour. Il garderait l'estrade à demeure au salon. Il y ferait danser Annie avant d'y fouetter Micheline.

L'une pour le plaisir des yeux, l'autre pour entendre la merveilleuse musique des hurlements.

Puis, quand il les aurait épuisées toutes les deux, il s'en débarrasserait et les remplacerait.

Il ferma les yeux, revivant les sensations de la soirée du *Ritz.* La vie était décidément bien agréable… Pourtant, il commençait à éprouver une sorte de vertige… Jamais, il ne s'était laissé aller aussi totalement à ses perversions. Une voix lui criait qu'il allait trop loin, que Micheline avait quinze ans, qu'on la recherchait, qu'il jouait avec le feu. Qu'il faudrait descendre à la cave, la détacher, la libérer. Ou mieux, la tuer. Faire disparaître le corps. Congédier tout le monde, fuir dans un autre pays. Que ceux qui le protégeaient aujourd'hui, tous ses amis hauts fonctionnaires, le renieraient s'il se faisait coincer. Qu'ils lui en voudraient de les avoir abusés. Que rien n'arrêterait sa chute, si le processus se mettait en marche…

« Encore un petit peu », se dit-il.

Après la fête du soir, il aviserait. Il repensa à ses classiques, avec un sourire amer.

« Encore une minute, monsieur le Bourreau. »

Lui, Saint-Loup, était à la fois, le Bourreau et la Proie.

CHAPITRE XVII

La ceinture se dédoublait au deuxième tiers de sa longueur, du côté de l'extrémité. Il se formait à cet endroit un renflement arrondi de cuir durci.

Brichot jura en faisant glisser la ceinture dans les passants de son pantalon. La boucle avait beau être aussi mince que la ceinture, elle glissait mal. Mais il n'y avait pas d'autre manière d'agir, à cause du renflement.

Enfin, ce dernier se trouva à sa place. Sur la hanche droite, un peu en arrière du bassin.

Brichot passa sa veste puis, allant chercher son Smith and Wesson, le mit à sa ceinture. La forme du cuir durci épousait exactement la forme du barillet, retenant le revolver.

Boutonnant sa veste, Brichot se dirigea vers la glace de l'armoire Henri II, rouvrit brusquement sa veste et arracha le revolver.

Une seconde plus tard, il était planté devant la glace, bien carré sur les jambes, les deux bras projetés en avant, même le gauche qui ne portait pas d'arme.

Position de tir réglementaire parfaite.

Brichot sourit et rengaina son revolver dans sa ceinture.

Ça lui plaisait assez, cette nouvelle méthode de port d'arme. Pratique. On défouraillait plus vite, et surtout, fini le renflement disgracieux du holster

sous la veste. Ça avait toujours chicané Brichot, comme un crime contre l'élégance.

À la hanche, au moins, le revolver ne se devinait pas. Et on pouvait ouvrir sa veste pour être plus à l'aise sans qu'il se trahisse.

— Qu'est-ce que tu vis dangereusement, Mémé ! s'exclama avec amour Jeannette Brichot, qui se grattait la cheville gauche avec sa pantoufle droite.

Son mari l'observa de haut dans sa robe de chambre en feutrine grise et ses bigoudis sur la tête. Il se rengorgea.

— Sois prudent quand même, gémit Jeannette.

— T'occupe, fit Brichot. Je file, ma « flèche » m'attend.

Sur la pointe des pieds, il alla embrasser ses jumelles dans leur berceau.

— Mets au moins ta toque de fourrure, reprit Jeannette. Tu vas prendre froid.

Brichot réfléchit un instant. Est-ce que la toque noire irait avec sa pelisse beige ? Il conclut que oui en tiquant un peu tout de même sur un détail : la toque était en astrakan et la doublure de la pelisse en simili mouton.

Les joues de Jeannette vibrèrent sous deux baisers claquants. À peine son mari parti, elle alluma la télévision en soupirant. C'est exaltant, mais c'est éprouvant d'être femme de flic…

*

**

À huit heures et demie juste, la propriétaire d'Annie rabaissa le rideau de son salon et trottina jusqu'au fond du couloir :

— Annie ! cria-t-elle. La voiture vient d'arriver.

Annie apparut dans un nuage de parfum.

— Que tu es élégante ! soupira la vieille dame en battant des mains. Mais elle se rembrunit aussitôt : Pas d'imprudence ! Tu me promets de suivre tous les conseils de M. Corentin ? S'il t'arrive malheur, j'en mourrai.

Annie ferma sur elle son manteau de vison, loué l'après-midi même et ajusta son chapeau à voilette. Puis elle enfila ses gants, embrassa la vieille dame et ses hauts talons claquèrent sur le plancher du couloir.

— Ne te fais aucun souci, Mamie, dit-elle une fois sur le palier. Boris me protège.

Le nuage de parfum courut avec elle dans l'escalier.

Roger se précipita pour ouvrir la porte arrière de la Mercédès. Le chauffage ronflait à l'intérieur. Annie se cala sur le siège et en même temps, sa main heurta quelque chose de dur. Elle se pencha et vit un long carton entouré d'un ruban rouge.

— C'est un cadeau de M. le comte à Madame, fit Roger, cérémonieux, sans se retourner.

Annie dénoua le ruban, ôta le couvercle et resta muette :

Une fine cravache de cuir tressé reposait dans le carton.

À côté, Annie aperçut une enveloppe. Elle l'ouvrit, en tira une carte de visite gravée à ce nom : Henri Vaugoubert de Saint-Loup. Au dessous, il y avait ces mots, tracés d'une haute écriture nerveuse :

« Seulement si vous acceptez, je vous le jure. »

Annie retint un sourire et hocha la tête. La Mercédès se mit à glisser sans bruit sur le macadam.

À peine eut-elle tourné le coin de la rue que là-bas, à cinquante mètres sur l'avenue, une R16 grise banalisée démarra à son tour.

Dedans, Corentin, Brichot et deux inspecteurs de la Mondaine, Rabert et Tardet, qu'ils avaient demandés en renfort. Accord tacite accordé par Badolini. Sans en référer à ses supérieurs. Rien que cela pouvait lui valoir les foudres de l'I.G.S.

Une Autobianchi bleue démarra aussi derrière : Charlus et Youssouf, qui n'avaient pas voulu abandonner Annie.

*

**

Traversant la Seine, la Mercédès s'engagea sous le tunnel de l'Alma, puis gagna la porte de Saint-Cloud par l'avenue de Versailles. Elle s'engagea dans le Cour de la Reine à Boulogne et prit le pont de Saint-Cloud dans les embouteillages des départs en week-end.

Corentin étouffa un juron.

Au lieu de tourner à droite pour monter vers Saint-Cloud, la Mercédès restait dans le flot des voitures qui marquaient le pas, pare-chocs contre pare-chocs, dans la rampe menant au tunnel de l'autoroute de l'Ouest.

Le cœur d'Annie aussi, s'était mis à battre plus vite.

— Nous n'allons pas à Saint-Cloud ? s'exclama-t-elle.

— Non, madame, fit Roger, surpris. Je vous conduis à Orgeval, dans la nouvelle propriété de M. le comte, le manoir de Boville.

Annie réfléchissait à toute vitesse. Avec ces embouteillages, Boris risquait de perdre sa filature. Il lui restait une seule solution, bien hasardeuse, mais il fallait la tenter. Le plus discrètement possible, elle ouvrit son sac, en tira un crayon à paupières et griffonna au dos de la carte de visite de Saint-Loup l'adresse que le chauffeur venait de lui révéler. Elle remit la carte dans son enveloppe, quelle posa près d'elle. Puis, surveillant Roger, elle se retourna.

À deux voitures derrière elle, dans la file de droite, Corentin la regardait.

Agitant la main, Annie mit dans son visage tout ce qu'elle put comme expression d'inquiétude.

Corentin lui sourit, l'air de dire : « Courage ».

Annie se crispa. Il n'avait pas compris. Alors, elle prit l'enveloppe et, toujours de manière à ne rien faire remarquer à son chauffeur, la montra.

Au même instant une voiture se faufila entre eux. Mais quand Corentin fut de nouveau visible, il hochait la tête en souriant.

Annie respira. Il l'avait vue.

Alors, elle se glissa contre la portière.

— Il fait chaud, soupira-t-elle en descendant sa vitre. Voulez-vous arrêter le chauffage un instant ?

Roger se pencha, obéissant, et, profitant de ce qu'il ne la voyait pas, Annie laissa glisser dehors son enveloppe.

Puis elle se laissa, de nouveau, aller sur les coussins.

Plus tard, elle dut lutter pour ne pas se retourner souvent. Elle attendit que la Mercédès soit ressortie du tunnel. Elle fut soulagée, Corentin l'avait rattrapée. Il était à cinq ou six voitures de la sienne. Il lui fit un petit signe d'encouragement de la main. Elle reprit sa position, tranquillisée : il avait bien récupéré le message.

Peu après la sortie de Vaucresson, que la Mercédès négligea, la circulation devint un peu plus fluide, et le chauffeur d'Annie put accélérer. Il négligea encore la sortie de Saint-Germain-en-Laye, poursuivit vers Deauville et ne sortit qu'au bout de la longue boucle en pente douce qui mène à Villennes.

La Mercédès prit une petite route étroite à la sortie d'Orgeval, et Annie, qui s'était retournée, eut le temps de voir, à deux cents mètres derrière elle, une R16 grise sous le lampadaire de la place du village.

D'ailleurs, les phares la suivirent, et Annie avait l'esprit totalement rassuré quand la Mercédès ralentit pour franchir les deux piliers de grès d'un large portail, sur sa droite, et s'engager à petite vitesse sur une allée de graviers.

Alors, elle ne songea plus qu'à sa soirée et, ravie, se sourit pour elle seule. Elle avait toujours aimé l'aventure.

*

**

La R16 de la place d'Orgeval n'était pas celle de Corentin. Elle dépassa le manoir de Boville pour continuer sa route.

Corentin, lui, était bloqué sur l'autoroute, entre Vaucresson et Saint-Germain-en-Laye. Déboîtant sans prévenir pour doubler devant lui, un imbécile en Simca 1000 à moteur trafiqué venait de provoquer un de ces carambolages du vendredi soir qui vous font perdre deux heures et vous gâchent tout le week-end. Impossible d'avancer. Impossible de reculer. Corentin et ses amis étaient bloqués.

Ils avaient perdu toute chance de rattraper Annie. Et ils ne savaient pas où elle allait : les gestes d'Annie à sa lunette arrière, Corentin les avait pris pour des signes d'amitié. Et il n'avait pas vu l'enveloppe. Quand il souriait à Annie, c'était pour lui donner confiance…

Assis sur la glissière de sécurité, Corentin écrasa rageusement dans l'herbe asphyxiée par l'essence, la Gallia qu'il venait d'allumer ; là-bas, devant, c'était déjà les insultes et les empoignades des conducteurs fous furieux. Corentin regarda tristement les bons visages de flics déçus devant

lui. Plus celui, vert de fureur, de Youssouf. Charlus, à l'écart, s'essuyait la nuque.

Il jura encore. Il fallait absolument retrouver Annie.

Soudain, il se dressa comme un ressort.

— Brichot ! cria-t-il. Suis-moi. On va à Saint-Cloud. Vous autres, Rabert et Tardet, restez là. Branchez la radio sur la P.J. Dès que je sais quelque chose, je l'appelle. Compris ? De toute façon, n'allez pas plus loin que le poste de circulation de Saint-Germain et attendez là.

Enjambant les glissières, il jaillit sur la chaussée d'en face, bras en croix. Là au moins, il y avait peu de voitures. Il pourrait sortir du guêpier.

Dans un hurlement de freins bloqués, une Bagheera jaune stoppa à un mètre de Corentin. Celui-ci toussa dans l'odeur de caoutchouc brûlé.

— Vous êtes dingue ! cria le conducteur, la tête surgie à sa portière.

— Police, fit Corentin en sortant sa plaque et sa carte de réquisition. Excusez-moi du procédé, mais j'ai besoin de vous. Direction Saint-Cloud.

Un large sourire éclaira le visage du garçon, trente ans, l'air sportif.

— En voiture, fit-il, tout content. On va rigoler un peu.

Quinze secondes plus tard, serrés sur le siège avant à trois places, Corentin et Brichot sentirent leurs côtes s'écraser contre le dossier.

— Je suppose que je peux mettre la gomme ? avait demandé le conducteur.

— Ouais, avait fait Corentin. Toute la gomme.

La maison de Saint-Cloud était fermée quand la Bagheera stoppa devant. Mais une lumière brillait derrière les volets du rez-de-chaussée.

— Ouf, fit Corentin, il y a quelqu'un.

Mais il eut beau enfoncer à coups de poings le bouton de la sonnerie du portail, personne ne vint.

— Tant pis, fit-il. On joue les cambrioleurs.

— Je peux vous suivre ? interrogea le type à la Bagheera, de plus en plus excité.

— Non, fit Corentin, faites-moi la courte échelle.

C'est par l'escalier du garage, dont la porte n'était pas fermée, que les deux hommes surgirent dans la cuisine.

Attablée devant sa télévision, une vieille femme en chemise de nuit, grasse et molle, toute décoiffée, renversa sa tisane d'émotion.

Elle prit l'air mauvais en voyant la plaque de Corentin. Il lui expliqua ce qu'il voulait : la nouvelle adresse de son patron. Car Annie avait bien dit que « la petite soirée » avait lieu chez lui. C'est donc qu'il avait une autre maison. Et il ne pouvait s'agir de son château près de Deauville : huit jours plus tôt, on avait signalé à Corentin que Saint-Loup l'avait mis en vente.

Butée, la vieille gardienne ne voulait rien dire :

— Je ne sais pas, grinçait-elle. M. le comte ne m'a rien dit. Je suis la gardienne ici, et c'est tout.

Corentin se planta devant elle.

— Écoutez, mémère. Si vous continuez à la boucler, je vous embarque tout de suite.

— Je vous dis que je ne sais rien, répéta la gardienne. Sans le regarder. Et puis, vous n'avez pas le droit, j'ai rien fait, moi.

CHAPITRE XVIII

Une dizaine de voitures étaient déjà rangées sur l'herbe, à gauche du manoir illuminé : Porsche, Ferrari, Mercédès. Il y avait même une Rolls Royce Phantom.

Saint-Loup vint ouvrir lui-même la portière d'Annie, et il prit galamment son bras pour la conduire jusqu'à l'entrée.

— Vous êtes encore plus merveilleuse en femme du monde qu'en Diane chasseresse, lui glissa-t-il à l'oreille.

Elle lui sourit, modeste.

— Que dites-vous de mon petit cadeau ? reprit-il, jouant les timides. Il ne vous a pas fait peur au moins ? Vous avez lu le mot ?

— Je ne sais pas que danser, fit Annie, je sais lire aussi.

— Alors ?

Ils étaient dans l'entrée, et une glaçante jeune femme vêtue en amazone aidait Annie à se débarrasser de son manteau.

— Ravissante, se rengorgea Saint-Loup. Et vous n'avez pas oublié le collier…

Annie était en tailleur du soir. Veste souple et jupe évasée de soie sauvage mauve clair, escarpins fins, très hauts. Dans l'échancrure de la veste, le collier de chien qu'avait demandé Saint-Loup.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, dit-il en lui reprenant le bras pour la faire entrer au salon.

Annie dit avec détachement.

— Nous verrons cela tout à l'heure. Si j'en ai envie.

L'aventure lui plaisait de plus en plus. Ça l'amusait follement de manœuvrer Saint-Loup, ce détraqué puissant et riche. Qui se croyait intouchable. Elle sourit intérieurement en pensant à Corentin.

Dans le grand salon où des bûches d'un mètre de long lançaient des flammes claires et joyeuses, une vingtaine d'invités se tournèrent vers Annie. Les hommes étaient tous en smoking, le plus jeune avait quarante ans environ, et tous se levèrent.

Dès son entrée, Annie avait noté l'estrade, arrangée en scène de spectacle, déjà illuminée, avec une chaîne pendant du plafond au milieu.

Très mondain, Saint-Loup fit les présentations :

— M. de Francheville… M. Meurice… Le docteur Cottard… M. Moreau…

Chaque fois, on baisait la main d'Annie. À part l'estrade, il n'y avait pas une fausse note. Cela aurait pu être un rendez-vous de chasse élégant et un peu snob.

Mais tout devenait différent quand on observait les jeunes femmes de l'assistance, à qui Annie alla aussi dire bonsoir une à une.

Pour elles, Saint-Loup ne donnait qu'un prénom : « Clotilde… Valérie… Paule… Jeanne… » Mais surtout, bien que très élégantes, aucune d'elles n'aurait pu se montrer dans une soirée ordinaire. Elles avaient toutes à leur tenue un petit détail qui aurait choqué chez une femme du monde.

Le charmant boléro pailleté de Clotilde n'avait aucune fermeture et quand elle tendit la main à Annie son geste découvrit tout son sein droit. Valérie avait une jupe fendue jusqu'à la ceinture sur la hanche droite et l'on voyait la jarretière noire de son bas résille. Virginia, délicieuse Anglaise au visage parsemé de taches de rousseur, portait un collier semblable à celui d'Annie mais avec une laisse. Jeanne, lovée aux pieds du docteur Cottard, avait le buste pris dans un corselet lacé de bergère de l'Ancien régime et au-dessus, dans un fouillis de dentelle complètement échancré, ses seins nus se gonflaient, quand elle respirait… Un peu plus loin, une grande brune aux

hanches rondes et à la poitrine un peu lourde, était assise en tailleur devant un vieux gentleman à fière moustache sorti tout droit d'une gravure de mode. La brune portait une ample djellabah de soie blanche brodée au cou et aux poignets, si transparente qu'on aurait pu compter les grains de beauté de sa poitrine.

— Ah ! Voici les retardataires ! s'exclama Saint-Loup en se tournant vers l'entrée.

Un quinquagénaire replet venait d'apparaître en compagnie d'une grande fille aux cheveux ultra-courts, très jeune, vêtue d'un ensemble du soir en tissu de toile. Les bottes sortaient d'une boutique de luxe. Le jeans avait été taillé chez un grand faiseur et le blouson à manches retroussées s'ouvrait comme distraitement sur une généreuse poitrine, un peu laiteuse. Une lourde parure faite de plaquettes d'argent martelé pendait sur la poitrine, descendant presque jusqu'à la ceinture du jeans. La fille avait une grande bouche pulpeuse, et des yeux outrageusement maquillés.

— Monsieur James Lambresac, clama Saint-Loup en singeant la voix d'un « aboyeur » de soirée. M. Lambresac arrive juste des Etats-Unis avec son Odette et, si je ne me trompe, ils ont fait un petit détour au passage par le Mexique ?

Saint-Loup avait les yeux fixés sur le collier d'argent martelé de la fille.

— Exact, reconnut Lambresac en riant. On ne peut rien te cacher, mon cher Saint-Loup. Odette et moi, nous trouvions avant hier à Acapulco. Les bijoutiers mexicains ont un talent !

Il étudiait Annie de haut en bas derrière ses lunettes cerclées.

— Qui est cette remarquable jeune personne ? demanda-t-il, intéressé.

— Annie, fit Saint-Loup, assez fier. C'est ma dernière découverte. Je pense qu'elle vous surprendra tous.

Il pressait en même temps le bras d'Annie, et celle-ci lutta pour ne pas se dégager.

Déjà Saint-Loup pressait sur une sonnette.

— Que la fête commence ! cria-t-il.

Alors, Annie entendit tinter quelque chose dans la pièce voisine. C'était comme un tintement de métal sur le carrelage. Elle se tourna et se figea brusquement.

Dans l'encadrement de la porte, une fille venait d'apparaître. Incroyablement jeune. Quinze ans, seize au plus. Elle était nue. Entièrement. À ses chevilles et à ses poignets pesaient d'énormes bracelets de métal, munis de mousquetons. Sa taille était étranglée dans un corset de cuir, si serré qu'on aurait presque pu en faire le tour entre les deux mains. Au cou, un collier de métal épais comme deux doigts. Une chaîne était rivée dedans et pendait, traînant par terre, terminée par un cadenas qui sonnait sur le carrelage tandis quelle avançait.

Un gros siamois se frottait contre ses jambes.

Le jour même de son arrivée au manoir, Saint-Loup avait fait « ferrer » Micheline, comme il disait…

Annie, terrifiée, nota aussi des balafres sur les cuisses, le ventre et les seins. La fille avait les joues creusées, les yeux fiévreux, le teint d'une pâleur affolante.

Elle s'avançait à petits pas lents, portant un plateau de cuivre si chargé de bouteilles, de carafes et de verres que ses bras tremblaient.

— Je vous présente Micheline, déclara Saint-Loup.

Il la poussa en avant :

— Offre à boire.

C'était d'une impudeur folle de la montrer, mais il n'avait pu se retenir.

Micheline posa le plateau et commença à faire le tour des invités, demandant à chacun ce qu'il voulait boire. Certains la mangeaient des yeux, gênés quand même de son apparence si jeune. D'autres, détournaient la tête. Choqués. Bien sûr, tous appréciaient ces soirées spéciales où ils pouvaient se défouler.

Mais cette fille trop soumise, trop belle, trop jeune, aux étranges pupilles dilatées les mettait mal à l'aise. Un des invités, Meurice, s'approcha de Saint-Loup, le prit à part.

— D'où vient-elle ? demanda-t-il, désignant Micheline.

Saint-Loup sourit, flatté.

— Elle est fantastique, non ?

— C'est une… Vous la payez cher ?

Saint-Loup faillit dire la vérité, puis, se reprit, sentant la gêne de son ami. Il eut un rire un peu forcé.

— Hélas, oui, mais cela en vaut la peine. D'ailleurs, vous savez, elle n'est pas aussi jeune qu'elle en a l'air .

— Ah bon, fit-il, soulagé.

Il s'écarta de Saint-Loup. Chassant la petite pensée insidieuse qui lui disait que son hôte ne disait pas la vérité. Après tout, dans un célèbre club parisien, spécialiste de l'amour en groupe, les filles qui se faisaient passer pour des collégiennes étaient toutes des professionnelles. Pourquoi pas celle-là ? Il voyait bien qu'elle était droguée. Mais ce n'était pas son affaire.

Beaucoup de ces filles se droguaient.

Le dîner fut parfait. Une perdrix aux choux, accompagnée d'un château-margaux 1970. Saint-Loup présidait, Annie à sa droite, Odette à sa gauche.

Le service était assuré par Roger sous la direction attentive et impitoyable de Sarah, qui avait l'œil à tout ; Micheline s'occupait exclusivement des boissons et ne cessait d'aller et venir, bouteilles et carafes à la main.

Seuls les hommes buvaient du vin. Les invitées, n'avaient droit qu'à de l'eau.

Du salon, parvenait une musique douce et, chaque fois que Micheline bougeait, on entendait cliqueter sa chaîne. Elle s'affairait, docile et silencieuse, et retournait se tenir debout derrière Saint-Loup, lorsqu'elle n'avait rien à faire.

Celui-ci se tourna vers Annie, en hôte attentif. Comme si la fille nue, debout derrière sa chaise, n'avait pas existé.

— Comment trouvez-vous ce dîner ?

— Très agréable dit Annie, la voix légèrement altérée.

Elle ne pouvait détacher les yeux de Micheline. Horrifiée. Ecœurée. Incrédule. Ainsi Corentin avait raison. Saint-Loup se pencha à son oreille :

— Je compte sur vous pour être encore plus audacieuse tout à l'heure qu'à *la Paloma.*

Annie eut un sourire dangereux.

— Comptez sur moi.

— Parfait. Je vous ai réservé la deuxième partie du spectacle. Micheline passera avant vous.

Il reprit la conversation avec ses autres invités, sans en oublier aucun, comme se doit de le faire un bon maître de maison. Seulement, il ne parlait qu'aux hommes. Et si c'était à peu près exclusivement sur les invitées présentes que la conversation courait, elles n'y prenaient jamais part.

Ce qu'on disait d'elles, tour à tour, était toujours gênant, très intime, odieux souvent, mais aucune se semblait s'en formaliser. Clotilde laissait, sans rougir, son maître raconter que depuis deux mois, il la prostituait à sept cents dollars la nuit. Odette s'étira fièrement quand Lambresac révéla comment il l'exposait nue à la pluie. Virginia adressa une œillade amoureuse à Francheville quand il lui demanda de montrer l'extraordinaire cambrure de ses reins. Elle se leva, se retourna en soulevant sa jupe et demeura quelques secondes offerte, cambrée, provocante, avant de se rasseoir déguster sa charlotte aux framboises.

*

**

Enfin, on passa au salon. Pendant le dîner, sièges et canapés avaient été changés de place. Ils étaient maintenant disposés face à la scène, et seules quelques bougies dissipaient la pénombre.

D'elles-mêmes, toutes les filles vinrent s'asseoir par terre aux pieds de leurs « maîtres » respectifs.

— Venez, fit Saint-Loup, l'air de faire un cadeau à Annie.

Il lui montrait un coussin à ses pieds.

Elle obéit en crispant les mâchoires : Saint-Loup avait porté la main à son collier et le caressait.

Derrière eux, la musique s'interrompit soudain. Sarah avait arrêté le disque. À présent elle s'avançait, poussant Micheline devant elle. Sarah portait une cravache à la main.

Sans qu'on lui ait rien dit, Micheline monta sur l'estrade. Sarah la suivit, portant un tabouret quelle plaça juste sous la chaîne. Micheline monta sur le tabouret et s'enchaîna elle-même les poignets à l'anneau rond qui terminait la chaîne pendant du plafond.

Sarah ôta le tabouret, Micheline se tenait maintenant sur la pointe des pieds pendue par les bras. Elle n'avait plus son corset et au dessus de sa taille déformée, ses côtes saillaient plus que jamais.

Sarah reprit le tabouret, le posa devant Micheline, monta dessus et prenant la chaîne de son collier, l'enroula en plusieurs cercles pour l'accrocher à la chaîne du plafond, très haut.

Elle redescendit, écarta le tabouret et se planta, de côté, sa cravache à la main.

— Vas-y, fit Saint-Loup.

Annie ferma les yeux : un hurlement de bête venait de monter de l'estrade.

La séance dura longtemps. Sarah frappait posément, calculant ses coups sans se presser. Et chaque fois, une nouvelle balafre apparaissait sur le corps de Micheline. Celle-ci se tordait, suppliait, sanglotait. Son corps était zébré de fines rayures qui s'entrecroisaient aux endroits les plus sensibles, n'épargnant rien. Roger passa les alcools dans un silence de mort. Certains des invités, repris par leurs démons n'arrivaient pas à détacher les yeux de l'estrade, le souffle court, le ventre en feu, caressant distraitement les filles qui se trouvaient devant eux.

D'autres se tortillaient mal à l'aise. C'était trop. Un garçon rougeaud, aux épaules de taureau voûté, se pencha vers son voisin et murmura :

— Dis donc, le père Saint-Loup, il se prend pour Néron. Tu as vu ce quelle prend, cette petite. C'est pas bidon, regarde les marques…

L'autre, masochiste convaincu, haussa légèrement les épaules.

— Oh, tu sais, demain, il n'y paraîtra plus. Et puis il doit bien la payer. En plus, elle aime sûrement ça.

Il se tut, dans un ultime sursaut de pudeur. Lui aussi se faisait parfois flageller par des « dominatrices », dans certaines maisons accueillantes. En hurlant tout aussi fort.

Les filles, elles, regardaient l'estrade avec des sentiments mitigés. Inquiètes, malgré tout.

Quand Sarah la détacha, Micheline tituba et, si Sarah ne l'avait pas soutenue, elle serait tombée.

Elle l'entraîna hors de la pièce. Saint-Loup promena un regard brillant sur ses invités. Il ressentait une excitation incroyable en pensant à Annie. Il

éleva la voix pour annoncer.

— L'une de nos invitées sera fouettée comme Micheline, tout à l'heure. Nous allons tirer au sort.

Il montra un chapeau haut de forme, posé sur une desserte.

— Tous les noms sont là-dedans.

Il se pencha sur Annie et lui dit à l'oreille.

— Ce sera peut-être vous.

Annie ne répondit pas, maîtrisant son dégoût. Attendant sa revanche.

— Allez remettre votre vison, votre chapeau et vos gants, dit-il. C'est votre tour.

Annie se leva, les jambes en coton, et sortit. En franchissant la porte, elle entendit Saint-Loup qui disait :

— Annie va vous montrer ce que c'est qu'un strip-tease, mesdemoiselles. J'espère que vous n'oublierez pas la leçon.

En revenant, Annie avait l'impression que son cœur allait éclater dans sa poitrine. Elle regardait la scène, incapable de faire un pas de plus.

Pourquoi Boris ne surgissait-il pas ? Que se passait-il ? Il lui avait juré d'intervenir à temps !

Elle jeta un coup d'œil à la dérobée derrière elle : Sarah était plantée dans l'encadrement de la porte, sa cravache à la main. Les hommes qui se trouvaient là étaient tous détraqués à des degrés divers. Ils n'interviendraient sûrement pas. Au mieux, ils fuiraient. Quant aux filles, elles étaient réduites à l'état de loques… Annie se sentit prise dans un piège atroce.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? demanda Saint-Loup. On a peur, Barbara Callipyge ?

Annie lui jeta un regard désespéré.

— Oui, avoua-t-elle. Donnez-moi un cognac.

— Ah, non ! fit Saint-Loup. Ici les filles ne boivent pas.

Derrière elle, une musique de danse endiablée, encore plus syncopée que le tam-tam de *la Paloma,* explosa dans les enceintes de l'électrophone.

Elle monta sur la scène.

— Mon Dieu, pria-t-elle, faites que Boris arrive vite !

CHAPITRE XIX

Butée, la vieille gardienne soutenait le regard de Corentin. Elle n'avait jamais aimé les flics. Elle savait que les activités de son patron n'étaient pas légales. Mais elle savait aussi que si elle se taisait, il la récompenserait. Le policier enrageait silencieusement. Le temps de l'embarquer au Quai des Orfèvres, de l'interroger, il serait trop tard…

— Surveille-la, fit-il à Brichot.

Aussitôt, il commença à perquisitionner.

Initiative personnelle. Il n'avait pas de C.R.

— Vous n'avez pas le droit, glapit la gardienne dans son dos.

— Taisez-vous ! hurla Corentin, laissez-nous faire notre travail.

Elle ne bougea plus.

Une demi-heure durant, il mit tout sens dessus dessous, placards, tiroirs, bibliothèque. Rien.

Corentin s'aperçut alors qu'il avait oublié une pièce juste après le salon. Il repoussa le battant de la porte, alluma et s'immobilisa :

— Ça alors ! dit-il.

Il se trouvait devant la salle du fouet.

Une dizaine de secondes, Corentin hésita. Il n'avait aucunement le droit de se trouver là. C'était une perquisition illégale. Dont il ne pouvait même

pas faire état devant un juge d'instruction.

Mais il ne pouvait pas laisser tomber Annie. Il revint à grands pas jusqu'à la loge de la gardienne. Il la prit par le bras et l'amena jusqu'à la salle du fouet.

— Alors, vieille salope, fit-il, tu veux que je t'embarque pour complicité de séquestration, ou tu me dis où est ton patron.

Il y eut un silence, puis un long gargouillis de gorge, et, finalement la vieille bredouilla.

— Manoir de Boville… Route du Petit Chandart… Orgeval…

Aussitôt Corentin se précipita au téléphone. Il appela la P.J. pour transmettre au plus vite l'adresse aux deux R16. Puis demanda, qu'on envoie une équipe, à Saint-Cloud.

Mais il n'avait pas le temps de les attendre. Il se planta en face de la vieille gardienne.

— Vous allez rester ici, devant votre télé, dit-il d'un ton péremptoire. Si jamais il vous prenait la fantaisie de prévenir votre patron, demain vous couchez à la Santé. Si vous la bouclez, j'oublierai l'inculpation de non-dénonciation de malfaiteurs…

— Mais M. le comte n'est pas…

— Taisez-vous, fit Corentin. Et ouvrez-nous la grille, qu'on sorte normalement.

Elle s'exécuta sans piper, et ils se retrouvèrent dehors. Le type à la 'Bagheera était toujours là. Il s'avança vers les deux policiers.

— Ça a marché comme vous vouliez, messieurs.

— Ça va, fit Corentin sans s'étendre. Puisque vous êtes ici, cela vous ennuierait de nous conduire du côté d'Orgeval ? Le plus vite possible… Rassurez-vous, il n'y a aucun danger.

— Mais avec plaisir, messieurs, assura l'automobiliste. Excité comme tout de se trouver mêlé à une véritable affaire policière.

Les trois hommes se tassèrent dans la voiture qui démarra immédiatement. Corentin broyait du noir, pensant à tout le temps perdu.

Ils stoppèrent devant le portail de la propriété. Le conducteur se tourna vers Corentin, implorant.

— Je peux venir avec vous ?

L'inspecteur de la Mondaine secoua la tête.

— Non, monsieur. Malheureusement, je n'ai pas le droit de vous emmener. Il s'agit d'une affaire de police. Mais je vous remercie de l'aide que vous nous avez apportée. Maintenant, je vous demanderai de ne pas rester ici. D'autres officiers de police de mon service vont arriver, et il pourrait y avoir de fâcheuses méprises. Au revoir.

Il lui serra la main, ainsi que Brichot, et ils descendirent, attendant jusqu'à ce que la Bagheera ait redémarré.

— Gentil type, fit Brichot. Tu as vu sa chemise. De l'Oxford…

— On y va, fit Corentin.

Le portail n'était même pas fermé à clef. Dans le parc, à trois cents mètres, une grande maison brillait de toutes ses lumières. Corentin pria pour que son hypothèse soit exacte. Sinon, il se retrouvait aux sommiers judiciaires, à la sécurité publique, ou du côté de Brive-la-Gaillarde !

*

**

Annie faisait durer sa danse aussi longtemps quelle le pouvait. De plus en plus angoissée par l'absence de Corentin ; jamais elle ne se serait cru capable de mettre un tel génie dans la lenteur de ses gestes à déboutonner sa veste, à hésiter, à se décider comme à regret.

Dans la salle, le souffle rapide, les invités la dévoraient des yeux. Les filles, subjuguées, étaient transformées en statues.

Sauf Odette. Lambresac l'avait attirée à lui.

Après avoir ôté son blouson, à genoux à ses pieds, elle administrait à Lambresac une fellation consciencieuse.

Il allongea le bras pour prendre son verre sur la table voisine, but une gorgée d'alcool, et murmura :

— Lentement, jusqu'à la fin du numéro d'Annie…

Les minutes passaient. Déjà, il avait fallu changer le disque.

Annie, ne portait plus que son chapeau à voilette, ses bas retenus par des jarretières, ses gants et ses chaussures.

Alors, il lui vint une inspiration. Il fallait gagner du temps. À tout prix. Car elle en était sûre, désormais, le tirage au sort dont avait parlé Saint-Loup serait truqué. C'est son nom à elle qui sortirait. Elle aurait beau hurler et se débattre, elle serait suspendue, comme Micheline, et la cravache la cinglerait.

Le désespoir lui donna le courage d'aller plus loin.

S'étant encore donné trois minutes de répit pour enlever ses bas et ses chaussures, elle s'agenouilla lentement, de face. Puis, les yeux clos sous sa voilette, elle enleva ses gants l'un après l'autre, aussi lentement qu'elle put.

Ses mains nues enveloppèrent ses seins.

La voix de Saint-Loup s'éleva, métallique :

— Plus bas.

Les mains d'Annie descendirent lentement, effleurant ses flancs, se rejoignirent sur son ventre.

Puis elle commença à mimer tous les gestes d'une fille qui se caresse. Et qui y prend plaisir.

Quand elle eut terminé, dissimulant son dégoût derrière un sourire de façade, Saint-Loup monta sur scène, la releva, lui prit la taille et Ôta son chapeau.

— Tu es merveilleuse, murmura-t-il. Descends avec moi. À toi l'honneur de tirer la première.

Blanche, incapable de la moindre réaction, Annie se laissa conduire jusqu'au chapeau. Certaine, cette fois, que Boris ne viendrait plus.

Elle plongea mécaniquement la main dans le chapeau, en sortit un papier et le tendit à Saint-Loup en détournant la tête.

Il l'ouvrit en prenant son temps et rit :

— C'est toi qui vas être fouettée… Sarah, va chercher la cravache que j'ai offerte à Annie. Je vais l'étrenner moi-même.

Son regard croisa celui de la jeune femme. La haine et le dégoût qu'il y lut le troublèrent et le glacèrent d'un coup. Il ne voyait plus le corps superbe, nu, offert, mais seulement ces deux yeux, froids comme des silex.

Brutalement, il sentit qu'Annie n'était pas seulement une strip-teaseuse avide de réussite sociale. Il y avait trop de dureté dans son visage.

— Qu'est-ce que tu… commença-t-il.

Annie avait détourné son regard de lui, observant les invités. C’est d’eux qu’allait dépendre son sort. Elle était bien décidée à ne pas se laisser fouetter.

CHAPITRE XX

Corentin avait décidé de ne pas attendre la R 16. Le temps pressait trop. Il laissa Rabert et Tardet de garde dans le parc. Pour parer à toute tentative de fuite.

Puis, envoyant Brichot faire le tour de la maison, il s'approcha, courbé en deux, des fenêtres qui lui paraissaient être celles du salon. Il se leva lentement et ne bougea plus.

À dix mètres de lui, sur une estrade de salon illuminée, Annie, entièrement nue, se débattait entre Saint-Loup et une femme au visage sec et sans grâce. À cause des vitres épaisses et de la musique, il ne pouvait entendre ses cris.

— Nom de Dieu ! jura Corentin.

Une main le frappa à l'épaule. Il bondit en arrière.

Ce n'était que Brichot.

— Il y a un type et une grosse femme dans la cuisine, souffla Brichot.

— On s'occupera d'eux plus tard, fit Corentin. Viens, on y va.

Brichot fit claquer sa langue.

— Dis donc, ils n'ont pas l'air de s'embêter là-dedans…

On distinguait des couples vautrés' sur les fauteuils et les canapés. Un peu partout. Pour la plupart des invités la lutte entre Annie et ses bourreaux

n'était qu'une mise en scène piquante pour corser le spectacle. L'esprit de ces dépravés était si tortueux qu'ils ne pouvaient imaginer une chose aussi simple : une fille qui n'avait pas envie de se faire fouetter.

Corentin, sortit son « 38 » Spécial de son étui, sans ramener le chien en arrière.

— Sors ton flingue aussi, dit-il à Brichot. Je veux que les types qui sont ici n'aient plus jamais envie de recommencer.

La porte d'entrée s'ouvrit sans difficulté sur les deux policiers qui pénétrèrent revolver au poing dans un vestibule sombre. Ils traversèrent la salle à manger, pas encore desservie, puis le billard et le salon de bridge. Au moment où ils allaient pénétrer dans le salon, ils se heurtèrent à une silhouette dans l'ombre. Qui poussa un cri de femme, fonça à l'interrupteur et alluma. Ses yeux s'exorbitèrent devant les armes.

— Qu'est-ce que…

— Police, fit Corentin. Restez là.

Médusée, la femme demeura clouée sur place. Doucement, Boris Corentin poussa la porte du salon et s'arrêta sur le seuil.

Dans la pénombre de la pièce, personne ne l'avait remarqué. Il eut une grimace dégoûtée devant le spectacle qui s'offrait à lui. Une fille était assise sur son cavalier, jupe retroussée, empalée. Se tenant à deux mains aux accoudoirs du fauteuil, elle se soulevait et redescendait, la tête ballottant.

Un peu plus loin, une autre fille était en train de déshabiller une grande brune en djellabah. En l'embrassant à pleine bouche. Puis elle la renversa, jambes relevées, et son visage plongea vers son ventre. La brune se laissait faire.

Un autre participant était penché sur sa cavalière, dénudée jusqu'à la taille et s'apprêtait à la prendre, à genoux lui-même sur la moquette.

— Brichot, souffla Corentin. On y va. Attention, j'allume !

Au même moment, Saint-Loup descendit de la scène, Annie se débattait en gémissant.

— Alors, Sarah, la cravache, ça vient !

La lumière jaillit d'un coup, et Corentin s'encadra dans la porte.

— Police, cria-t-il. Restez où vous êtes. Et rhabillez-vous.

Saint-Loup eut un haut-le-corps, puis, grâce à un effort prodigieux, réussit à garder son sang-froid.

— Monsieur Corentin, lâcha-t-il, vous n'étiez pas invité, que je sache !

— Taisez-vous, fit Corentin. Faites comme les autres.

Saint-Loup essaya encore de crâner :

— Vous avez un mandat de perquisition ? demanda-t-il. Comment êtes-vous entré ici ?

— J'ai une Commission rogatoire, ça me suffit, répliqua Corentin, je vous expliquerai tout ça pendant votre garde à vue. Brichot, détache Annie.

Saint-Loup devint blanc et se tut.

Brichot bondit sur l'estrade. Se battit avec les mousquetons des chaînes, arracha Annie à sa position inconfortable. Annie tituba, descendit dans le salon, et se précipita sur ses vêtements.

À peine rhabillée, elle jeta à Corentin avec un sourire forcé.

— Tu es arrivé à temps.

Tremblants, silencieux, les participants de l'orgie se rhabillaient en évitant de regarder les deux policiers. Soudain, l'un d'eux se dirigea droit vers Corentin. Rhabillé, il se sentait plus digne.

— Inspecteur, dit-il, je ne comprends pas cette intrusion, nous ne faisons rien de mal. Ceci est une soirée privée entre gens consentants et majeurs. La police n'a pas à intervenir… Je me plaindrai, je connais le contrôleur général…

Il en transpirait d'indignation. Corentin regarda le crâne chauve, les bajoues, le ventre rond, réprima une furieuse envie d'y décocher un coup de pied.

— Monsieur, dit-il froidement. Il y a ici une fille de quinze ans qui a été séquestrée, droguée et a subi de multiples attentats à la pudeur. En tant que policier de la brigade mondaine, je vous signale que ces faits tombent directement sous le coup de la loi.

L'homme balbutia :

— Une fille, mais quelle fille…

Corentin se tourna vers Annie.

— Où est-elle ?

Brusquement étreint par une angoisse abominable. Et si Micheline n'était pas là.

— Elle est dans la cuisine, cria Annie, je vais la chercher. Tu verras, c'est horrible.

Corentin l'aurait embrassée !

Saint-Loup avait entendu la conversation. Brusquement, il bondit, traversant la pièce en courant, atteignit la porte.

— Arrêtez ! cria Corentin.

Automatiquement, il leva son arme, tira dans le mur, à côté de la porte, pour lui faire peur. Saint-Loup avait disparu. Annie poussa un cri de dépit.

— Brichot, garde-les, cria Corentin.

Il se rua à la poursuite du maître de maison, perdit quelques secondes dans la salle à manger obscure, bousculant Sarah qui n'avait pas bougé.

Saint-Loup avait allumé dans le salon de jeu, Corentin fonça et s'arrêta net, sur le seuil de la porte.

— Saint-Loup, cria-t-il. Faites pas le con !

Déjà son Smith et Wesson menaçait le maître de maison. Mais celui-ci ne lit aucun geste offensif. À la vitesse d'un ressort, il enfonça le canon de son 6,35 dans sa bouche.

Le coup de feu eut l'air ridicule à côté de la détonation puissante du Smith and Wesson.

Mais la tête de Saint-Loup se disloqua en se soulevant comme si une corde venait brutalement de l'arracher en l'air .

Saint-Loup tomba sur le dos. Le cuir de ses vernis grinça un peu sur le parquet ciré. Il eut quelques spasmes et resta étendu, les yeux ouverts, divergents, du sang inondant son visage. Corentin vit immédiatement qu'il n'y avait rien à faire.

Un cliquètement de métal lui fit lever la tête.

Il aperçut une vision de cauchemar, une fille nue, affreusement harnachée, le corps labouré de coups de fouet, maigre et pâle à faire peur.

Elle se figea, sur le pas de la porte. Ses yeux allaient de Corentin au corps de Saint-Loup.

Soudain, elle fonça en avant et se jeta sur le corps de Saint-Loup.

Elle rampait, elle se couchait sur lui, elle couvrait son visage ensanglanté de baisers.

— Mon amour, mon amour… murmurait-elle.

Elle se releva et tendit à Corentin son visage maculé de sang.

— Assassin ! hurla-t-elle.

Après, elle vacilla sur ses genoux, hoqueta. Ses yeux se voilèrent, sa bouche s'ouvrit en grand. Elle poussa une longue plainte de bête et s'affala lentement dans un tintement de chaînes.

Corentin se précipita et lui souleva la tête.

Les yeux révulsés, tout blancs, un peu de bave au coin de la bouche, Micheline gémissait à brefs hoquets qui lui secouaient la gorge.

Quand Rabert et Tardet franchirent le seuil du manoir, ils poussaient devant eux un géant aux yeux injectés de rage, les poignets entravés dans le dos par des menottes.

— Qui c'est, celui-là ? fit Corentin, surpris.

Tardet sourit fièrement.

— Il rôdait dans le parc, près des voitures. En surveillance.

— En nous voyant, expliqua Tardet, il a essayé de se tirer. Je lui ai mis des pinces parce qu'il a failli tout casser.

Corentin regarda le géant.

— Dis donc, c'est pas toi qui est venu me casser la gueule, rue Turbigo ?

L'énorme type fixa Corentin avec stupéfaction.

— Ah ben merde, je savais pas que vous étiez un poulet. J'aurais jamais…

Corentin secoua la tête.

— Décidément, Saint-Loup était encore plus dingue qu'on ne le pensait. S'il pensait qu'on pouvait arrêter une enquête en cassant la gueule d'un flic…

*

**

Saint-Loup gisait étendu sur le billard, une serviette sur la tête. Roulée dans une couverture, Micheline gémissait sur un canapé. Assise près d'elle, Annie, lui tamponnait le front avec son mouchoir.

Corentin déboutonnait son col, appuyé à la fenêtre, et respirait comme lorsqu'on a la fièvre.

— Allez au salon, dit-il sourdement.

Là-bas, les autres participants de la soirée attendaient, rhabillés, sous la garde de Brichot.

Badolini arriva vers deux heures du matin. En compagnie du Directeur de la P.J. qui avait reçu Corentin quelques jours plus tôt.

— Alors, monsieur le Directeur ! jeta Corentin en arrachant la couverture de Micheline pour montrer son corps supplicié, M. de Saint-Loup était si convenable ?

Le haut fonctionnaire regarda pensivement la jeune fille puis tourna la tête vers Corentin.

— Je n'aurais jamais cru cela de lui.

— J'espère que cette fille s'en sortira, grogna Corentin.

Il regardait le corps de Saint-Loup. Ecœuré.

Près de lui, Badolini tirait sur sa cigarette en roulant des yeux plus que jamais.

Les infirmiers d'une ambulance arrivèrent. Micheline paraissait maintenant dormir.

On avait forcé Sarah à délivrer Micheline de son harnachement.

Corentin regarda disparaître la civière et reporta ses yeux sur le mort dont les souliers vernis dépassaient du billard.

Le chat siamois venait de sauter sur le corps et soulevait la serviette du museau. Il commença à flairer le sang. Corentin le chassa, et replaça la serviette sur le visage de Saint-Loup.

Un policier s'approcha et lui montra le chapeau renversé sur une commode. À côté, toute une série de papiers dépliés.

— Il n'y a qu'un seul prénom, dit-il : Annie.

Corentin se tourna vers le mort et hocha la tête. Il avait presque pitié de ce fou.

Une main légère le prit par sa manche. Annie, rhabillée, recoiffée, remaquillée.

— Dès que j'en ai terminé avec tous mes rapports, lui dit-il, je suis à toi. Entièrement.

Annie lui sourit avec tendresse.

— Je t'attends, dit-elle simplement.

---

[1] Souteneurs.

[2] Abréviation pour « commissariat ».

[3] Le directeur de la P.J. placé directement sous les ordres du préfet de Police et du ministre de l'Intérieur.

[4] Recherches, dans l'intérêt des familles.

[5] *Documents de pharmacologie thérapeutique,* par Goodman et Gilman – chez McMillan – Londres.

[6] Argot policier pour désigner le chef dans une équipe.

[7] Section des stupéfiants à la brigade mondaine.

[8] La P.J., 36, quai des Orfèvres.

[9] Commission rogatoire.